Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Alexandre Dumas

LE CAPITAINE PAMPHILE

(1840)

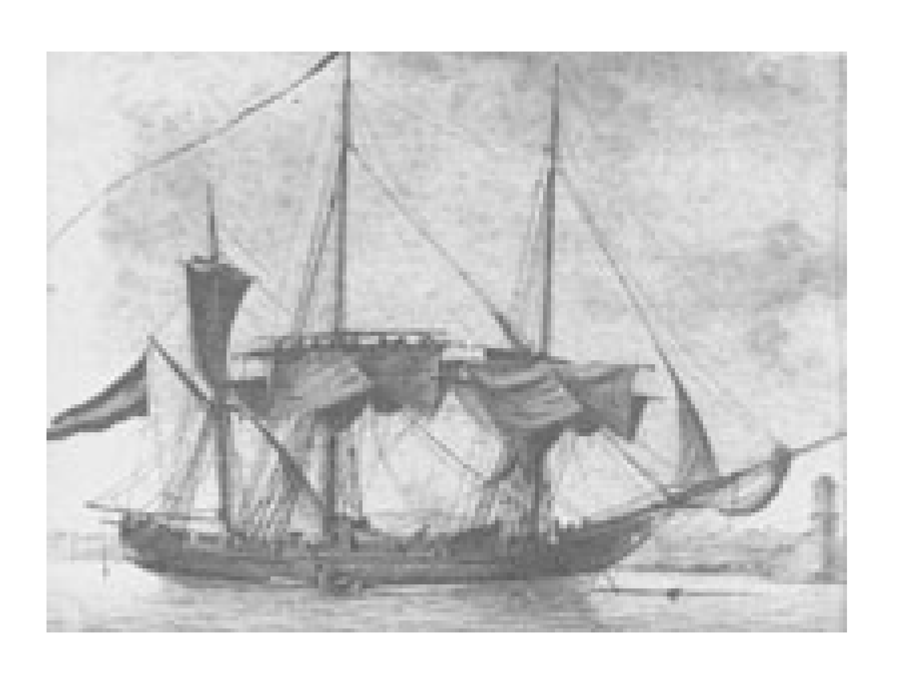


Table des matières

PRÉFACE

Résumé :

Ce récit plein de fantaisie, écrit en 1840, mêle histoires d'animaux et aventures maritimes. Avec une dose de satire sociale aux dépens du régime de Louis-Philippe.

http://www.dumaspere.com

Commentaires :

Ce roman trop oublié est un chef-d'œuvre unique chez Dumas. Il aurait pu être signé de Sterne, ou de Swift : c'est dans leur ton qu'il évoque la traite des noirs. Le récit est plein de gaieté et de verve, de burlesque parodique : on y trouve les grandes scènes du roman d'aventures, la prise du navire marchand, la mutinerie à bord, l'Amérique de Fenimore Cooper. Les personnages sont empruntés à la tradition comique : l'Anglais en proie au spleen, le trompeur, le gourmand, le niais, le chef indien. C'est aussi une œuvre sombre : une suite de morts, animaux massacrés, esclaves tués en route, immigrants anglais décimés par la maladie, indigènes exterminés. Le héros, Pamphile, incarne la société commerçante et pharisienne dans laquelle l'artiste est condamné à vivre. C'est le monde de Monte-Cristo sans le comte.

http://www.livrenpoche.com

Chapitre I

Introduction à l'aide de laquelle le lecteur fera connaissance avec les principaux personnages de cette histoire et l'auteur qui l'a écrite.

Je passais, en 1831, devant la porte de Chevet, lorsque j'aperçus, dans la boutique, un Anglais qui tournait et retournait en tous sens une tortue qu'il marchandait avec l'intention d'en faire, aussitôt qu'elle serait devenue sa propriété, une *turtle soup*.

L'air de résignation profonde avec lequel le pauvre animal se laissait examiner, sans même essayer de se soustraire en rentrant dans son écaille, au regard cruellement gastronomique de son ennemi, me toucha. Il me prit une envie soudaine de l'arracher à la marmite, dans laquelle étaient déjà plongées ses pattes de derrière ; j'entrai dans le magasin, où j'étais fort connu à cette époque, et, faisant un signe de l'œil à madame Beauvais, je lui demandai si elle m'avait conservé la tortue que j'avais retenue, la veille, en passant.

Madame Beauvais me comprit avec cette soudaineté d'intelligence qui distingue la classe marchande parisienne, et, faisant glisser poliment la bête des mains du marchandeur, elle la remit entre les miennes, en disant, avec un accent anglais très prononcé, à notre insulaire, qui la regardait la bouche béante :

– Pardon, milord, la petite tortue, il être vendue à monsieur depuis ce matin.

– Ah ! me dit en très bon français le milord improvisé, c'est à vous, monsieur, qu'appartient cette charmante bête ?

– Yes, yes, milord, répondit madame Beauvais.

– Eh bien, monsieur, continua-t-il, vous avez là un petit animal qui fera d'excellente soupe ; je n'ai qu'un regret, c'est qu'il soit le seul de son espèce que possède en ce moment madame la marchande.

– Nous *have la espoir* d'en recevoir d'autres demain matin, répondit madame Beauvais.

– Demain, il sera trop tard, répondit froidement l'Anglais ; j'ai arrangé toutes mes affaires pour me brûler la cervelle cette nuit, et je désirais, auparavant, manger une soupe à la tortue.

En disant ces mots, il me salua et sortit.

– Pardieu ! me dis-je après un moment de réflexion, c'est bien le moins qu'un aussi galant homme se passe un dernier caprice.

Et je m'élançai hors du magasin en criant, comme madame Beauvais :

– Milord ! milord !

Mais je ne savais pas où milord était passé ; il me fut impossible de mettre la main dessus.

Je revins chez moi tout pensif : mon humanité envers une bête était devenue une inhumanité envers un homme. La singulière machine que ce monde, où l'on ne peut faire le bien de l'un sans le mal de l'autre ! Je gagnai la rue de l'Université, je

montai mes trois étages, et je déposai mon acquisition sur le tapis.

C'était tout bonnement une tortue de l'espèce la plus commune : *testudo lutaria, sive aquarum dulcium* ; ce qui veut dire, selon Linné chez les anciens, et selon Ray chez les modernes, tortue de marais ou tortue d'eau douce.

Or, la tortue de marais ou la tortue d'eau douce tient à peu près, dans l'ordre social des chéloniens, le rang correspondant à celui que tiennent chez nous, dans l'ordre civil, les épiciers, et, dans l'ordre militaire, la garde nationale.

C'était bien, du reste, le plus singulier corps de tortue qui eût jamais passé les quatre pattes, la tête et la queue par les ouvertures d'une carapace. À peine se sentit-elle sur le plancher, qu'elle me donna une preuve de son originalité en piquant droit vers la cheminée avec une rapidité qui lui valut à l'instant même le nom de Gazelle, en faisant tous ses efforts pour passer entre les branches du garde-cendre, afin d'arriver jusqu'au feu, dont la lueur l'attirait ; enfin, voyant, au bout d'une heure, que ce qu'elle désirait était impossible, elle prit le parti de s'endormir, après avoir préalablement passé sa tête et ses pattes par l'une des ouvertures les plus rapprochées du foyer, choisissant ainsi, pour son plaisir particulier, une température de cinquante à cinquante-cinq degrés de chaleur, à peu près ; ce qui me fit croire que, soit vocation, soit fatalité, elle était destinée à être rôtie un jour ou l'autre, et que je n'avais fait que changer son mode de cuisson en la retirant du pot-au-feu de mon Anglais pour la transporter dans ma chambre. La suite de cette histoire prouvera que je ne m'étais pas trompé.

Comme j'étais obligé de sortir et que je craignais qu'il n'arrivât malheur à Gazelle, j'appelai mon domestique.

– Joseph, lui dis-je, lorsqu'il parut, vous prendrez garde à cette bête.

Il s'en approcha avec curiosité.

– Ah ! tiens, dit-il, c'est une tortue... Ça porte une voiture.

– Oui, je le sais ; mais je désire qu'il ne vous en prenne jamais l'envie d'en faire l'expérience.

– Oh ! ça ne lui ferait pas de mal, reprit Joseph, qui tenait à déployer devant moi ses connaissances en histoire naturelle ; la diligence de Laon passerait sur son dos, qu'elle ne l'écraserait pas.

Joseph citait la diligence de Laon, parce qu'il était de Soissons.

– Oui, lui dis-je, je crois bien que la grande tortue de mer, la tortue franche, *testudo mydas*, pourrait porter un pareil poids ; mais je doute que celle-ci, qui est de plus petite espèce...

– Ça ne veut rien dire, reprit Joseph : c'est fort comme un Turc, ces petites bêtes-là ; et, voyez-vous, une charrette de roulier passerait...

– C'est bien, c'est bien ; vous lui achèterez de la salade et des escargots.

– Tiens ! des escargots ?... Est-ce qu'elle a mal à la poitrine ? Le maître chez lequel j'étais avant d'entrer chez monsieur prenait du bouillon d'escargots parce qu'il était physique ; eh bien, ça ne l'a pas empêché...

Je sortis sans écouter le reste de l'histoire ; au milieu de l'escalier, je m'aperçus que j'avais oublié mon mouchoir de poche : je remontai aussitôt. Je trouvai Joseph, qui ne m'avait

pas entendu rentrer, faisant l'Apollon du Belvédère, un pied posé sur le dos de Gazelle et l'autre suspendu en l'air, afin que pas un grain des cent trente livres que le drôle pesait ne fût perdu par la pauvre bête.

– Que faites-vous là, imbécile ?

– Je vous l'avais bien dit, monsieur, répondit Joseph tout fier de m'avoir prouvé en partie ce qu'il avançait.

– Donnez-moi un mouchoir, et ne touchez jamais à cette bête.

– Voilà, monsieur, me dit Joseph en m'apportant l'objet demandé... Mais il n'y a aucune crainte à avoir pour elle... un wagon passerait dessus...

Je m'enfuis au plus vite ; mais je n'avais pas descendu vingt marches, que j'entendis Joseph qui fermait ma porte en marmottant entre ses dents :

– Pardieu ! je sais ce que je dis... Et puis, d'ailleurs, on voit bien, à la conformation de ces animaux, qu'un canon chargé à mitraille pourrait...

Heureusement, le bruit qu'on faisait dans la rue m'empêcha d'entendre la fin de la maudite phrase.

Le soir, je rentrai assez tard, comme c'est ma coutume. Aux premiers pas que je fis dans ma chambre, je sentis que quelque chose craquait sous ma botte. Je levai vitement le pied, rejetant tout le poids de mon corps sur l'autre jambe : le même craquement se fit entendre de nouveau ; je crus que je marchais sur des œufs. Je baissai ma bougie... Mon tapis était couvert d'escargots.

Joseph m'avait ponctuellement obéi : il avait acheté de la salade et des escargots, avait mis le tout dans un panier au milieu de ma chambre ; dix minutes après, soit que la température de l'appartement les eût dégourdis, soit que la peur d'être croqués se fût emparée d'eux, toute la caravane s'était mise en route, et elle avait même déjà fait passablement de chemin ; ce qui était facile à juger par les traces argentées qu'ils avaient laissées sur les tapis et sur les meubles.

Quant à Gazelle, elle était restée au fond du panier, contre les parois duquel elle n'avait pu grimper. Mais quelques coquilles vides me prouvèrent que la fuite des Israélites n'avait pas été si rapide, qu'elle n'eût mis la dent sur quelques-uns avant qu'ils eussent le temps de traverser la mer Rouge.

Je commençai aussitôt une revue exacte du bataillon qui manœuvrait dans ma chambre, et par lequel je me souciais peu d'être chargé pendant la nuit ; puis, prenant délicatement de la main droite tous les promeneurs, je les fis rentrer, les uns après les autres, dans leur corps de garde, que je tenais de la main gauche, et dont je fermai le couvercle sur eux.

Au bout de cinq minutes, je m'aperçus, que, si je laissais toute cette ménagerie dans ma chambre, je courais le risque de ne pas dormir une minute ; c'était un bruit, comme si on eût enfermé une douzaine de souris dans un sac de noix : je pris donc le parti de transporter le tout à la cuisine.

Chemin faisant, je songeai qu'au train dont allait Gazelle je la trouverais morte d'indigestion le lendemain si je la laissais au milieu d'un magasin de vivres aussi copieux ; au même moment et comme par inspiration, j'avisai dans mon souvenir certain baquet placé dans la cour et dans lequel le restaurateur du rez-de-chaussée mettait dégorger son poisson : cela me parut une si merveilleuse hôtellerie pour une *testudo aquarum dulcium*, que je jugeai inutile de me casser la tête à lui en chercher une autre,

et que, la tirant de son réfectoire, je la portai directement au lieu de sa destination.

Je remontai bien vite et m'endormis, persuadé que j'étais l'homme de France le plus ingénieux en expédients.

Le lendemain, Joseph me réveilla dès le matin.

– Oh ! monsieur, en voilà une farce ! me dit-il en se plantant devant mon lit.

– Quelle farce ?

– Celle que votre tortue a faite.

– Comment ?

– Eh bien, croiriez-vous qu'elle est sortie de votre appartement, ça, je ne sais pas comment... qu'elle a descendu les trois étages, et qu'elle a été se mettre au frais dans le vivier du restaurateur ?

– Imbécile ! tu n'as pas deviné que c'était moi qui l'y avais portée ?

– Ah bon !... Vous avez fait là un beau coup, alors !

– Pourquoi cela ?

– Pourquoi ? Parce qu'elle a mangé la tanche, une tanche superbe qui pesait trois livres.

– Allez me chercher Gazelle, et apportez-moi des balances.

Pendant que Joseph exécutait cet ordre, j'allai à ma bibliothèque, j'ouvris mon Buffon à l'article tortue ; car je tenais

à m'assurer si ce chélonien était ichtyophage, et je lus ce qui suit :

« Cette tortue d'eau douce, *testudo aquarum dulcium* c'était bien cela, aime surtout les marais et les eaux dormantes ; lorsqu'elle est dans une rivière ou dans un étang, alors elle attaque tous les poissons indistinctement, même les plus gros : elle les mord sous le ventre, les y blesse fortement, et, lorsqu'ils sont épuisés par la perte du sang, elle les dévore avec la plus grande avidité et ne laisse guère que les arêtes, la tête des poissons, et même leur vessie natatoire, qui remonte quelquefois à la surface de l'eau. »

– Diable ! diable ! dis-je ; le restaurateur a pour lui M. de Buffon : ce qu'il dit pourrait bien être vrai.

J'étais en train de méditer sur la probabilité de l'accident, lorsque Joseph rentra, tenant l'accusée d'une main et les balances de l'autre.

– Voyez-vous, me dit Joseph, ça mange beaucoup, ces sortes d'animaux, pour entretenir leurs forces, et du poisson surtout, parce que c'est très nourrissant ; est-ce que vous croyez que, sans cela, ça pourrait porter une voiture ?... Voyez, dans les ports de mer, comme les matelots sont robustes ; c'est parce qu'ils ne mangent que du poisson.

J'interrompis Joseph.

– Combien pesait la tanche ?

– Trois livres : c'est neuf francs que le garçon réclame.

– Et Gazelle l'a mangée tout entière ?

– Oh ! elle n'a laissé que l'arête, la tête et la vessie.

– C'est bien cela ! M. de Buffon est un grand naturaliste. Cependant, continuai-je à demi-voix, trois livres... cela me parait fort.

Je mis Gazelle dans la balance ; elle ne pesait que deux livres et demie avec sa carapace.

Il résultait de cette expérience, non point que Gazelle fût innocente du fait dont elle était accusée, mais qu'elle devait avoir commis le crime sur un cétacé d'un plus médiocre volume.

Il paraît que ce fut aussi l'avis du garçon ; car il parut fort content de l'indemnité de cinq francs que je lui donnai.

L'aventure des limaçons et l'accident de la tanche me rendirent moins enthousiaste de ma nouvelle acquisition ; et, comme le hasard fit que je rencontrai, le même jour, un de mes amis, homme original et peintre de génie, qui faisait à cette époque une ménagerie de son atelier, je le prévins que j'augmenterais le lendemain sa collection d'un nouveau sujet, appartenant à l'estimable catégorie des chéloniens, ce qui parut le réjouir beaucoup.

Gazelle coucha cette nuit dans ma chambre, où tout se passa fort tranquillement, vu l'absence des escargots.

Le lendemain, Joseph entra chez moi, comme d'habitude, roula le tapis de pied de mon lit, ouvrit la fenêtre, et se mit à le secouer pour en extraire la poussière ; mais tout à coup il poussa un grand cri et se pencha hors de la fenêtre comme s'il eût voulu se précipiter.

– Qu'y a-t-il donc, Joseph ? dis-je à moitié éveillé.

– Ah ! monsieur, il y a que votre tortue était couchée sur le tapis, je ne l'ai pas vue…

– Et… ?

– Et, ma foi ! sans le faire exprès, je l'ai secouée par la fenêtre.

– Imbécile !…

Je sautai à bas de mon lit.

– Tiens ! dit Joseph, dont la figure et la voix reprenaient une expression de sérénité tout à fait rassurante, tiens ! elle mange un chou !

En effet, la bête, qui avait rentré par instinct tout son corps dans sa cuirasse, était tombée par hasard sur un tas d'écailles d'huîtres, dont la mobilité avait amorti le coup, et, trouvant à sa portée un légume à sa convenance, elle avait sorti tout doucement la tête hors de sa carapace, et s'occupait de son déjeuner aussi tranquillement que si elle ne venait pas de tomber d'un troisième étage.

– Je vous le disais bien, monsieur ! répétait Joseph dans la joie de son âme, je vous le disais bien, qu'à ces animaux rien ne leur faisait. Eh bien, pendant qu'elle mange, voyez-vous, une voiture passerait dessus…

– N'importe, descendez vite et allez me la chercher.

Joseph obéit. Pendant ce temps, je m'habillai, occupation que j'eus terminée avant que Joseph reparût ; je descendis donc à sa rencontre et le trouvai pérorant au milieu d'un cercle de curieux, auxquels il expliquait l'événement qui venait d'arriver.

Je lui pris Gazelle des mains, sautai dans un cabriolet, qui me descendit faubourg Saint-Denis, n° 109 ; je montai cinq étages, et j'entrai dans l'atelier de mon ami, qui était en train de peindre.

Il y avait autour de lui un ours couché sur le dos, et jouant avec une bûche ; un singe assis sur une chaise et arrachant, les uns après les autres, les poils d'un pinceau ; et, dans un bocal, une grenouille accroupie sur la troisième traverse d'une petite échelle, à l'aide de laquelle elle pouvait monter jusqu'à la surface de l'eau.

Mon ami s'appelait Decamps, l'ours Tom, le singe Jacques Ier, et la grenouille mademoiselle Camargo.

Chapitre II

Comment Jacques Ier voua une haine féroce à Tom, et cela à propos d'une carotte.

Mon entrée fit révolution.

Decamps leva les yeux de dessus ce merveilleux petit tableau des *Chiens savants* que vous connaissez tous, et qu'il achevait alors.

Tom se laissa tomber sur le nez la bûche avec laquelle il jouait, et s'enfuit en grognant dans sa niche, bâtie entre les deux fenêtres.

Jacques Ier jeta vivement son pinceau derrière lui et ramassa une paille qu'il porta innocemment à sa bouche avec sa main droite, tandis qu'il se grattait la cuisse de la main gauche et levait béatement les yeux au ciel.

Enfin, mademoiselle Camargo monta languissamment un degré de son échelle ; ce qui, dans toute autre circonstance, aurait pu être considéré comme un signe de pluie.

Et moi, je posai Gazelle à la porte de la chambre, sur le seuil de laquelle je m'étais arrêté en disant :

– Cher ami, voilà la bête. Vous voyez que je suis de parole.

Gazelle n'était pas dans un moment heureux : le mouvement du cabriolet l'avait tellement désorientée, que, pour

rassembler probablement toutes ses idées et réfléchir à sa situation le long de la route, elle avait rentré toute sa personne sous sa carapace ; ce que je posais par terre avait donc l'air tout bonnement d'une écaille vide.

Néanmoins, lorsque Gazelle sentit, par la reprise de son centre de gravité, qu'elle adhérait à un terrain solide, elle se hasarda de montrer son nez à l'ouverture supérieure de son écaille ; pour plus de sûreté, cependant, cette partie de sa personne était prudemment accompagnée de ses deux pattes de devant ; en même temps, et comme si tous les membres eussent unanimement obéi à l'élasticité d'un ressort intérieur, les deux pattes de derrière et la queue parurent à l'extrémité inférieure de la carapace. Cinq minutes après, Gazelle avait mis toutes voiles dehors.

Elle resta cependant encore un instant en panne, branlant la tête à droite et à gauche comme pour s'orienter ; puis tout à coup ses yeux devinrent fixes, et elle s'avança, aussi rapidement que si elle eût disputé le prix de la course au lièvre de la Fontaine, vers une carotte gisant aux pieds de la chaise qui servait de piédestal à Jacques Ier.

Celui-ci regarda d'abord avec assez d'indifférence la nouvelle arrivée s'avancer de son côté ; mais, dès qu'il s'aperçut du but qu'elle paraissait se proposer, il donna des signes d'une inquiétude réelle, qu'il manifesta par un grognement sourd, qui dégénéra, au fur et à mesure qu'elle gagnait du terrain, en cris aigus interrompus par des craquements de dents. Enfin, lorsqu'elle ne fut plus qu'à un pied de distance du précieux légume, l'agitation de Jacques prit tout le caractère d'un désespoir réel ; il saisit, d'une main, le dossier de son siège, et, de l'autre, la traverse recouverte de paille, et, probablement dans l'espoir d'effrayer la bête parasite qui venait lui rogner son dîner, il secoua la chaise de toute la force de ses poignets, jetant ses deux pieds en arrière comme un cheval qui rue, et

accompagnant ses évolutions de tous les gestes et de toutes les grimaces qu'il croyait capables de démonter l'impassibilité automatique de son ennemi. Mais tout était inutile ; Gazelle n'en faisait pas pour cela un pas moins vite que l'autre. Jacques I[er] ne savait plus à quel saint se vouer.

Heureusement pour Jacques qu'il lui arriva, en ce moment, un secours inattendu. Tom, qui s'était retiré dans sa loge à mon arrivée, avait fini par se familiariser avec ma présence, et prêtait, comme nous tous, une certaine attention à la scène qui se passait ; étonné d'abord de voir se remuer cet animal inconnu, devenu, grâce à moi, commensal de son logis, il l'avait suivi dans sa course vers la carotte avec une curiosité croissante. Or, comme Tom ne méprisait pas non plus les carottes, lorsqu'il vit Gazelle près d'atteindre le précieux légume, il fit trois pas en trottant et, levant sa grosse patte, il la posa lourdement sur le dos de la pauvre bête, qui, frappant la terre du plat de son écaille, rentra incontinent dans sa carapace et resta immobile à deux pouces de distance du comestible qui mettait en ce moment en jeu une triple ambition. Tom parut fort étonné de voir disparaître, comme par enchantement, tête, pattes et queue. Il approcha son nez de la carapace, souffla bruyamment dans les ouvertures ; enfin, et comme pour se rendre plus parfaitement compte de la singulière organisation de l'objet qu'il avait sous les yeux, il le prit, le tournant et le retournant entre ses deux pattes ; puis, comme convaincu qu'il s'était trompé en concevant l'absurde idée qu'une pareille chose fût douée de la vie et pût marcher, il la laissa négligemment retomber, prit la carotte entre ses dents, et se mit en devoir de regagner sa niche.

Ce n'était point là l'affaire de Jacques : il n'avait pas compté que le service que lui rendait son ami Tom serait gâté par un pareil trait d'égoïsme ; mais, comme il n'avait pas pour son camarade le même respect que pour l'étrangère, il sauta vivement de la chaise où il était prudemment resté pendant la

scène que nous venons de décrire, et, saisissant d'une main, par sa chevelure verte, la carotte que Tom tenait par la racine, il se raidit de toutes ses forces, grimaçant, jurant, claquant des dents, tandis que, de la patte qui lui restait libre, il allongeait force soufflets sur le nez de son pacifique antagoniste, qui, sans riposter, mais aussi sans lâcher l'objet en litige, se contentait de coucher ses oreilles sur son cou, de fermer ses petits yeux noirs chaque fois que la main agile de Jacques se mettait en contact avec sa grosse figure ; enfin la victoire resta, comme la chose arrive ordinairement, non pas au plus fort, mais au plus effronté. Tom desserra les dents, et Jacques, possesseur de la bienheureuse carotte, s'élança sur une échelle, emportant le prix du combat, qu'il alla cacher derrière un plâtre de Malagutti, sur un rayon fixé à six pieds de terre ; cette opération finie, il descendit plus tranquillement, certain qu'il n'y avait ni ours ni tortue capables de l'aller dénicher là.

Arrivé au dernier échelon, et lorsqu'il s'agit de remettre pied à terre, il s'arrêta prudemment, et, jetant les yeux sur Gazelle, qu'il avait oubliée dans la chaleur de sa dispute avec Tom, il s'aperçut qu'elle se trouvait dans une position qui n'était rien moins qu'offensive.

En effet, Tom, au lieu de la replacer avec soin dans la situation où il l'avait prise, l'avait, comme nous l'avons dit, négligemment laissée tomber à tout hasard, de sorte qu'en reprenant ses sens, la malheureuse bête, au lieu de se retrouver dans sa situation normale, c'est-à-dire sur le ventre, s'était retrouvée sur le dos, position, comme chacun le sait, antipathique au suprême degré à tout individu faisant partie de la race des chéloniens.

Il fut facile de voir à l'expression de confiance avec laquelle Jacques s'approcha de Gazelle, qu'il avait jugé au premier abord que son accident la mettait hors d'état de faire aucune défense. Cependant, arrivé à un demi-pied du *monstrum horrendum*, il

s'arrêta un instant, regarda dans l'ouverture tournée de son côté, et se mit, sous un air de négligence apparente, à en faire le tour avec précaution, l'examinant à peu près comme un général fait d'une ville qu'il veut assiéger. Cette reconnaissance achevée, il allongea la main doucement, toucha du bout du doigt l'extrémité de l'écaille ; puis aussitôt, se rejetant lestement en arrière, il se mit, sans perdre de vue l'objet qui le préoccupait, à danser joyeusement sur ses pieds et ses mains, accompagnant ce mouvement d'une espèce de chant de victoire qui lui était habituel toutes les fois que, par une difficulté vaincue ou un péril affronté, il croyait avoir à se féliciter de son habileté ou de son courage.

Cependant cette danse et ce chant s'interrompirent soudainement ; une idée nouvelle traversa le cerveau de Jacques, et parut absorber toutes ses facultés pensantes. Il regarda attentivement la tortue, à laquelle sa main, en la touchant, avait imprimé un mouvement d'oscillation que rendait plus prolongé la forme sphérique de son écaille, s'en approcha, marchant de côté comme un crabe ; puis, arrivé près d'elle, se leva sur ses pieds de derrière, l'enjamba comme fait un cavalier de son cheval, la regarda un instant se mouvoir entre ses deux jambes ; enfin, complètement rassuré, à ce qu'il paraît, par l'examen approfondi qu'il venait d'en faire, il s'assit sur ce siège mobile, et lui imprimant, sans cependant que ses pieds quittassent la terre, un mouvement rapide d'oscillation, il se balança joyeusement, se grattant le côté et clignant les yeux, gestes qui, pour ceux qui le connaissent, étaient l'expression d'une joie indéfinissable.

Tout à coup Jacques poussa un cri perçant, fit un bond perpendiculaire de trois pieds, retomba sur les reins, et s'élançant sur son échelle, alla se réfugier derrière la tête de Malagutti. Cette révolution était causée par Gazelle, qui, fatiguée d'un jeu dans lequel le plaisir n'était évidemment pas pour elle, avait enfin donné signe de vie en éraflant de ses pattes

froides et aiguës les cuisses pelées de Jacques Ier, qui fut d'autant plus bouleversé de cette agression, qu'il ne s'attendait à rien moins qu'une attaque de ce côté.

En ce moment, un acheteur entra, et Decamps me fit signe qu'il désirait rester seul. Je pris mon chapeau et ma canne, et m'éloignai.

J'étais sur le palier, lorsque Decamps me rappela.

– À propos, me dit-il, venez donc demain passer la soirée avec nous.

– Que faites-vous donc demain ?

– Nous avons souper et lecture.

– Bah !

– Oui, mademoiselle Camargo doit manger un cent de mouches, et Jadin lire un manuscrit.

Chapitre III

Comment mademoiselle Camargo tomba en la possession de M. Decamps.

Malgré l'invitation verbale que Decamps m'avait faite, je reçus le lendemain une lettre imprimée. Ce double emploi avait pour but de me rappeler la tenue de rigueur, les invités ne devant être admis qu'en robe de chambre et pantoufles. Je fus exact à l'heure et fidèle à l'uniforme.

C'est une curieuse chose à voir, que l'atelier d'un peintre, lorsqu'il a coquettement pendu à ses quatre murailles, pour faire honneur aux invités, ses joyaux des grands jours, fournis par les quatre parties du monde. Vous croyez entrer dans la demeure d'un artiste, et vous vous trouvez au milieu d'un musée qui ferait honneur à plus d'une ville préfectorale de France. Ces armures, qui représentent l'Europe au Moyen Âge, datent de divers règnes et trahissent, par leur forme, l'époque de leur fabrication. Celle-ci, brunie sur les deux côtés de la poitrine, avec son arête aiguë et brillante et son crucifix gravé, aux pieds duquel est une Vierge en prière avec cette légende : *Mater Dei, ora pro nobis*, a été forgée en France et offerte au roi Louis XI, qui la fit appendre aux murs de son vieux château de Plessis-les-Tours. Celle-là, dont la poitrine bombée porte encore la marque des coups de masse dont elle a garanti son maître, a été bosselée dans les tournois de l'empereur Maximilien, et nous arrive d'Allemagne. Cette autre, qui représente en relief les robustes travaux d'Hercule, a peut-être été portée par le roi François Ier, et sort certainement des ateliers florentins de Benvenuto Cellini. Ce tomahawk canadien et ce couteau à scalper viennent

d'Amérique : l'un a brisé des têtes françaises et l'autre enlevé des chevelures parfumées. Ces flèches et ce krid sont indiens ; le fer des unes et la lame de l'autre sont mortels, car ils ont été empoisonnés dans le suc des herbes de Java. Ce sabre recourbé a été trempé à Damas. Ce yatagan, qui porte sur sa lame autant de crans qu'il a coupé de têtes, a été arraché aux mains mourantes d'un Bédouin. Enfin, ce long fusil à la crosse et aux capucines d'argent, a été rapporté de la Casaubah par Isabey peut-être, qui l'aura troqué avec Yousouf contre un croquis de la rade d'Alger ou un dessin du fort l'Empereur.

Maintenant que nous avons examiné, les uns après les autres, ces trophées dont chacun représente un monde, jetez les yeux sur ces tables où sont épars, pêle-mêle, mille objets différents, étonnés de se trouver réunis. Voici des porcelaines du Japon, des figurines égyptiennes, des couteaux espagnols, des poignards turcs, des stylets italiens, des pantoufles algériennes, des calottes de Circassie, des idoles du Gange, des cristaux des Alpes. Regardez : il y en a pour un jour.

Sous vos pieds, ce sont des peaux de tigre, de lion, de léopard, enlevées à l'Asie et à l'Afrique ; sur vos têtes, les ailes étendues et comme douées de la vie, voilà le goéland, qui, au moment où la vague se courbe pour retomber, passe sous sa voûte comme sous une arche ; le margat, qui, lorsqu'il voit apparaître un poisson à la surface de l'eau, plie ses ailes et se laisse tomber sur lui comme une pierre ; le guillemot, qui, au moment où le fusil du chasseur se dirige contre lui, plonge, pour ne reparaître qu'à une distance qui le met hors de sa portée ; enfin le martin-pêcheur, cet alcyon des anciens, sur le plumage duquel étincellent les couleurs les plus vives de l'aigue marine et du lapis-lazuli.

Mais ce qui, un soir de réception chez un peintre, est surtout digne de fixer l'attention d'un amateur, c'est la collection hétérogène de pipes toutes bourrées qui attendent,

comme l'homme de Prométhée, qu'on dérobe pour elle le feu du ciel. Car, afin que vous le sachiez, rien n'est plus fantasque et plus capricieux que l'esprit des fumeurs. L'un préfère la simple pipe de terre, à laquelle nos vieux grognards ont donné le nom expressif de brûle-gueule ; celle-là se charge tout simplement avec le tabac de la régie, dit tabac de caporal. L'autre ne peut approcher de ses lèvres délicates que le bout ambré de la chibouque arabe, et celle-là se bourre avec le tabac noir d'Alger ou le tabac vert de Tunis. Celui-ci, grave comme un chef de Cooper, tire méthodiquement du calumet pacifique des bouffées de maryland ; celui-là, plus sensuel qu'un nabab, tourne comme un serpent autour de son bras le tuyau flexible de son hucca indien, qui ne laisse arriver à sa bouche la vapeur du latakieh que refroidie et parfumée de rose et de benjoin. Il y en a qui, dans leurs habitudes, préfèrent la pipe d'écume de l'étudiant allemand, et le vigoureux cigare belge haché menu, au narghilé turc, chanté par Lamartine, et au tabac du Sinaï, dont la réputation hausse et baisse selon qu'il a été récolté sur la montagne ou dans la plaine. D'autres sont enfin qui, par originalité ou par caprice, se disloquent le cou pour maintenir dans une position perpendiculaire le gourgouri des nègres, tandis qu'un complaisant ami, monté sur une chaise, essaye, à grand renfort de braise et de souffle pulmonique, de sécher d'abord et d'allumer ensuite l'herbe glaiseuse de Madagascar.

Lorsque j'entrai chez l'amphitryon, tous les choix étaient faits et toutes les places étaient prises ; mais chacun se serra à ma vue ; et, par un mouvement qui aurait fait honneur par sa précision à une compagnie de la garde nationale, tous les tuyaux, qu'ils fussent de bois ou de terre, de corne ou d'ivoire, de jasmin ou d'ambre, se détachèrent des lèvres amoureuses qui les pressaient, et s'étendirent vers moi. Je fis, de la main, un signe de remerciement, tirai de ma poche du papier réglisse, et me mis à rouler entre mes doigts le cigarillo andalou avec toute la patience et l'habileté d'un vieil Espagnol.

Cinq minutes après, nous nagions dans une atmosphère à faire marcher un bateau à vapeur de la force de cent vingt chevaux.

Autant que cette fumée pouvait le permettre, on distinguait, outre les invités, les commensaux ordinaires de la maison, avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance. C'était Gazelle, qui, à dater de ce soir-là, avait été prise d'une préoccupation singulière : c'était celle de monter le long de la cheminée de marbre, afin d'aller se chauffer à la lampe, et qui se livrait avec acharnement à cet incroyable exercice. C'était Tom, dont Alexandre Decamps s'était fait un appui, à peu près comme on fait d'un coussin de divan, et qui, de temps en temps, dressait tristement sa bonne tête sous le bras de son maître, soufflait bruyamment pour repousser la fumée qui lui entrait dans les narines, puis se recouchait avec un gros soupir. C'était Jacques Ier, assis sur un tabouret à côté de son vieil ami Fau qui, à grands coups de cravache, avait mené son éducation au point de perfection où elle était parvenue, et pour lequel il avait la reconnaissance la plus grande et surtout l'obéissance la plus passive. Enfin, c'était, au milieu du cercle, et de son bocal, mademoiselle Camargo, dont les exercices gymnastiques et gastronomiques devaient plus particulièrement faire les délices de la soirée.

Il est important, arrivés au point où nous en sommes, de jeter un coup d'œil en arrière, et d'apprendre à nos lecteurs par quel concours inouï de circonstances mademoiselle Camargo, qui était née dans la plaine Saint-Denis, se trouvait réunie à Tom, qui était originaire du Canada, à Jacques, qui avait vu le jour sur les côtes d'Angola, et à Gazelle, qui avait été pêchée dans les marais de Hollande.

On sait quelle agitation se manifeste à Paris, dans les quartiers Saint-Martin et Saint-Denis, lorsque le mois de septembre ramène le retour de la chasse ; on ne rencontre alors

que bourgeois revenant du canal, où ils ont été se faire la main en tirant des hirondelles, traînant chiens en laisse, portant fusil sur l'épaule, se promettant d'être cette année moins mazettes que la dernière, et arrêtant toutes leurs connaissances pour leur dire : « Aimez-vous les cailles, les perdrix ? – Oui. – Bon ! je vous en enverrai le 3 ou le 4 du mois prochain... – Merci. – À propos, j'ai tué cinq hirondelles sur huit coups. – Très bien. – C'est pas mal tiré, n'est-ce pas ? – Parfaitement. – Adieu. – Bonsoir. »

Or, vers la fin du mois d'août 1829, un de ces chasseurs entra sous la grande porte de la maison du faubourg Saint-Denis, n° 109, demanda au concierge si Decamps était chez lui, et, sur sa réponse affirmative, monta, tirant son chien, marche par marche, et cognant le canon de son fusil à tous les angles du mur, les cinq étages qui conduisent à l'atelier de notre célèbre peintre.

Il n'y trouva que son frère Alexandre.

Alexandre est un de ces hommes spirituels et originaux qu'on reconnaît pour artiste rien qu'en les regardant passer ; qui seraient bon à tout, s'ils n'étaient trop profondément paresseux pour jamais s'occuper sérieusement d'une chose ; ayant en tout l'instinct du beau et du vrai, le reconnaissant partout où ils le rencontrent, sans s'inquiéter si l'œuvre qui cause leur enthousiasme est avouée d'une coterie ou signée d'un nom ; au reste, bon garçon dans toute l'acception du mot, toujours prêt à retourner ses poches pour ses amis, et, comme tous les gens préoccupés d'une idée qui en vaut la peine, facile à entraîner non par faiblesse de caractère, mais par ennui de la discussion et par crainte de la fatigue.

Avec cette disposition d'esprit, Alexandre se laissa facilement persuader par le nouvel arrivant qu'il trouverait grand plaisir à ouvrir la chasse avec lui dans la plaine Saint-

Denis, où il y avait, disait-on, cette année, des cailles par bandes, des perdrix par volées et des lièvres par troupeaux.

En conséquence de cette conversation, Alexandre commanda une veste de chasse à Chevreuil, un fusil à Lepage et des guêtres à Boivin : le tout lui coûta six cent soixante francs, sans compter le port d'armes, qui lui fut délivré à la préfecture de police, sur la présentation du certificat de bonnes vie et mœurs, que lui octroya sans conteste le commissaire de son quartier.

Le 31 août, Alexandre s'aperçut qu'il ne lui manquait qu'une chose pour être chasseur achevé : c'était un chien. Il courut aussitôt chez l'homme qui, pour le tableau des *Chiens savants*, avait posé, avec sa meute, devant son frère, et lui demanda s'il n'aurait pas ce qu'il lui fallait.

L'homme lui répondit qu'il avait, sous ce rapport, des bêtes d'un instinct merveilleux, et, passant de sa chambre dans le chenil, avec lequel elle communiquait de plain-pied, il ôta en un tour de main le chapeau à trois cornes et l'habit qui décoraient une espèce de briquet noir et blanc, rentra immédiatement avec lui, et le présenta à Alexandre comme un chien de pure race. Celui-ci fit observer que le chien de race avait les oreilles droites, pointues, ce qui était contraire à toutes les habitudes reçues ; mais à ceci l'homme répondit que Love était anglais, et qu'il était du suprême bon ton chez les chiens anglais de porter les oreilles ainsi. Comme, à tout prendre, la chose pouvait être vraie, Alexandre se contenta de l'explication et ramena Love chez lui.

Le lendemain, à cinq heures du matin, notre chasseur vint réveiller Alexandre, qui dormait, comme un bienheureux, le tança violemment sur sa paresse, et lui reprocha un retard, grâce auquel il trouverait, en arrivant, toute la plaine brûlée.

En effet, au fur et à mesure que l'on approchait de la barrière, les détonations devenaient plus vives et plus bruyantes. Nos chasseurs doublèrent le pas, dépassèrent la douane, enfilèrent la première ruelle qui conduisait à la plaine, se jetèrent dans un carré de choux et tombèrent au milieu d'une véritable affaire d'avant-garde.

Il faut avoir vu la plaine Saint-Denis un jour d'ouverture, pour se faire une idée du spectacle insensé qu'elle présente. Pas une alouette, pas un moineau franc ne passe, qu'il ne soit salué d'un millier de coups de fusil. S'il tombe, trente carnassières s'ouvrent, trente chasseurs se disputent, trente chiens se mordent ; s'il continue son chemin, tous les yeux sont fixés sur lui ; s'il se pose, tout le monde court ; s'il se relève, tout le monde tire. Il y a bien par-ci par-là quelques grains de plomb adressés aux bêtes et qui arrivent aux gens : il n'y faut pas regarder ; d'ailleurs, il y a un vieux proverbe à l'usage des chasseurs parisiens qui dit que le plomb est l'ami de l'homme. À ce titre, j'ai pour mon compte trois amis qu'un quatrième m'a logés dans la cuisse.

L'odeur de la poudre et le bruit des coups de fusil produisirent leur effet habituel. À peine notre chasseur eut-il flairé l'une et entendu l'autre, qu'il se précipita dans la mêlée et commença immédiatement à faire sa partie dans le sabbat infernal qui venait de l'envelopper dans son cercle d'attraction.

Alexandre, moins impressionnable que lui, s'avança d'un pas plus modéré, religieusement suivi par Love, dont le nez ne quittait pas les talons de son maître. Or, chacun sait que le métier d'un chien de chasse est de battre la plaine et non de regarder s'il manque des clous à nos bottes : c'est la réflexion qui vint tout naturellement à Alexandre au bout d'une demi-heure. En conséquence, il fit un signe de la main à Love et lui dit :

– Cherche !

Love se leva aussitôt sur ses pattes de derrière et se mit à danser.

– Tiens ! dit Alexandre en posant la crosse de son fusil à terre et regardant son chien, il paraît que Love, outre son éducation universitaire, possède aussi des talents d'agrément. Je crois que j'ai fait là une excellente acquisition.

Cependant, comme il avait acheté Love pour chasser et non pour danser, il profita du moment où celui-ci venait de retomber sur ses quatre pattes pour lui faire un second signe plus expressif, et lui dire d'une voix plus forte :

– Cherche !

Love se coucha de tout son long, ferma les yeux et fit le mort.

Alexandre prit son lorgnon, regarda Love. L'intelligent animal était d'une immobilité parfaite ; pas un poil de son corps ne bougeait ; on l'eut cru trépassé depuis vingt-quatre heures.

– Ceci est très joli, reprit Alexandre ; mais, mon cher ami, ce n'est point ici le moment de nous livrer à ces sortes de plaisanteries ; nous sommes venus pour chasser, chassons. Allons, la bête, allons !

Love ne bougeait pas.

– Attends, attends ! dit Alexandre tirant de terre un échalas qui avait servi à ramer les pois, et s'avançant vers Love avec l'intention de lui en caresser les épaules, attends !

À peine Love avait-il vu le bâton dans les mains de son maître, qu'il s'était remis sur ses pattes et avait suivi tous ses mouvements avec une expression d'intelligence remarquable. Alexandre, qui s'en était aperçu, différa donc la correction, et pensant que, cette fois, il allait enfin lui obéir, il étendit l'échalas devant Love, et lui dit pour la troisième fois :

– Cherche !

Love prit son élan et sauta par-dessus l'échalas.

Love savait admirablement trois choses : danser sur les pattes de derrière, faire le mort et sauter pour le roi.

Alexandre, qui, pour le moment, n'appréciait pas plus ce dernier talent que les autres, cassa l'échalas sur le dos de Love, qui se sauva en hurlant du côté de notre chasseur.

Or, comme Love arrivait, notre chasseur tirait, et, par le plus grand hasard, une malheureuse alouette, qui s'était trouvée sous le coup, tombait dans la gueule de Love. Love remercia la Providence qui lui envoyait une pareille bénédiction ; et sans s'inquiéter si elle était rôtie ou non, il n'en fit qu'une bouchée.

Notre chasseur se précipita sur le malheureux chien avec les imprécations les plus terribles, le saisit à la gorge et la lui serra avec tant de force, qu'il le força d'ouvrir la gueule, quelque envie qu'il eût de n'en rien faire. Le chasseur y plongea frénétiquement la main jusqu'au gosier, et en tira trois plumes de la queue de l'alouette. Quant au corps, il n'y fallait plus penser.

Le propriétaire de l'alouette chercha dans sa poche un couteau pour éventrer Love, et rentrer par ce moyen en possession de son gibier ; mais, malheureusement pour lui, et heureusement pour Love, il avait prêté le sien, la veille au soir, à

sa femme pour tailler d'avance les brochettes qui devaient enfiler ses perdrix, et sa femme avait oublié de le lui rendre. Forcé, en conséquence, de recourir à des moyens de punition moins violents, il donna à Love un coup de pied à enfoncer une porte cochère, mit soigneusement dans sa carnassière les trois plumes qu'il avait sauvées, et cria de toutes ses forces à Alexandre :

– Vous pouvez être tranquille, mon cher ami, jamais je ne chasserai avec vous, à l'avenir. Votre gredin de Love vient de me dévorer une caille superbe ! Ah ! reviens-y, drôle !...

Love n'avait garde d'y revenir. Il se sauvait, au contraire, tant qu'il avait de jambes, du côté de son maître ; ce qui prouvait qu'à tout prendre, il aimait encore mieux les coups d'échalas que les coups de pied.

Cependant l'alouette avait mis Love en appétit, et, comme il voyait de temps en temps se lever devant lui des individus qui paraissaient appartenir à la même espèce, il se prit à courir en tous sens dans l'espoir, sans doute, qu'il finirait par rencontrer une seconde aubaine pareille à la première.

Alexandre le suivait à grand-peine et se damnait en le suivant : c'est que Love quêtait d'une manière toute contraire à celle adoptée par les autres chiens, c'est-à-dire le nez en l'air et la queue en bas. Cela dénotait qu'il avait une vue meilleure que l'odorat ; mais ce déplacement de facultés physiques était intolérable pour son maître, à cent pas duquel il courait toujours, faisant lever le gibier à deux portées de fusil de distance et le chassant à voix jusqu'à la remise.

Ce manège dura toute la journée.

Vers les cinq heures du soir, Alexandre avait fait à peu près quinze lieues, et Love plus de cinquante : l'un était exténué de

crier et l'autre d'aboyer ; quant au chasseur, il avait accompli sa mission et s'était séparé de tous deux pour aller tirer des bécassines dans les marais de Pantin.

Tout à coup Love tomba en arrêt.

Mais un arrêt si ferme, si dur, qu'on aurait dit que, comme le chien de Céphale, il était changé en pierre. À cette vue, si nouvelle pour lui, Alexandre oublia sa fatigue, courut comme un dératé, tremblant toujours que Love ne forçât son arrêt avant qu'il fût arrivé à portée. Mais il n'y avait pas de danger : Love avait les quatre pattes rivées en terre.

Alexandre le rejoignit, examina la direction de ses yeux, vit qu'ils étaient fixés sur une touffe d'herbe, et, sous cette touffe d'herbe, aperçut quelque chose de grisâtre. Il crut que c'était un jeune perdreau séparé de sa compagnie ; et, se fiant plus à sa casquette qu'à son fusil, il coucha son arme à terre, prit sa casquette à sa main, et, s'approchant à pas de loup comme un enfant qui veut attraper un papillon, il abattit la susdite sur l'objet inconnu, fourra vivement la main dessous, et retira une grenouille.

Un autre aurait jeté la grenouille à trente pas : Alexandre, au contraire, pensa que, puisque la Providence lui envoyait cette intéressante bête d'une manière si miraculeuse, c'est qu'elle avait sur elle des vues cachées et qu'elle la réservait à de grandes choses.

En conséquence, il la mit soigneusement dans son carnier, la rapporta religieusement chez lui, la transvasa, aussitôt rentré, dans un bocal dont nous avions mangé, la veille, les dernières cerises, et lui versa sur la tête tout ce qui restait d'eau dans la carafe.

Ces soins pour une grenouille auraient pu paraître extraordinaires de la part d'un homme qui se la serait procurée d'une manière moins compliquée que ne l'avait fait Alexandre ; mais Alexandre savait ce que cette grenouille lui coûtait, et il la traitait en conséquence.

Elle lui coûtait six cent soixante francs, sans compter le port d'armes.

Chapitre IV

Comment le capitaine Pamphile, commandant le brick de commerce la Roxelane fit, sur le bord de la rivière Bango, une meilleure chasse que n'avait fait Alexandre Decamps, dans la plaine Saint-Denis.

– Ah ! ah ! fit le docteur Thierry en entrant, le lendemain, dans l'atelier, vous avez un nouveau locataire.

Et, sans faire attention au grognement amical de Tom et aux grimaces prévenantes de Jacques, il s'avança vers le bocal qui contenait mademoiselle Camargo et y plongea la main.

Mademoiselle Camargo, qui ne connaissait pas Thierry pour un médecin très savant et pour un homme fort spirituel, se mit à ramer circulairement le plus vite qu'elle put ; ce qui ne l'empêcha pas d'être saisie, au bout d'un instant, par l'extrémité de la patte gauche, et de sortir de son domicile la tête en bas.

– Tiens ! dit Thierry en la faisant tourner à peu près comme une bergère fait tourner un fuseau, c'est la *rana temporaria*, voyez : ainsi nommée à cause de ces deux taches noires qui vont de l'œil au tympan ; qui vit également dans les eaux courantes et dans les marais ; que quelques auteurs ont nommée la grenouille muette, parce qu'elle coasse au fond de l'eau tandis que la grenouille verte ne peut coasser qu'au dehors. Si vous en avez deux cents comme celle-ci, je vous donnerai le conseil de leur couper les cuisses de derrière, de les assaisonner en fricassée de poulet, d'envoyer chercher chez Corcelet deux bouteilles de bordeaux-mouton, et de m'inviter à dîner ; mais,

n'en ayant qu'une, nous nous contenterons, avec votre permission, d'éclaircir sur elle un point de science encore obscur, quoique soutenu par plusieurs naturalistes : c'est que cette grenouille peut rester six mois sans manger.

À ces mots, il laissa retomber mademoiselle Camargo, qui se mit incontinent à faire deux ou trois fois, avec la souplesse joyeuse dont ses membres étaient capables, le périple de son bocal ; après quoi, apercevant une mouche qui était tombée dans son domaine elle s'élança à la surface de l'eau et l'engloutit.

– Je te passe encore celle-là, dit Thierry ; mais fais bien attention qu'en voilà pour cent quatre-vingt-trois jours.

Car, malheureusement pour mademoiselle Camargo, l'année 1831 était bissextile : la science gagnait douze heures à cet accident solaire.

Mademoiselle Camargo ne parut nullement s'inquiéter de cette menace et resta gaillardement la tête hors de l'eau, les quatre pattes nonchalamment étendues sans mouvement aucun, et avec le même aplomb que si elle eût reposé sur un terrain solide.

– Maintenant, dit Thierry faisant glisser un tiroir, pourvoyons à l'ameublement de la prisonnière.

Il en tira deux cartouches, une vrille, un canif, deux pinceaux et quatre allumettes. Decamps le regardait faire en silence et sans rien comprendre à cette manœuvre, à laquelle le docteur prêtait autant de soin qu'aux préparatifs d'une opération chirurgicale ; puis il vida la poudre dans un porte-mouchette, et garda les balles, jeta la plume et le blaireau à Jacques, et garda les entes.

– Quelle diable de bricole faites-vous là ? dit Decamps arrachant à Jacques ses deux meilleurs pinceaux ; mais vous ruinez mon établissement !

– Je fais une échelle, dit gravement Thierry.

En effet, il venait de percer, à l'aide de la vrille, les deux balles de plomb, avait assujetti dans les trous les entes des pinceaux, et, dans ces entes, destinées à faire les montants, il assujettissait transversalement les allumettes qui devaient servir d'échelons. Au bout de cinq minutes, l'échelle fut terminée et descendue dans le bocal, au fond duquel elle resta fixée par le poids des deux balles. Mademoiselle Camargo fut à peine propriétaire de ce meuble, qu'elle en fit l'essai, comme pour s'assurer de sa solidité, en montant jusqu'au dernier échelon.

– Nous aurons de la pluie, dit Thierry.

– Diable ! fit Decamps, vous croyez ? Et mon frère qui voulait retourner aujourd'hui à la chasse !

– Mademoiselle Camargo ne lui donne pas ce conseil, répondit le docteur.

– Comment ?

– Je viens de vous économiser un baromètre, cher ami. Toutes et quantes fois mademoiselle Camargo grimpera à son échelle, ce sera signe de pluie ; lorsqu'elle en descendra, vous serez sûr d'avoir du beau temps ; et, quand elle se tiendra au milieu, ne vous hasardez pas sans parasol ou sans manteau : variable ! variable !

– Tiens, tiens, tiens ! dit Decamps.

– Maintenant, continua Thierry, nous allons boucher le bocal avec un parchemin, comme s'il contenait encore ses cerises.

– Voici, dit Decamps en lui présentant ce qu'il demandait.

– Nous allons l'assujettir avec une ficelle.

– Voilà !

– Puis je vous demanderai de la cire ! bon... une lumière ! c'est ça... et, pour m'assurer de mon expérience – il alluma la cire, cacheta le nœud et appuya le chaton de sa bague sur le cachet – là, en voilà pour un semestre. Maintenant, continua-t-il en perçant, à l'aide du canif, quelques trous dans le parchemin, maintenant, une plume et de l'encre ? Avez-vous jamais demandé une plume et de l'encre à un peintre ?

– Non.

– Eh bien, ne lui en demandez pas ; car il ferait ce que fit Decamps : il vous offrirait un crayon.

Thierry prit le crayon et écrivit sur le parchemin :

2 septembre 1830.

Or, le soir de la réunion dont nous avons essayé de donner une idée à nos lecteurs, il y avait juste cent quatre-vingt-trois jours, c'est-à-dire six mois et douze heures que mademoiselle Camargo indiquait invariablement, et sans s'être dérangée une minute, la pluie, le beau temps et le variable : régularité d'autant plus remarquable, que, pendant ce laps de temps, elle n'avait pas ingurgité un atome de nourriture.

Aussi, lorsque Thierry, tirant sa montre, eut annoncé que la dernière seconde de la soixantième minute de la douzième heure était écoulée, et qu'on eut apporté le bocal, un sentiment général de pitié s'empara de l'assemblée en voyant à quel état misérable était réduite la pauvre bête qui venait, aux dépens de son estomac, de jeter sur un point obscur de la science une si grande et si importante lumière.

– Voyez, dit Thierry triomphant, Schneider et Roesel avaient raison !

– Raison, raison, dit Jadin en prenant le bocal et en le portant à la hauteur de son œil ; il ne m'est pas bien prouvé que mademoiselle Camargo ne soit point défunte.

– Il ne faut pas écouter Jadin, dit Flers ; il a toujours été très mal pour mademoiselle Camargo.

Thierry prit une lampe et la maintint derrière le bocal.

– Regardez, dit-il, et vous verrez battre le cœur.

En effet, mademoiselle Camargo était devenue si maigre, qu'elle était transparente comme un cristal, et que l'on distinguait tout l'appareil circulatoire ; on pouvait même remarquer que le cœur n'avait qu'un ventricule et qu'une oreillette ; mais ces organes faisaient leur office si faiblement, et Jadin s'était trompé de si peu, que ce n'était vraiment pas la peine de le démentir, car on n'aurait pas donné à la pauvre bête dix minutes à vivre. Ses jambes étaient devenues grêles comme des fils, et le train de derrière ne tenait à la partie antérieure du corps que par les os qui forment le ressort à l'aide duquel les grenouilles sautent au lieu de marcher. Il lui était poussé en outre, sur le dos, une espèce de mousse qui, à l'aide du microscope, devenait une véritable végétation marine, avec ses roseaux et ses fleurs. Thierry, en sa qualité de botaniste,

prétendit même que cette imperceptible pousse appartenait à la famille des lentisques et des cressons. Personne n'entama de discussion là-dessus.

– Maintenant, dit Thierry, lorsque chacun à son tour eut bien examiné mademoiselle Camargo, il faut la laisser souper tranquillement.

– Et que va-t-elle manger ? dit Flers.

– J'ai son repas dans cette boîte.

Et Thierry, soulevant le parchemin, introduisit dans l'espace réservé à l'air, une si grande quantité de mouches auxquelles il manquait une aile, qu'il était évident qu'il avait consacré sa matinée à les prendre et son après-midi à les mutiler. Nous crûmes que Mademoiselle Camargo en avait pour six autres mois : l'un de nous alla même jusqu'à émettre cette opinion.

– Erreur, répondit Thierry ; dans un quart d'heure, il n'y en aura plus une seule.

Le moins incrédule de nous laissa échapper un geste de doute. Thierry, fort d'un premier succès, reporta mademoiselle Camargo à sa place habituelle, sans même daigner nous répondre.

Il n'avait point encore repris sa place, lorsque la porte s'ouvrit, et que le maître du café voisin entra, portant un plateau sur lequel étaient un théière, un sucrier et des tasses. Il était immédiatement suivi de deux garçons qui portaient, dans une manne d'osier, un pain de munition, une brioche, une salade et une multitude de petits gâteaux de toutes les formes, de toutes les espèces.

Ce pain de munition était pour Tom, la brioche pour Jacques, la salade pour Gazelle, et les petits gâteaux pour nous. On commença par servir les bêtes, puis on dit aux gens qu'ils étaient libres de se servir eux-mêmes comme ils l'entendaient : ce qui me paraît, sauf meilleur avis, être la meilleure manière de faire les honneurs de chez soi.

Il y eut un instant de désordre apparent pendant lequel chacun s'accommoda à sa fantaisie et selon sa convenance. Tom emporta en grognant son pain dans sa niche ; Jacques se réfugia, avec sa brioche, derrière les bustes de Malagutti et de Rata ; Gazelle tira lentement la salade sous la table ; quant à nous, nous primes, ainsi que cela se pratique assez généralement, une tasse de la main gauche et un gâteau de la main droite, et vice versa.

Au bout de dix minutes, il n'y avait plus ni thé ni gâteaux.

On sonna, en conséquence, le maître du café, qui reparut avec ses acolytes.

– D'autres ! dit Decamps.

Le maître de café sortit à reculons et en s'inclinant pour obéir à cette injonction.

– Maintenant, messieurs, dit Flers en regardant Thierry d'un air goguenard et Decamps d'un air respectueux, en attendant que mademoiselle Camargo ait soupé et que l'on nous apporte d'autres gâteaux, je crois qu'il serait bon de remplir l'intermède par la lecture du manuscrit de Jadin. Il traite des premières années de Jacques Ier, que nous avons tous l'honneur de connaître assez particulièrement, et auquel nous portons un intérêt trop cordial pour que les moindres détails recueillis sur lui n'acquièrent pas une grande importance à nos yeux. *Dixit*.

Chacun s'inclina en signe de consentement ; une ou deux personnes battirent même des mains.

– Jacques, mon ami, dit Fau, lequel, en sa qualité de précepteur, était celui de nous tous qui était le plus intime avec le héros de cette histoire, vous voyez qu'on parle de vous : venez ici.

Et, immédiatement après ces deux mots, il fit entendre un sifflement particulier si connu de Jacques, que l'intelligent animal ne fit qu'un bond de sa planche sur l'épaule de celui qui lui adressait la parole.

– Bien, Jacques ; c'est très beau d'être obéissant, surtout lorsqu'on a ses bajoues pleines de brioches. Saluez ces messieurs.

Jacques porta la main à son front à la manière des militaires.

– Et, si votre ami Jadin, qui va lire votre histoire, tenait sur votre compte quelques propos calomnieux, dites-lui que c'est un menteur.

Jacques hocha la tête de haut en bas, en signe d'intelligence parfaite.

C'est que Jacques et Fau étaient véritablement liés d'une amitié harmonique. C'était, de la part de l'animal surtout, une affection comme on n'en trouve plus chez les hommes ; et à quoi cela tenait-il ? Il faut l'avouer, à la honte de l'espèce simiane, ce n'était pas en ornant son esprit comme Fénelon avait fait pour le grand dauphin, c'était en flattant ses vices, comme l'avait fait Catherine à l'égard de Henri III, que le précepteur avait acquis sur l'élève cette déplorable influence. Ainsi Jacques, en arrivant à Paris, n'était qu'un amateur de bon vin : Fau en avait fait un

ivrogne ; ce n'était qu'un sybarite à la manière d'Alcibiade : Fau en avait fait un cynique de l'école de Diogène ; il n'était que recherché, comme Lucullus : Fau l'avait rendu gourmand comme Grimod de la Reynière. Il est vrai qu'il avait gagné à cette corruption morale une foule d'agréments physiques qui en faisaient un animal très distingué. Il connaissait sa main droite de sa main gauche, faisait le mort pendant dix minutes, dansait sur la corde comme madame Saqui, allait à la chasse un fusil sous le bras et une carnassière sur le dos, montrait son port d'armes au garde champêtre et son derrière aux gendarmes. Bref, c'était un charmant mauvais sujet, qui n'avait eu que le tort de naître sous la Restauration au lieu de naître sous la Régence.

Aussi, Fau frappait-il à la porte de la rue, Jacques tressaillait ; montait-il l'escalier, Jacques le sentait venir. Alors il jetait de petits cris de joie, sautait sur ses pattes de derrière comme un kangourou ; et, quand Fau ouvrait la porte, il s'élançait dans ses bras, comme on le fait encore au Théâtre-Français dans le drame des Deux Frères. Bref, tout ce qui était à Jacques était à Fau, et il se serait ôté la brioche de la bouche pour la lui offrir.

– Messieurs, dit Jadin, si vous voulez vous asseoir et allumer les pipes et les cigares, je suis prêt.

Chacun obéit. Jadin toussa, ouvrit le manuscrit, et lut ce qui suit :

Chapitre V

Comment Jacques Ier fut arraché des bras de sa mère expirante et porté à bord du brick de commerce la Roxelane (capitaine Pamphile).

« Le 24 juillet 1827, le brick la Roxelane faisait voile de Marseille, et allait charger du café à Moka, des épiceries à Bombay, et du thé à Canton ; il relâcha, pour renouveler ses vivres, dans la baie de Saint-Paul-de-Loanda, située, comme chacun sait, au centre de la Guinée inférieure.

« Pendant que les échanges se faisaient, le capitaine Pamphile, qui en était à son dixième voyage dans les Indes, prit son fusil, et, par une chaleur de soixante et dix degrés, s'amusa à remonter les rives de la rivière Bango. Le capitaine Pamphile était, depuis Nemrod, le plus grand chasseur devant Dieu qui eût paru sur la terre.

« Il n'avait pas fait vingt pas dans les grandes herbes qui bordent le fleuve, qu'il sentit que le pied lui tournait sur un objet rond et glissant comme un troc d'un jeune arbre. Au même instant, il entendit un sifflement aigu, et, à dix pas devant lui, il vit se dresser la tête d'un énorme boa, sur la queue duquel il avait marché.

« Un autre que le capitaine Pamphile eût certes ressenti quelque crainte, en se voyant menacé par cette tête monstrueuse dont les yeux sanglants brillaient, en le regardant, comme deux escarboucles ; mais le boa ne connaissait pas le capitaine Pamphile.

« Tron de Diou de répétile ! essé qué tu crois me fairé peur ? dit le capitaine.

« Et, au moment où le serpent ouvrait la gueule, il lui envoya une balle qui lui traversa le palais et sortit par le haut de la tête. Le serpent tomba mort.

« Le capitaine commença par recharger tranquillement son fusil ; puis, tirant son couteau de sa poche, il alla vers l'animal, lui ouvrit le ventre, sépara le foie des entrailles, comme avait fait l'ange de Tobie, et, après un instant de recherche active, il y trouva une petite pierre bleue de la grosseur d'une noisette.

« – Bon ! dit-il.

« Et il mit la pierre dans une bourse où il y en avait déjà une douzaine d'autres pareilles. Le capitaine Pamphile était lettré comme un mandarin : il avait lu les *Mille et Une Nuits* et cherchait le bézoard enchanté du prince Caram-al-aman.

« Dès qu'il crut l'avoir trouvé, il se remit en chasse.

« Au bout d'un quart d'heure, il vit s'agiter les herbes à quarante pas devant lui et entendit un rugissement terrible. À ce bruit, tous les êtres semblèrent reconnaître le maître de la création. Les oiseaux, qui chantaient, se turent ; deux gazelles, effarouchées, bondirent et s'élancèrent dans la plaine ; un éléphant sauvage, qu'on apercevait à un quart de lieue de là, sur une colline, leva sa trompe pour se préparer au combat.

« – Prrrou ! prrrou ! fit le capitaine Pamphile, comme s'il se fût agi de faire envoler une compagnie de perdreaux.

«À ce bruit, un tigre, qui était resté couché jusqu'alors, se leva, battant ses flancs de sa queue : c'était un tigre royal de la

plus grande taille. Il fit un bond et se rapprocha de vingt pieds du chasseur.

« – Farceur ! dit le capitaine Pamphile, tu crois qué jé vais té tirer à cetté distance, pour té gâter ta peau ? Prrrou ! prrrou !

« Le tigre fit un second bond qui le rapprocha de vingt pieds encore ; mais, au moment où il touchait la terre, le coup partit, et la balle l'atteignit dans l'œil gauche. Le tigre boula comme un lièvre, et expira aussitôt.

« Le capitaine Pamphile rechargea tranquillement son fusil, tira son couteau de sa poche, retourna le tigre sur le dos, lui fendit la peau sous le ventre, et le dépouilla comme une cuisinière fait d'un lapin. Ensuite il s'affubla de la fourrure de sa victime, comme l'avait fait, quatre mille ans auparavant, l'Hercule néméen, dont, en sa qualité de Marseillais, il avait la prétention de descendre ; puis il se remit en chasse.

« Une demi-heure ne s'était point écoulée, qu'il entendit une grande rumeur dans les eaux du fleuve dont il suivait les rives. Il courut vivement sur le bord, et reconnut que c'était un hippopotame qui allait contre le cours de l'eau, et qui, de temps en temps, montait à la surface pour souffler.

« – Bagasse ! dit le capitaine Pamphile, voilà qui va t'épargner pour six francs de verroteries.

« C'était le prix courant des bœufs à Saint-Paul-de-Loanda, et le capitaine Pamphile passait pour être économe.

« En conséquence, guidé par les bulles d'air qui dénonçaient l'hippopotame en venant crever à la surface de la rivière, il suivit la marche de l'animal, et, lorsque celui-ci sortit son énorme tête, le chasseur, choisissant le seul point qui soit

vulnérable, lui envoya une balle dans l'oreille. Le capitaine Pamphile aurait, à cinq cents pas, touché Achille au talon.

« Le monstre tournoya quelques secondes, mugissant effroyablement et battant l'eau de ses pieds. Un instant, on eût cru qu'il allait s'engloutir dans le tourbillon que lui creusait son agonie ; mais bientôt ses forces s'épuisèrent, il roula comme un ballot ; puis, peu à peu, la peau blanchâtre et lisse de son ventre apparut, au lieu de la peau noire et pleine de rugosités de son dos, et, dans son dernier effort, il vint s'échouer, les quatre pattes en l'air, au milieu des herbes qui poussaient au bord de la rivière.

« Le capitaine Pamphile rechargea tranquillement son fusil, tira son couteau de sa poche, coupa un petit arbre de la grosseur d'un manche à balai, l'aiguisa par le bout, le fendit par l'autre, planta le bout aiguisé dans le ventre de l'hippopotame, et introduisit, dans le bout fendu, une feuille de son agenda, sur laquelle il écrivit au crayon :

« Au cuisinier du brick de commerce la Roxelane, de la part du capitaine Pamphile, en chasse sur les rives de la rivière Bango. »

« Puis il poussa du pied l'animal, qui prit le fil de l'eau et descendit tranquillement la rivière, étiqueté comme le portemanteau d'un commis voyageur.

« – Ah ! fit le capitaine Pamphile, lorsqu'il vit les provisions en bonne route vers son bâtiment, je crois que j'ai bien gagné que je déjeunasse.

« Et, comme c'était une vérité que lui seul avait besoin de reconnaître pour que toutes ses conséquences en fussent déduites à l'instant même, il étendit par terre sa peau de tigre, s'assit dessus, tira de sa poche gauche une gourde de rhum qu'il

posa à sa droite, de sa poche droite une superbe goyave qu'il posa à sa gauche, et de sa gibecière un morceau de biscuit qu'il plaça entre ses jambes, puis il se mit à charger sa pipe pour n'avoir rien de fatigant à faire après son repas.

« Vous avez vu parfois Debureau, faire avec grand soin les préparatifs de son déjeuner pour que Arlequin le mange ? Vous vous rappelez sa tête, n'est-ce pas, lorsqu'en se tournant, il voit son verre vide et sa pomme chippée ? – Oui. – Eh bien, regardez le capitaine Pamphile, qui trouve sa gourde de rhum renversée, et sa goyave disparue.

« Le capitaine Pamphile, à qui le privilège du ministre de l'intérieur n'a point interdit la parole, fit entendre le plus merveilleux « Tron de Diou ! » qui soit sorti d'une bouche provençale depuis la fondation de Marseille ; mais, comme il était moins crédule que Debureau, qu'il avait lu les philosophes anciens et modernes, et qu'il avait appris, dans Diogène de Laerce et dans M. de Voltaire, qu'il n'est point d'effet sans cause, il se mit immédiatement à chercher la cause dont l'effet lui était si préjudiciable, mais cela sans faire semblant de rien, sans bouger de la place où il était, et tout en ayant l'air de grignoter son pain sec. Sa tête seule tourna, cinq minutes à peu près, comme celle d'un magot de la Chine, et cela infructueusement, lorsque tout à coup un objet quelconque lui tomba sur la tête et s'arrêta dans ses cheveux. Le capitaine porta la main à l'endroit percuté et trouva la pelure de sa goyave. Le capitaine Pamphile leva le nez et aperçut, directement au-dessus de lui, un singe qui grimaçait dans les branches d'un arbre.

« Le capitaine Pamphile étendit la main vers son fusil, sans perdre de vue son larron ; puis, appuyant la crosse à son épaule, il lâcha le coup. La guenon tomba à côté de lui.

« – Pécaïre ! dit le capitaine Pamphile en jetant les yeux sur sa nouvelle proie, j'ai tué un singe bicéphale.

« En effet, l'animal gisant aux pieds du capitaine Pamphile avait deux têtes bien séparées, bien distinctes, et le phénomène était d'autant plus remarquable, que l'une des deux têtes était morte et avait les yeux fermés, tandis que l'autre était vivante et avait les yeux ouverts.

« Le capitaine Pamphile, qui voulait éclaircir ce point bizarre d'histoire naturelle, prit le monstre par la queue et l'examina avec attention ; mais, à sa première inspection, tout étonnement disparut. Le singe était une guenon, et la seconde tête celle de son petit, qu'elle portait sur son dos au moment où elle avait reçu le coup, et qui était tombé de sa chute sans lâcher le sein maternel.

« Le capitaine Pamphile, à qui le dévouement de Cléobis et de Biton n'aurait pas fait verser une larme, prit le petit singe par la peau du cou, l'arracha du cadavre qu'il tenait embrassé, l'examina un instant avec autant d'attention qu'aurait pu le faire M. de Buffon ; et, pinçant les lèvres d'un air de satisfaction intérieure :

« – Bagasse ! s'écria-t-il, c'est un callitriche ; cela vaut cinquante francs comme un liard, rendu sur le port de Marseille.

« Et il le mit dans sa gibecière.

« Puis, comme le capitaine Pamphile était à jeun par suite de l'incident que nous avons raconté, il se décida à reprendre la route de la baie. D'ailleurs, quoique sa chasse n'eût duré que deux heures environ, il avait tué, dans cet espace de temps, un serpent boa, un tigre, un hippopotame, et rapportait vivant un callitriche. Il y a bien des chasseurs parisiens qui se contenteraient d'une pareille chance pour toute la journée.

« En arrivant sur le pont du brick, il vit tout l'équipage occupé autour de l'hippopotame, qui était heureusement parvenu à son adresse. Le chirurgien du navire lui arrachait les dents, afin d'en faire des manches de couteau pour Villenave et de faux râteliers pour Désirabode ; le contremaître lui enlevait le cuir et le découpait en lanières, afin d'en confectionner des fouets à battre les chiens et des garcettes à épousseter les mousses ; enfin, le cuisinier lui taillait des bifteks dans le filet et des grillades dans l'entre-côtes pour la table du capitaine Pamphile : le reste de l'animal devait être coupé par quartiers et salé à l'intention de l'équipage.

« Le capitaine Pamphile fut si satisfait de cette activité, qu'il ordonna une distribution extraordinaire de rhum et fit remise de cinq coups de garcette à un mousse qui était condamné à en recevoir soixante et dix.

« Le soir, on mit à la voile.

« Vu ce surcroît de provisions, le capitaine Pamphile jugea inutile de relâcher au cap de Bonne-Espérance, et laissant à droite les îles du prince Édouard, et à sa gauche la terre de Madagascar, il s'élança dans la mer des Indes.

« La Roxelane marchait donc bravement vent arrière, filant ses huit nœuds à l'heure, ce qui, au dire des marins, est un fort joli train pour un bâtiment de commerce, lorsqu'un matelot des vigies cria des huniers :

« – Une voile à l'avant !

« Le capitaine Pamphile prit sa lunette, la braqua sur le bâtiment signalé, regarda à l'œil nu, rebraqua de nouveau sa lunette ; puis après, un instant d'examen attentif, il appela le second et lui remit silencieusement l'instrument entre les mains. Celui-ci le porta aussitôt à son œil.

« – Eh bien, Policar, dit le capitaine, lorsqu'il crut que celui auquel il adressait la parole avait eu le temps d'examiner à son aise l'objet en question, que dis-tu de cette patache ?

« – Ma foi, capitaine, je dis qu'elle a une drôle de tournure. Quant à son pavillon – il reporta la lunette à son œil – le diable me brûle si je sais quelle puissance il représente : c'est un dragon vert et jaune, sur un fond blanc.

« – Eh bien, saluez jusqu'à terre, mon ami ; car vous avez devant vous un bâtiment appartenant au fils du soleil, au père et à la mère du genre humain, au roi des rois, au sublime empereur de la Chine et de la Cochinchine ; et, de plus, je reconnais, à sa couronne arrondie et à sa marche de tortue, qu'il ne rentre pas à Pékin le ventre vide.

« – Diable ! diable ! fit Policar en se grattant l'oreille.

« – Que penses-tu de la rencontre ?

« – Je pense que ce serait drôle…

« – N'est-ce pas ?… Eh bien, moi aussi, mon enfant.

« – Alors, il faut… ?

« – Monter la ferraille sur le pont et déployer jusqu'au dernier pouce de toile.

« – Ah ! il nous a aperçus à son tour.

« – Alors, attendons la nuit, et, jusque-là, filons honnêtement notre câble, afin qu'il ne se doute de rien. Autant que je puis juger de sa marche, avant cinq heures, nous serons

dans ses eaux ; toute la nuit, nous naviguerons bord à bord, et, demain, dès le matin, nous lui dirons bonjour.

« Le capitaine Pamphile avait adopté un système. Au lieu de lester son bâtiment avec des pavés ou des gueuses, il mettait à fond de cale une demi-douzaine de pierriers, quatre ou cinq caronades de douze et une pièce de huit allongée ; puis, à tout hasard, il y ajoutait quelques milliers de gargousses, une cinquantaine de fusils, et une vingtaine de sabres d'abordage. Une occasion semblable à celle dans laquelle on se trouvait se présentait-elle, il faisait monter toutes ces bricoles sur le pont, assujettissait les pierriers et les caronades sur leurs pivots, traînait la pièce de huit sur l'arrière, distribuait les fusils à ses hommes, et commençait à établir ce qu'il appelait son système d'échange. Ce fut dans ces dispositions commerciales que le bâtiment chinois le trouva le lendemain.

« La stupéfaction fut grande à bord du navire impérial. Le capitaine avait reconnu, la veille, un navire marchand, et s'était endormi là-dessus en fumant sa pipe à opium ; mais voilà que, dans la nuit, le chat était devenu tigre, et qu'il montrait ses griffes de fer et ses dents de bronze.

« On alla prévenir le capitaine Kao-Kiou-Koan de la situation dans laquelle on se trouvait. Il achevait un rêve délicieux : le fils du soleil venait de lui donner une de ses sœurs en mariage, de sorte qu'il se trouvait beau-frère de la lune.

« Aussi eut-il beaucoup de peine à comprendre ce que lui voulait le capitaine Pamphile. Il est vrai que celui-ci lui parlait en provençal et que le nouveau marié répondait en chinois. Enfin, il se trouva, à bord de la Roxelane, un Provençal qui savait un peu de chinois, et, à bord du bâtiment du sublime empereur, un chinois qui parlait passablement provençal, de sorte que les deux capitaines finirent par s'entendre.

« Le résultat du dialogue fut que la moitié de la cargaison du bâtiment impérial capitaine Kao-Kiou-Koan passa immédiatement à bord du brick de commerce la Roxelane capitaine Pamphile.

« Et, comme cette cargaison se composait justement de café, de riz et de thé, il en résulta que le capitaine Pamphile n'eut besoin de relâcher ni à Moka, ni à Bombay, ni à Pékin ; ce qui lui fit une grande économie de temps et d'argent.

« Cela le rendit de si bonne humeur, qu'en passant à l'île Rodrigue, il acheta un perroquet.

« Arrivé à la pointe de Madagascar, on s'aperçut qu'on allait manquer d'eau ; mais, comme la relâche du cap Sainte-Marie n'était pas sûre, pour un bâtiment aussi chargé que l'était la Roxelane, le capitaine mit son équipage à la demi-ration, et résolut de ne s'arrêter que dans la baie d'Algoa. Comme il procédait au chargement des barriques, il vit s'avancer vers lui un chef de Gonaquas, suivi de deux hommes qui portaient sur leurs épaules, à peu près comme les envoyés des Hébreux la grappe de raisin de la terre promise, une magnifique dent d'éléphant : c'était un échantillon que le chef Outavari, ce qui veut dire, dans la langue gonaquas, fils de l'orient, apportait à la côte, espérant obtenir une commande dans la partie.

« Le capitaine Pamphile examina l'ivoire, le trouva de première qualité, et demanda au chef gonaquas ce que lui coûteraient deux mille dents d'éléphant pareilles à celle qu'il lui montrait. Outavari répondit que cela lui coûterait au juste trois mille bouteilles d'eau-de-vie. Le capitaine voulut marchander ; mais le fils de l'orient tint bon, en soutenant qu'il n'avait point surfait ; de sorte que le capitaine fut obligé d'en venir où le nègre voulait l'amener ; ce qui, au reste, ne lui coûta pas extrêmement, attendu qu'à ce prix il y avait à peu près dix mille pour cent à gagner. Le capitaine demanda quand pourrait se

faire la livraison ; Outavari exigea deux ans ; ce délai cadrait admirablement avec les engagements du capitaine Pamphile ; aussi les deux dignes négociants se serrèrent la main et se séparèrent enchantés l'un de l'autre.

« Cependant, ce marché, tout avantageux qu'il était, tourmentait la conscience mercantile du digne capitaine ; il réfléchissait, à part lui, que, s'il avait eu l'ivoire à si bon marché à la pointe orientale de l'Afrique, il devait le trouver à moitié prix à la pointe occidentale, puisque c'était surtout de ce côté que les éléphants étaient en si grand nombre, qu'ils avaient donné leur nom à une rivière. Il voulut donc en avoir le cœur net, et, arrivé sous le 30e degré de latitude, il ordonna de mettre le cap sur la terre ; seulement, s'étant trompé de quatre ou cinq degrés, il aborda à l'embouchure de la rivière d'Orange, au lieu de celle des Éléphants.

« Le capitaine Pamphile ne s'en inquiéta point autrement ; les distances étaient si rapprochées, qu'elles ne devaient produire aucune variété dans le prix ; en conséquence, il fit mettre la chaloupe en mer et remonta le fleuve jusqu'à la ville capitale des petits Namaquois, située à deux journées dans l'intérieur des terres. Il trouva le chef Outavaro revenant d'une grande chasse où il avait tué quinze éléphants. Les échantillons ne manquaient donc pas, et le capitaine put se convaincre qu'ils étaient encore supérieurs à ceux d'Outavari.

Il en résulta entre Outavaro et le capitaine un marché beaucoup plus avantageux encore pour ce dernier que celui qu'il avait passé avec Outavari. Le fils de l'occident donnait au capitaine Pamphile deux mille défenses pour quinze cents bouteilles d'eau-de-vie ; c'était un tiers meilleur marché que son confrère ; mais, comme lui, il demandait deux ans pour confectionner sa fourniture. Le capitaine Pamphile n'apporta point de discussion à propos de ce délai ; au contraire, il y trouvait une économie, c'était de ne faire qu'un voyage pour les

deux chargements. Outavaro et le capitaine se serrèrent la main en signe de marché fait, et se quittèrent les meilleurs amis du monde. Et le brick la Roxelane reprit sa route vers l'Europe. »

À ce moment de l'histoire de Jadin, la pendule sonna minuit, heure militaire pour presque tous ceux qui logeaient au-dessus du cinquième étage. Chacun se levait donc pour se retirer, lorsque Flers rappela au docteur Thierry qu'il restait une dernière vérification à faire. Le docteur prit le bocal, l'exposa à la vue de tous. Il n'y restait pas une seule mouche ; en revanche, mademoiselle Camargo avait acquis le volume d'un œuf de dinde, et semblait sortir d'un pot à cirage. Chacun s'éloigna en félicitant Thierry sur son immense érudition.

Le lendemain, nous reçûmes une lettre ainsi conçue :

« MM. Eugène et Alexandre Decamps ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire de mademoiselle Camargo, morte d'indigestion, dans la nuit du 2 au 3 mars. Vous êtes invité au repas funèbre qui aura lieu dans la maison mortuaire, le 6 du courant, à cinq heures précises du soir. »

Chapitre VI

Comment Jacques Ier commença par plumer des poules et finit par plumer un perroquet.

Aussitôt après le dîner funéraire, qui finit sur les sept ou huit heures du soir, Jadin, dont le récit dans la précédente séance avait inspiré le plus vif intérêt, fut invité à le continuer. Mademoiselle Camargo tout intéressante qu'elle était, n'avait pu, vu l'existence claustrale qu'elle avait menée pendant les six mois et un jour qu'elle avait habité l'atelier de Decamps, laisser de profonds souvenirs ni dans l'esprit ni dans le cœur des habitués. Thierry était celui de nous avec lequel elle avait eu le plus de relations : encore ces relations étaient-elles purement scientifiques ; il en résulta que les regrets causés par sa mort furent de courte durée et effacés bientôt par l'immense avantage qu'en avait retiré la science. On comprendra donc facilement ce retour rapide à la curiosité que nous inspiraient les aventures de notre ami Jacques, racontées par un narrateur aussi fidèle, aussi consciencieux et aussi habile que Jadin, dont la réputation était déjà faite comme peintre par son beau tableau des *Vaches* et, comme historien par son *Histoire du prince Henry*, ouvrage composé en collaboration avec M. Dauzats, et qui même avant sa publication, jouit déjà dans le monde de toute la réputation qu'il mérite. Jadin tira donc sans se faire prier son manuscrit de sa poche, et reprit l'histoire où il l'avait laissée.

« Le perroquet qu'avait acheté le capitaine Pamphile était un cacatois de la plus belle espèce, au corps blanc comme la neige, au bec noir comme l'ébène, et à la crête jaune comme du safran, crête qui se relevait ou s'abaissait selon qu'il était de

bonne ou de mauvaise humeur, et lui donnait tantôt l'air paterne d'un épicier coiffé de sa casquette, tantôt l'aspect formidable d'un garde national orné de son bonnet à poils. Outre ces avantages physiques, Catacoua avait une foule de talents d'agrément ; il parlait également bien l'anglais, l'espagnol et le français, chantait le *God save the king* comme lord Wellington, le *Pensativo estaba el cid* comme don Carlos, et la *Marseillaise* comme le général La Fayette. On comprend qu'avec de pareilles dispositions philologiques, il ne tarda point, tombé qu'il était entre les mains de l'équipage de la Roxelane, à étendre rapidement le cercle de ses connaissances ; si bien qu'à peine se trouva-t-on, au bout de huit jours, en vue de l'île Sainte-Hélène, qu'il commençait à jurer très proprement en provençal, à la grande jubilation du capitaine Pamphile, qui, comme les anciens troubadours, ne parlait que la langue d'oc.

« Aussi, quand le capitaine Pamphile avait passé en se réveillant l'inspection de son bâtiment, regardé si chaque homme était à son poste et chaque chose à sa place ; lorsqu'il avait fait distribuer la ration d'eau-de-vie aux matelots et les coups de garcette aux mousses ; lorsqu'il avait examiné le ciel, étudié la mer et sifflé le vent ; lorsqu'il arrivait enfin avec cette sérénité de l'âme que donne la certitude d'avoir rempli ses devoirs, il allait à Catacoua, suivi de Jacques, qui grossissait à vue d'œil, et qui partageait avec son rival emplumé toute l'affection du capitaine Pamphile, et lui donnait sa leçon de provençal ; puis, s'il était content de son élève, il introduisait un morceau de sucre entre les barreaux de la cage, récompense à laquelle Catacoua paraissait très sensible, et dont Jacques se montrait fort jaloux ; aussi, dès qu'un incident imprévu attirait le capitaine Pamphile d'un autre côté, Jacques s'approchait de la cage, et faisait si bien, que le morceau de sucre changeait habituellement de destination, au grand désespoir de Catacoua, qui, la patte en l'air et la crête dressée, faisait alors retentir l'air de ses chants les plus formidables ou de ses jurons les plus terribles ; quant à Jacques, il restait d'un air innocent auprès de

la prison où le volé faisait rage, fourrant, lorsqu'il n'avait pas le temps de le croquer, dans les poches de ses joues le corps du délit, qui y fondait tout doucement, tandis qu'il se grattait le côté, clignait béatement les yeux, forcé qu'il était, pour toute punition, de boire son sucre au lieu de le manger.

« On comprend que cette atteinte à la propriété mobilière était des plus désagréables à Catacoua, et, sitôt que le capitaine Pamphile s'approchait de lui, il défilait tout son répertoire. Malheureusement, aucun de ses instituteurs ne lui avait appris à crier au voleur, de sorte que son maître prenait cette sortie, qui n'était autre chose qu'une dénonciation en forme, pour le plaisir que lui causait sa présence, et, convaincu qu'il avait mangé son dessert, se contentait de lui gratter délicatement la tête ; ce que Catacoua appréciait jusqu'à un certain point, mais infiniment moins cependant que le morceau de sucre en question. Catacoua comprit donc qu'il fallait qu'il s'en remît à lui seul du soin de sa vengeance, et, un jour qu'après lui avoir volé le morceau, Jacques repassait la main à travers la cage pour en ramasser les miettes, Catacoua se laissa pendre par une patte, et, tout en ayant l'air de s'occuper de gymnastique, attrapa le pouce de Jacques et le mordit outrageusement. Jacques jeta un cri perçant, s'accrocha aux cordages, monta tant qu'il trouva du chanvre et du bois ; puis, s'arrêtant sur le point le plus élevé du navire, il resta là piteusement cramponné de ses trois pattes au mât, et secouant la quatrième comme s'il eût tenu un goupillon.

«À l'heure du dîner, le capitaine Pamphile siffla Jacques : mais Jacques ne répondit pas ; ce silence était si contraire à ses habitudes hygiéniques, que le capitaine Pamphile commença à s'en inquiéter ; il siffla derechef, et, cette fois, il entendit une espèce de grondement qui semblait lui répondre des nuages ; il leva les yeux et aperçut Jacques, qui donnait la bénédiction *urbi et orbi* : alors il s'établit entre Jacques et le capitaine Pamphile un échange de signaux, dont le résultat fut que Jacques refusait

obstinément de descendre. Le capitaine Pamphile, qui avait formé son équipage à une obéissance passive, et qui ne voulait pas que ses mesures de discipline fussent faussées par un singe, prit son porte-voix et appela Double Bouche. L'individu interpellé apparut incontinent, montant à reculons l'échelle de la cuisine, et s'approcha du capitaine à peu près comme le chien qu'on dresse, s'approche du garde qui le châtie ; le capitaine Pamphile, qui ne se prodiguait pas avec ses inférieurs, montra au mousse le récalcitrant qui grimaçait sur la pointe de son mâtereau ; Double-Bouche comprit à l'instant même ce qu'on demandait de lui, s'accrocha à l'échelle qui conduisait aux haubans, et se mit à grimper avec une agilité qui indiquait que le capitaine Pamphile, en honorant Double-Bouche de cette mission hasardeuse, avait fait un choix des plus judicieux.

« Un autre point, mais qui reposait tout entier, je ne dirai pas sur l'étude du cœur, mais sur la connaissance de l'estomac, avait encore influencé la détermination du capitaine Pamphile ; Double-Bouche était spécialement employé à la cuisine, fonctions honorables appréciées de tout l'équipage, et notamment de Jacques, qui affectionnait surtout cette partie du bâtiment ; il s'était donc lié d'une amitié sympathique avec le nouveau personnage que nous venons d'introduire en scène, lequel devait le nom expressif qui avait remplacé son appellation patronymique, à la facilité que lui donnait son poste de dîner avant les autres ; ce qui ne l'empêchait pas de dîner encore après les autres. Jacques avait donc compris Double-Bouche, de même que Double-Bouche avait compris Jacques, et il résulta, de cette appréciation mutuelle, qu'au lieu de chercher à fuir, ce qu'il n'eût pas manqué de faire si tout autre que Double-Bouche lui eut été envoyé, Jacques fit la moitié du chemin, et que les deux amis se rencontrèrent sur la barre du grand perroquet, et redescendirent immédiatement, l'un portant l'autre, sur le pont, où le capitaine Pamphile les attendait.

« Le capitaine Pamphile ne connaissait qu'un remède aux blessures, de quelque nature qu'elles fussent : c'était une compresse d'eau-de-vie, de tafia ou de rhum ; il trempa donc un linge dans le liquide précité et en enveloppa le doigt du blessé ; au contact de l'alcool et de la chair vive, Jacques commença par faire une grimace atroce ; mais, comme il vit, pendant que le capitaine Pamphile avait le dos tourné, Double-Bouche avaler vivement ce qui était resté du liquide dans le verre où l'on avait trempé le linge, il comprit que la liqueur, douloureuse comme médicament, pouvait être bienfaisante comme boisson ; en conséquence, il approcha la langue de l'appareil, lécha délicatement la compresse, et, peu à peu, prenant goût à la chose, finit tout bonnement par sucer son pouce ; il en résultat que, comme le capitaine Pamphile avait recommandé que l'on imbibât le bandage de dix minutes en dix minutes, et que l'on exécutait ponctuellement ses ordres, au bout de deux heures, Jacques commença à cligner des yeux et à dodeliner la tête, et que, comme le traitement allait toujours son train, et que Jacques appréciait de plus en plus le traitement, il finit par tomber ivre-mort entre les bras de son ami Double-Bouche, qui descendit le blessé dans la cabine et le coucha dans son propre lit.

« Jacques dormit douze heures de suite : et, lorsqu'il se réveilla, la première chose qui frappa ses yeux fut son ami Double-Bouche occupé à plumer une poule. Ce spectacle n'était pas nouveau pour Jacques ; cependant, il parut, cette fois, y donner une attention singulière ; il se leva doucement, s'approcha les yeux fixes, examina le mécanisme à l'aide duquel le travailleur procédait, et demeura immobile et préoccupé pendant tout le temps que dura l'opération ; la poule plumée, Jacques, qui se sentait la tête encore un peu lourde, monta sur le pont afin de prendre l'air.

« Le vent continuait d'être favorable le lendemain, de sorte que le capitaine Pamphile, voyant que tout marchait au gré de

ses vœux, et jugeant inutile de transporter à Marseille les poules qui restaient à bord et qu'il n'avait point d'ailleurs achetées dans un but de spéculation, donna ordre, sous prétexte que sa santé commençait à se déranger, qu'on lui servît tous les jours, outre sa tranche d'hippopotame et sa bouillabaisse, une volaille fraîche, bouillie ou rôtie. Cinq minutes après ces ordres donnés, les cris d'un canard que l'on égorgeait se firent entendre.

À ce bruit, Jacques descendit de la grande vergue si rapidement, que quelqu'un qui n'aurait point connu son caractère égoïste, aurait cru qu'il courait au secours de la victime, et se précipita dans la cabine. Il y trouva Double-Bouche, qui remplissait consciencieusement son office de marmiton, en plumant la volaille jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus le moindre duvet sur le corps ; cette fois comme l'autre, Jacques parut prendre le plus grand intérêt à la chose ; puis il remonta sur le pont, lorsqu'elle fut finie, s'approcha pour la première fois depuis son accident de la cage de Catacoua, tourna plusieurs fois autour de lui, tout en ayant soin de se tenir hors de la portée de son bec ; puis enfin, saisissant le moment favorable, il attrapa une plume de sa queue, et la tira tant et si bien, malgré les battements d'ailes et les jurements de Catacoua, qu'elle finit par lui rester dans les mains. Cette expérience, si peu importante qu'elle parut au premier abord, sembla cependant faire grand plaisir à Jacques ; car il se mit à danser sur ses quatre pieds, s'élevant et retombant à la même place, ce qui était de sa part la manifestation du plus suprême contentement.

« Cependant on avait perdu de vue la terre, et l'on voguait à pleines voiles dans l'océan Atlantique ; partout le ciel et l'eau, et, derrière l'horizon, le sentiment de l'immensité. De temps en temps, des oiseaux de mer au long vol, mais ceux-là seulement, passaient à perte de vue se rendant d'un continent à l'autre ; aussi le capitaine Pamphile, se fiant à l'instinct animal qui devait apprendre à Catacoua que ses ailes étaient trop faibles

pour se hasarder dans un long voyage, ouvrit-il la prison de son pensionnaire et lui donna-t-il liberté entière de voltiger dans les cordages. Catacoua en profita aussitôt pour monter jusqu'au mât de perroquet, et, arrivé là, joyeux jusqu'au ravissement, il se mit, à la grande satisfaction de l'équipage, à défiler tout son répertoire, faisant autant de bruit à lui tout seul que les vingt-cinq matelots qui le regardaient.

« Pendant que cette parade se passait sur le pont, une scène d'un autre genre s'accomplissait dans la cabine. Jacques selon son habitude, s'était approché de Double-Bouche au moment de la plumaison ; mais, cette fois, le mousse, qui avait remarqué l'attention de son camarade à le regarder faire, avait cru reconnaître en lui une vocation inconnue jusqu'alors pour l'office qu'il exerçait. Il en résulta qu'une pensée des plus heureuses vint à l'esprit de Double-Bouche : c'était d'employer désormais Jacques à plumer ses poules et ses canards, tandis que, changeant de rôle, lui se croiserait les bras et le regarderait faire. Double-Bouche était un de ces esprits décidés qui mettent le moins d'intervalle possible entre l'idée et l'exécution ; aussi s'avança-t-il doucement vers la porte qu'il ferma, se munit-il à tout hasard d'un fouet qu'il passa dans la ceinture de sa culotte, en ayant soin d'en laisser le manche parfaitement visible, et, revenant immédiatement à Jacques, lui mit-il entre les mains le canard qui devait se déplumer dans les siennes, lui montrant du bout de l'index le manche du fouet qu'il comptait, en cas de discussion, prendre pour tiers arbitre.

« Mais Jacques ne lui donna même pas la peine de recourir à cette extrémité ; soit que Double-Bouche eut deviné juste, soit que le nouveau talent qu'il mettait Jacques à même d'acquérir parût à ce dernier le complément obligé de toute éducation, il prit le canard entre ses deux genoux, comme il avait vu faire à son instituteur, et il se mit à la besogne avec une ardeur qui dispensa Double-Bouche de toute voie de fait envers lui ; vers la fin même, et lorsqu'il vit que les plumes disparaissaient, faisant

place au duvet et le duvet à la chair, le sentiment qui l'animait s'éleva jusqu'à l'enthousiasme ; si bien que, lorsque la besogne fut entièrement terminée, Jacques se mit à danser, comme il avait fait la veille à côté de la cage de Catacoua.

De son côté, Double-Bouche était dans la joie ; il ne se faisait qu'un reproche, c'était de ne pas avoir profité plus tôt des dispositions de son acolyte ; mais il se promit bien de ne pas les laisser refroidir ; aussi, le lendemain, à la même heure, dans les mêmes circonstances, et les mêmes précautions prises, il recommença la seconde représentation de la pièce de la veille ; elle eut le même succès que la première ; de sorte que, le troisième jour, Double-Bouche, reconnaissant Jacques comme son égal, lui noua son tablier de cuisine à la ceinture et lui confia entièrement la partie des dindons, des poules et des canards ; Jacques se montra digne de sa confiance, et, au bout d'une semaine, il avait laissé son professeur bien loin derrière lui en promptitude et en habileté.

« Cependant le brick marchait comme un navire enchanté : il avait dépassé la terre natale de Jacques, laissé à sa gauche et hors de vue les îles de Sainte-Hélène et de l'Ascension, et s'avançait à pleines voiles vers l'équateur ; c'était pendant une de ces journées des tropiques où le ciel pèse sur la terre : le pilote seul était à la barre, la vigie dans les haubans, et Catacoua sur son mâtereau : quant au reste de l'équipage, il cherchait le frais partout où il croyait pouvoir le trouver, tandis que le capitaine Pamphile lui-même, étendu dans son hamac et fumant son gourgouri, se faisait éventer par Double-Bouche avec une queue de paon. Cette fois, par extraordinaire, Jacques, au lieu de plumer sa poule, l'avait reposée intacte sur une chaise, s'était dépouillé de son tablier de cuisine et paraissait comme tout le monde, ou accablé par la chaleur ou perdu dans ses réflexions. Cependant cette atonie fut de courte durée : il jeta autour de lui un regard rapide et intelligent ; puis, comme effrayé de sa hardiesse, il ramassa une plume, la porta à sa

gueule, la laissa retomber avec indifférence, se gratta le côté en clignant de l'œil, et, d'un bond où l'observateur le plus méticuleux n'aurait pu voir que l'effet d'un caprice, il sauta sur le premier bâton de l'échelle : là, il s'arrêta encore un instant, regardant le soleil par les écoutilles, puis il se mit à monter nonchalamment sur le pont, comme un flâneur qui ne sait que faire, et qui s'en va cherchant des distractions sur le boulevard des Italiens.

« Arrivé au dernier échelon, Jacques vit le pont abandonné : on eût dit un navire vide qui flottait au hasard. Cette solitude parut satisfaire Jacques au dernier degré ; il se gratta le côté, fit claquer ses dents, cligna les yeux et exécuta deux petits sauts perpendiculaires, tout en ayant soin de chercher des yeux Catacoua, qu'il aperçut enfin à sa place accoutumée, battant des ailes et chantant à plein bec le *God save the king*. Alors Jacques parut ne plus s'occuper de lui ; il monta sur les bastingages les plus éloignés du mât d'artimon, au haut duquel son ennemi était perché, gagna les vergues, s'arrêta un instant dans les huniers, grimpa au mât de misaine, se hasarda sur le cordage isolé qui conduit au mât d'artimon ; arrivé au milieu de ce chemin tremblant, il se suspendit par la queue lâcha les quatre pattes et se balança la tête en bas, comme s'il ne fût venu que pour jouer à l'escarpolette. Puis, convaincu que Catacoua ne faisait aucune attention à lui, il s'en approcha doucement, tout en ayant l'air de penser à autre chose, et, au moment où son rival était au plus fort de sa chanson et de sa joie, criant à tue-tête et battant l'air de ses bras emplumés, comme un cocher qui se réchauffe, Jacques rompit son ariette et sa jubilation, en le saisissant vigoureusement de la main gauche par l'endroit où les ailes s'attachent au corps. Catacoua jeta un cri de détresse ; mais personne n'y fit attention, tant l'équipage entier était accablé par la chaleur étouffante que versait à flots le soleil à son zénith.

« – Tron de l'air ! dit tout à coup le capitaine Pamphile, en voilà un de phénomène, de la neige sous l'équateur…

« – Eh non ! dit Double-Bouche, ça n'est pas de la neige ; c'est… Ah ! bagasse !

« Et il s'élança dans l'escalier.

« – Eh bien, qu'est-ce que c'est ? dit le capitaine Pamphile se soulevant de son hamac.

« – Ce que c'est, cria Double-Bouche du haut de son échelle, c'est Jacques qui plume Catacoua.

« Le capitaine Pamphile fit retentir les échos de son bâtiment d'un des plus magnifiques jurons qui aient jamais été entendus sous l'équateur, et monta lui-même sur le pont, tandis que tout l'équipage réveillé en sursaut comme par l'explosion de la sainte-barbe, grimpait à son tour par tout ce que la carcasse du brick présentait d'ouvertures.

« – Eh bien, drôle ! cria le capitaine Pamphile saisissant un épissoir, et s'adressant à Double-Bouche, qu'est-ce que tu fais donc ? Alerte ! alerte !

« Double-Bouche s'accrocha aux cordages et grimpa comme un écureuil ; mais plus il mettait de promptitude, plus Jacques mettait d'activité : les plumes de Catacoua formaient un véritable nuage et tombaient comme la neige au mois de décembre ; de son côté, Catacoua, en voyant s'approcher Double-Bouche, redoubla de cris ; mais, au moment où son sauveur étendait le bras vers lui, Jacques, qui n'avait, jusqu'alors, paru faire aucune attention à ce qui se passait sur le navire, jugea que sa besogne habituelle était suffisamment faite, et lâcha son ennemi, auquel il ne restait plus que les plumes des ailes. Catacoua, troublé au plus haut degré par la douleur et par

la crainte, oublia que le contre-poids de sa queue lui manquait, voleta un instant d'une manière grotesque, et finit par tomber à la mer, où il se noya, n'ayant point les pieds palmés. »

– Flers, dit Decamps interrompant le lecteur, toi qui as une belle voix, crie donc à la petite fille de la portière de nous monter de la crème, nous n'en avons plus.

Chapitre VII

Comment Tom embrassa la fille de la portière, qui montait de la crème, et quelle décision fut prise à propos de cet événement.

Flers ouvrit la porte et s'avança sur l'escalier, afin de réclamer la chose demandée ; puis il rentra sans s'apercevoir que Tom, qui l'avait suivi, était resté dehors ; alors Jadin, qui s'était interrompu à la mort de Catacoua, fut prié de continuer sa lecture.

– Ici, messieurs, dit-il en montrant le manuscrit terminé, la simple narration va se substituer aux mémoires écrits, en raison du peu d'importance des événements qu'il nous reste à raconter ; l'offrande faite par Jacques aux dieux de la mer les rendit favorables au bâtiment du capitaine Pamphile, de sorte que le reste de la traversée s'accomplit sans autres aventures que celles que nous avons rapportées ; un seul jour, on craignit un accident funeste pour Jacques. Voici à quelle occasion :

« Le capitaine Pamphile, en passant à la hauteur du cap des Palmes, en vue de la Guinée supérieure, avait attrapé dans sa chambre un magnifique papillon, véritable fleur volante des tropiques, aux ailes diaprées et étincelantes comme la gorge d'un colibri. Le capitaine, ainsi que nous l'avons vu, ne négligeait rien de ce qui pouvait avoir une valeur quelconque à son retour en Europe ; en conséquence, il avait pris son hôte imprudent avec les plus grandes précautions, afin de ne point miroiter le velours de ses ailes, et l'avait cloué avec une épingle contre le lambris de l'appartement. Il n'y a pas un de vous qui

n'ait vu l'agonie d'un papillon, et qui, entraîné par le désir de conserver, dans une boîte ou sous un verre, ce gracieux enfant de l'été, n'ait étouffé sous ce désir la sensibilité de son cœur. Vous savez donc combien de temps lutte, en tournant sur le pivot qui lui traverse le corps, la pauvre victime qui meurt de sa beauté. Le papillon du capitaine Pamphile vécut ainsi plusieurs jours, battant des ailes comme s'il eût sucé le suc d'une fleur ; ce mouvement attira l'attention de Jacques, qui le regarda du coin de l'œil sans faire semblant de rien voir, mais qui, profitant d'un moment où le capitaine Pamphile avait le dos tourné, sauta contre la boiserie, et, jugeant de la bonté de l'animal par l'excellence de ses couleurs, le dévora avec sa gloutonnerie accoutumée. Le capitaine Pamphile se retourna aux bonds et aux culbutes que faisait Jacques ; en avalant le papillon, il avait avalé l'épingle ; l'arête de cuivre lui était demeurée dans la gorge ; le malheureux étranglait.

« Le capitaine, qui ne connaissait point la cause de ses grimaces et de ses contorsions, le crut en gaieté, et s'amusa un instant de sa folie ; mais, voyant qu'elle se prolongeait indéfiniment, que la voix du sauteur imitait de plus en plus l'accent de Polichinelle, et qu'au lieu de sucer son pouce comme il avait coutume de le faire depuis son traitement, il se fourrait jusqu'au coude la main dans le gosier, il se douta qu'il y avait dans toutes ces gambades quelque chose de plus pressant que le désir de lui être agréable, et alla vers Jacques ; le pauvre diable roulait des yeux qui ne laissaient aucun doute sur la nature des sensations qu'il éprouvait, de sorte que le capitaine Pamphile, voyant que décidément son singe bien-aimé allait passer de vie à trépas, appela le docteur de toute la force de ses poumons : non qu'il crût beaucoup à la médecine, mais afin de n'avoir rien à se reprocher.

« La voix du capitaine Pamphile avait pris, en raison de l'intérêt qu'il portait à Jacques, un tel caractère de détresse, que non seulement le docteur, mais encore tous ceux qui

l'entendirent, accoururent aussitôt ; parmi les plus empressés se trouva Double-Bouche, qui, occupé de ses fonctions habituelles, en avait été tiré par l'appel du capitaine et était accouru tenant à la main un poireau et une carotte qu'il était en train d'éplucher ; le capitaine n'eut pas besoin d'expliquer la cause de ses cris ; il n'eut qu'à montrer Jacques, qui continuait de donner, au milieu de la chambre, les mêmes signes d'agitation et de douleur. Chacun s'empressa autour du malade, le docteur déclara qu'il était atteint d'une congestion cérébrale, maladie à laquelle était particulièrement fort sujette l'espèce des callitriches, qui, ayant pris l'habitude de se suspendre par la queue, est naturellement exposée à ce que le sang lui porte à la tête, qu'il fallait, en conséquence, saigner Jacques sans retard, mais que, dans tous les cas, comme il n'avait pas été appelé dès les premiers symptômes de l'accident, il ne répondait pas de le sauver ; après ce préambule, il tira sa trousse, apprêta sa lancette, et recommanda à Double-Bouche de maintenir le patient, pour qu'il ne lui ouvrit pas une artère au lieu d'une veine.

Le capitaine et l'équipage avaient grande confiance dans le docteur ; aussi écoutèrent-ils avec un profond respect la dissertation scientifique dont nous avons rapporté le principal argument : il n'y eut que Double-Bouche qui secoua la tête en signe de doute. Double-Bouche avait une vieille haine contre le docteur : un jour que des prunes confites dont le capitaine Pamphile faisait le plus grand cas, attendu qu'elles lui venaient de son épouse, un jour donc que ces prunes, renfermées dans une armoire particulière avaient visiblement diminué de nombre, il avait rassemblé son équipage pour connaître les voleurs capables de porter la dent sur les provisions particulières du chef suprême de la Roxelane : chacun avait nié, et Double-Bouche comme les autres ; cependant, comme celui-ci était coutumier du fait, le capitaine avait pris sa dénégation pour ce qu'elle valait, et avait demandé au docteur s'il n'y avait pas quelque moyen d'arriver à la vérité. Le docteur, dont la devise était celle de Jean-Jacques, *vitam impendere vero*, avait

répondu que rien n'était plus facile, et qu'il y avait pour cela deux moyens infaillibles : le premier et le plus prompt était d'ouvrir le ventre à Double-Bouche, opération qui pouvait se faire en sept secondes ; le second était de lui donner un vomitif qui, selon son gré de force entraînerait un délai plus ou moins long, mais qui, dans tous les cas, ne dépasserait pas une heure ; le capitaine Pamphile, qui était l'homme des moyens doux, opta pour le vomitif ; sa médecine fut immédiatement et de force administrée, puis le délinquant remis aux mains de deux matelots, qui eurent ordre précis de le garder à vue.

« Trente-neuf minutes après, montre en main, le docteur entra avec cinq noyaux de prune, que, pour plus grande sûreté, Double-Bouche avait cru devoir avaler avec le reste, et qu'il venait de restituer à son corps défendant. Les preuves du délit étaient palpables, Double-Bouche ayant positivement déclaré n'avoir mangé depuis huit jours que des bananes et des figues d'Inde ; aussi la punition ne se fit pas attendre ; le coupable fut condamné à quinze jours de pain et d'eau, puis après chaque repas, à recevoir, à titre de dessert, vingt-cinq coups de garcette qui lui furent administrés régulièrement par le contremaître. Il était résulté de ce petit événement que Double-Bouche, comme nous l'avons dit, détestait cordialement le docteur, et ne laissait jamais, depuis cette époque, échapper une occasion de lui être désagréable.

Aussi Double-Bouche fut-il le seul qui ne crut pas un mot de ce que disait le docteur : il y avait dans la maladie de Jacques des symptômes que Double-Bouche connaissait parfaitement pour les avoir éprouvés lui-même, lorsqu'il lui était arrivé, surpris au moment où il goûtait à la bouillabaisse du capitaine, d'avaler un morceau de poisson, sans prendre le temps d'en extraire les arêtes. Ses yeux se portèrent donc instinctivement autour de lui pour chercher, par analogie, ce qui avait pu tenter la gourmandise de Jacques. Le papillon et l'épingle avaient disparu ; il n'en fallut pas davantage à Double-Bouche pour lui

révéler la vérité tout entière : Jacques avait le papillon dans le ventre et l'épingle dans le gosier.

« Aussi, lorsque le docteur, la lancette à la main, s'approcha de Jacques, que Double-Bouche tenait entre ses bras, celui-ci déclara-t-il, à la grande stupéfaction et au grand scandale du capitaine et de l'équipage, que le docteur s'était trompé ; que Jacques n'était pas le moins du monde menacé d'apoplexie, mais bien de strangulation, et qu'il n'avait pas pour le moment le moindre épanchement au cerveau, mais une épingle qui lui barrait l'œsophage, employant pour Jacques le remède qu'il pratiquait ordinairement sur lui-même, lui enfonça, à plusieurs reprises, dans le gosier le poireau qu'il tenait par hasard à la main lorsqu'il était accouru aux cris du capitaine, de manière à faire glisser vers des voies plus larges le corps étranger qui était resté dans les voies étroites ; puis, certain que l'opération avait réussi à son honneur, il posa au milieu de la chambre le moribond, qui, au lieu de continuer les gambades exagérées auxquelles tout l'équipage l'avait vu se livrer cinq minutes auparavant, resta assis un instant dans une tranquillité parfaite, comme pour s'assurer que la douleur avait bien disparu ; puis cligna des yeux, puis se mit à se gratter le ventre d'une main, puis à danser sur ses pattes de derrière ; ce qui était, comme nos lecteur le savent, le signe chez Jacques du parfait contentement. Mais ce n'était pas tout encore, Double-Bouche, pour porter le dernier coup à la réputation du docteur, tendit au convalescent la carotte qu'il avait apportée, de sorte que Jacques, qui était on ne peut plus friand de ce légume, s'en empara immédiatement, et donna la preuve en le grignotant sans retard et sans interruption, que les voies nutritives étaient parfaitement débarrassées, et ne demandaient pas mieux que de reprendre leur service. L'opérateur était triomphant. Quant au docteur, il se promit de prendre sa revanche, si Double-Bouche tombait malade ; mais, pendant le reste de la route, Double-Bouche n'eut malheureusement, à la hauteur des Açores, qu'une

petite indigestion qu'il traita lui-même à la manière des anciens Romains, en s'introduisant le doigt dans la bouche.

« Le brick la Roxelane, capitaine Pamphile, après une heureuse traversée, arriva donc, le 30 septembre, dans le port de Marseille, où il se défit avantageusement du café, du thé et des épiceries qu'il avait échangés, dans l'archipel Indien, avec le capitaine Kao-Kiou-Koan ; quant à Jacques Ier, il fut vendu, pour la somme de soixante et quinze francs, à Eugène Isabey, qui le céda pour une pipe turque à Flers, qui le troqua contre un fusil grec avec Decamps.

« Et voilà comment Jacques passa des bords de la rivière Bango à la rue du faubourg Saint-Denis, n° 109 où son éducation acquit, grâce aux soins paternels de Fau, le degré de perfection que vous lui connaissez. »

Jadin s'inclinait modestement au milieu des applaudissements de l'assemblée, lorsqu'un grand cri se fit entendre du côté de la porte : nous nous précipitâmes vers l'escalier, et nous trouvâmes la petite fille de la portière à moitié évanouie entre les bras de Tom, qui, effrayé de notre sortie inattendue, se mit à descendre l'escalier au galop. Au même instant, nous entendîmes un second cri plus perçant encore que le premier ; une vieille marquise, qui demeurait depuis trente-cinq ans au troisième étage, attirée par le bruit, était sortie, son bougeoir à la main, s'était trouvée face à face avec le fugitif et s'était évanouie tout à fait. Tom remonta quinze marches, trouva la porte du quatrième ouverte, entra comme chez lui, et tomba au milieu d'un repas de noces. Pour le coup, ce furent des hurlements ; les convives, mariés en tête, se précipitèrent sur l'escalier. Toute la maison, de la cave aux mansardes, se trouva en un instant échelonnée de palier en palier, chacun parlant à la fois, et, comme il arrive en pareille circonstance, personne ne s'entendant plus.

Enfin, on remonta à la source : la petite fille qui avait donné l'alarme, raconta qu'elle grimpait sans lumière, la crème demandée à la main, lorsqu'elle s'était senti prendre la taille ; croyant que c'était quelque locataire impertinent qui se permettait cette familiarité, elle avait riposté à la déclaration par un vigoureux soufflet ; Tom avait répondu au soufflet par un grognement qui avait à l'instant même révélé son incognito ; la petite fille, épouvantée de se trouver dans les griffes d'un ours, quand elle se croyait saisie par les bras d'un homme, avait jeté le cri qui nous avait fait sortir ; notre sortie, comme nous l'avons dit avait effrayé Tom et l'effroi de Tom avait amené les événements subséquents, c'est-à-dire l'évanouissement de la marquise et la déroute de la noce.

Alexandre Decamps, qui était plus particulièrement lié avec lui, se chargea de l'excuser auprès de la société, et, comme preuve de sa sociabilité, il offrit d'aller chercher Tom partout où il serait et de le ramener comme sainte Marthe avait ramené la tarasque avec une simple faveur bleue ou rose : un petit drôle de douze à quinze ans s'avança alors et lui présenta la jarretière de la mariée, qu'il venait de prendre sous la table pour en décorer les convives lorsque l'alerte avait été donnée. Alexandre prit le ruban, entra dans la salle à manger, et trouva Tom qui se promenait avec une adresse merveilleuse sur la table toute servie : il en était à son troisième baba.

Ce nouveau délit le perdit : le marié avait malheureusement les mêmes goûts que Tom ; il fit appel aux amateurs de baba ; de violents murmures s'élevèrent aussitôt, que ne put calmer la docilité avec laquelle le pauvre Tom suivit Alexandre. À la porte, il rencontra le propriétaire, à qui la marquise venait de signifier qu'elle donnait congé ; le marié, de son côté, déclara qu'il ne resterait pas un quart d'heure de plus dans la maison, si on ne lui faisait pas justice ; le reste des locataires fit chorus. Le propriétaire pâlit en voyant d'avance sa maison vide ; il signifia, en conséquence, à Decamps que, quel

que fût son désir de le garder chez lui, cela devenait impossible, s'il ne se défaisait immédiatement d'un animal qui donnait, à pareille heure et dans une maison honnête, de si graves sujets de scandale. De son côté, Decamps, qui commençait à se dégoûter de Tom, ne fit de résistance que juste ce qu'il en fallait pour qu'on lui sût gré de céder. Il engagea sa parole d'honneur que, le lendemain, Tom quitterait le logement, et, pour rassurer les locataires qui demandaient que l'expropriation se fît à l'heure même, déclarant que, s'il y avait retard, ils ne coucheraient pas chez eux, il descendit dans la cour, fit, bon gré mal gré, entrer Tom dans une niche à chien, tourna l'ouverture contre une muraille, et chargea la niche de pavés.

Cette promesse, qui venait de recevoir un commencement d'exécution si éclatant, parut suffisante aux plaignants ; la petite fille de la portière essuya ses larmes, la marquise s'en tint à sa troisième attaque de nerfs, et le marié déclara magnanimement qu'à défaut de baba, il mangerait de la brioche. Chacun rentra chez soi, et, deux heures après, la tranquillité se trouva parfaitement rétablie.

Quant à Tom, il essaya d'abord, comme Encelade, de se débarrasser de la montagne qui pesait sur lui ; mais, voyant qu'il ne pouvait y réussir, il fit un trou au mur, et passa dans le jardin de la maison voisine.

Chapitre VIII

Comment Tom démit le poignet d'un garde municipal, et d'où venait la frayeur que lui inspirait cette respectable milice.

Le locataire du rez-de-chaussée du n° 111 ne fut pas médiocrement surpris de voir le lendemain matin, un ours se promener dans ses plates-bandes : il referma vivement la porte de son perron, qu'il avait ouverte à l'effet de se livrer au même exercice, et essaya de reconnaître, à travers les carreaux, par quelle voie ce nouvel amateur d'horticulture avait pénétré dans son jardin ; malheureusement, l'ouverture était cachée par un massif de lilas, de sorte que l'inspection, si prolongée qu'elle fût, n'amena aucun résultat satisfaisant. Alors, comme le locataire du rez-de-chaussée du n° 111 avait le bonheur d'être abonné au Constitutionnel, il se rappela avoir lu, quelques jours auparavant, sous la rubrique de Valenciennes, que cette ville avait été le théâtre d'un phénomène fort singulier : une pluie de crapauds était tombée avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs, et cela en telle quantité, que les rues de la ville et les toits des maisons en avaient été couverts. Immédiatement après, le ciel, qui, deux heures auparavant, était gris de cendre, était devenu bleu indigo. L'abonné du Constitutionnel leva les yeux en l'air, et, voyant le ciel noir comme de l'encre et Tom dans son jardin, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont il était entré, il commença à croire qu'un phénomène pareil à celui de Valenciennes était sur le point de se renouveler, avec cette seule différence qu'au lieu de crapauds, il allait pleuvoir des ours. L'un n'était pas plus étonnant que l'autre ; la grêle était plus grosse et plus dangereuse : voilà tout. Préoccupé de

cette idée, il se retourna vers son baromètre, l'aiguille indiquait pluie et tempête ; en ce moment, le roulement de la foudre se fit entendre. La flamme bleuâtre d'un éclair pénétra dans l'appartement ; l'abonné du Constitutionnel jugea qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et, pensant qu'il allait y avoir concurrence, il envoya chercher par son valet de chambre le commissaire de police, et par sa cuisinière un caporal et neuf hommes, afin de se mettre à tout événement sous la protection de l'autorité civile et sous la garde de la force militaire.

Cependant les passants, qui avaient vu sortir du n° 111 la cuisinière et le valet de chambre effarés, s'étaient assemblés devant la grande porte et se livraient aux conjectures les plus incohérentes ; ils interrogèrent le portier ; mais le portier, à son grand désappointement, n'en savait pas plus que les autres ; tout ce qu'il put leur dire, c'est que l'alerte, quelle qu'elle fût, venait du corps de logis situé entre cour et jardin. En ce moment, l'abonné du Constitutionnel parut à la porte du perron qui donnait sur la cour, pâle, tremblant, et appelant à son aide ; Tom l'avait aperçu à travers les carreaux, et, habitué à la société des hommes, il était arrivé en trottant, afin de faire connaissance avec lui ; mais l'abonné du *Constitutionnel*, se méprenant à ses intentions, avait vu une déclaration de guerre dans ce qui n'était qu'une démarche de politesse, et avait prudemment battu en retraite. Arrivé à la porte de la cour, il avait entendu craquer les carreaux de la porte du jardin ; alors la retraite s'était changée en véritable déroute, et le fuyard était apparu, comme nous l'avons dit, aux yeux des curieux et des badauds, donnant des signes visibles de la plus grande détresse et appelant au secours de toute la force de ses poumons.

Or, il arriva ce qui arrive en pareille circonstance c'est qu'au lieu de répondre à l'appel qui lui était fait, la foule se dispersa ; seul, un garde municipal, qui se trouvait dans les rangs, resta solide au poste, et, s'avançant vers l'abonné du *Constitutionnel*, il porta la main à son schako, et lui demanda

en quoi il pouvait lui être agréable ; mais celui auquel il s'adressait n'avait plus ni voix ni parole : il montra la porte qu'il venait d'ouvrir et le perron qu'il avait descendu avec tant de précipitation. Le garde municipal comprit que le danger venait de là, tira bravement son briquet, monta le perron, franchit la porte et se trouva dans l'appartement.

La première chose qu'il aperçut en entrant dans le salon fut la figure bonasse de Tom, qui, debout sur ses pieds de derrière, avait passé la tête et les pattes de devant à travers une vitre, et qui, appuyé sur la traverse de bois, regardait curieusement l'intérieur de l'appartement qui lui était inconnu.

Le garde municipal s'arrêta court, ne sachant, tout brave qu'il était, s'il devait avancer ou reculer ; mais à peine Tom l'eut-il aperçu, que, fixant sur lui des yeux hagards, et soufflant bruyamment comme un buffle effrayé, il retira précipitamment sa tête du vasistas et se mit à fuir de toute la vitesse de ses quatre jambes vers le coin le plus reculé du jardin, en donnant des signes manifestes de terreur que lui inspirait l'uniforme municipal.

Or, jusqu'à cette heure, nous avons présenté à nos lecteurs notre ami Tom comme un animal plein de raison et de sens il faut donc qu'ils nous permettent de nous interrompre un instant, malgré l'intérêt de la situation, pour leur raconter d'où lui venait cet effroi, que l'on pourrait croire prématuré, puisqu'il n'avait encore été provoqué par aucune démonstration hostile, et qui, par conséquent, pourrait nuire à la réputation irréprochable qu'il a laissée après lui.

C'était un soir de carnaval de l'an de grâce 1831. Tom habitait Paris depuis six mois à peine, et déjà cependant la société artistique au milieu de laquelle il vivait l'avait civilisé au point que c'était un des ours les plus aimables que l'on pût voir : il allait ouvrir la porte quand on sonnait, montait la garde des

heures entières debout sur ses pieds de derrière, une hallebarde à la main, et dansait le *menuet* d'Exaudet, en tenant, avec une grâce infinie, un manche à balai derrière sa tête. Il avait passé la journée à se livrer à ces exercices innocents, à la grande satisfaction de l'atelier, et venait de s'endormir du sommeil du juste dans l'armoire qui lui servait de niche, lorsque l'on frappa à la porte de la rue. Au même instant, Jacques donna des signes de joie si manifestes, que Decamps devina que c'était son instituteur bien-aimé qui lui venait faire visite.

En effet, la porte s'ouvrit : Fau parut, habillé en paillasse, et Jacques, selon son habitude, s'élança dans ses bras.

– C'est bien, c'est bien !... dit Fau en posant Jacques sur la table et en lui mettant sa canne entre les mains : vous êtes une charmante bête. Portez armes ! présentez arme ! en joue, feu ! À merveille ! Je vous ferai faire un uniforme complet de grenadier, et vous monterez la garde à ma place. Mais ce n'est pas à vous que j'ai affaire dans ce moment-ci, c'est à votre ami Tom. Où est l'animal demandé ?

– Mais dans sa niche, je crois, répondit Decamps.

– Tom, ici, Tom ! cria Fau.

Tom fit entendre un grognement sourd, qui indiquait qu'il avait parfaitement compris que c'était de lui qu'il s'agissait, mais qu'il n'était nullement pressé de se rendre à l'invitation.

– Eh bien, dit Fau, est-ce comme cela que l'on obéit quand je parle ? Tom, mon ami, ne me forcez pas d'employer des moyens violents.

Tom allongea une patte, qui sortit de son armoire sans qu'on aperçut aucune autre partie de sa personne, et se mit à bailler d'une manière plaintive et prolongée, comme un enfant

qu'on réveille, et qui n'ose pas protester autrement contre la tyrannie de son professeur.

– Où est le manche à balai ? dit Fau en donnant à sa voix l'accent de la menace, et en remuant avec fracas les arcs sauvages, les sarbacanes et les lignes à pêcher entassés derrière la porte.

– Présent ! cria Alexandre en montrant Tom, qui, à ce bruit bien connu, s'était vivement levé et s'approchait de Fau en se dandinant d'un air innocent et paterne.

– À la bonne heure ! dit Fau ; soyez donc aimable, quand on vient exprès pour vous du café Procope au faubourg Saint-Denis.

Tom secoua la tête de haut en bas et de bas en haut.

– C'est cela. Maintenant, donnez une poignée de main à vos amis. À merveille.

– Est-ce que tu l'emmènes ? dit Decamps.

– Un peu, répondit Fau, et que nous allons lui procurer de l'agrément encore.

– Et où allez-vous ensemble ?

– Au bal masqué, rien que cela… Allons, allons Tom, en route mon ami. Nous avons un fiacre à l'heure.

Et comme si Tom eût comprit la valeur de ce dernier argument, il descendit les escaliers quatre à quatre, suivi de son introducteur. Arrivé au fiacre, le cocher ouvrit la portière, abaissa le marchepied, et Tom, guidé par Fau, monta dans l'équipage comme s'il n'avait pas fait autre chose toute sa vie.

– Ah ben, en v'là un drôle de déguisement ! dit le cocher ; c'est qu'on dirait un ours tout de même. Où faut-il vous conduire, mes bourgeois ?

– À l'Odéon, répondit Fau.

– Grooonnn ! fit Tom.

– Allons, allons, ne nous fâchons pas, dit le cocher ; quoiqu'il y ait une trotte, on y arrivera, c'est bon.

En effet, une demi-heure après, le fiacre s'arrêtait à la porte du théâtre. Fau descendit le premier et paya le cocher ; puis il donna la main à Tom, prit deux billets au bureau, et entra dans la salle sans que le contrôleur fît la moindre observation.

Au deuxième tour de foyer, on commença à suivre Tom. La vérité avec laquelle le nouveau venu imitait l'allure de l'animal dont il portait la peau avait frappé quelques amateurs d'histoire naturelle. Les curieux s'approchèrent donc de plus en plus, et, voulant s'assurer que son talent d'observation s'étendait jusqu'à la voix, il lui tirèrent les poils de la queue ou lui pincèrent la peau de l'oreille.

– Grrrooon ! fit Tom.

Un cri d'admiration s'éleva dans la société : c'était à s'y méprendre.

Fau conduisit Tom au buffet, lui offrit quelques petits gâteaux, dont il était très friand, et qu'il absorba avec une voracité si bien imitée, que la galerie en pouffa de rire ; puis il lui versa un verre d'eau que Tom prit avec délicatesse entre ses pattes, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire quand Decamps lui

accordait par hasard l'honneur de l'admettre à sa table, et l'avala d'un trait. Alors l'enthousiasme fut à son comble.

C'est au point que, lorsque Fau voulut quitter le buffet, il se trouva enfermé dans un cercle si serré, qu'il commença à craindre qu'il ne prit envie à Tom, pour en sortir, d'appeler à son secours ses dents et ses griffes, ce qui aurait compliqué la chose ; il le conduisit, en conséquence, dans un coin, lui appuya le dos dans l'angle et lui ordonna de se tenir tranquille jusqu'à nouvel ordre. C'était, comme nous l'avons dit, un genre d'exercice très familier à Tom, que celui de monter sa garde, en ce qu'il était parfaitement approprié à l'indolence de son caractère. Aussi, plus fidèle observateur de sa consigne que beaucoup de gardes nationaux de ma connaissance, faisait-il en ce cas patiemment sa faction jusqu'à ce qu'on vînt le relever. Un arlequin offrit alors sa batte pour compléter la parodie, et Tom posa gravement sa lourde patte sur son fusil de bois.

– Savez-vous, dit Fau à l'obligeant enfant de Bergame à qui vous venez de prêter votre batte ?

– Non, répondit l'arlequin.

– Vous ne devinez pas ?

– Pas le moins du monde.

– Voyons, regardez bien. À la grâce de ces mouvements, à son cou systématiquement penché sur l'épaule gauche, comme celui d'Alexandre le Grand, à l'imitation parfaite de l'organe... comment !... vous ne reconnaissez pas ?

– Parole d'honneur, non !

– Odry, dit mystérieusement Fau ; Odry, avec son costume de l'ours et le Pacha.

– Mais non, il joue l'ourse blanche.

– Justement ! il a pris la peau de Vernet pour se déguiser.

– Oh ! farceur ! dit l'arlequin.

– Grrrooon ! fit Tom.

– Maintenant, je reconnais sa voix, dit l'interlocuteur de Fau ; oh ! c'est étonnant que je n'aie pas deviné plus tôt. Dites-lui de la déguiser davantage.

– Oui, oui, répondit Fau en se dirigeant vers la salle ; mais il ne faudrait pas trop l'ennuyer pour qu'il fût drôle. Je tâcherai qu'il danse le menuet.

– Oh ! vraiment ?

– Il me l'a promis. Dites cela à vos amis, afin qu'on ne lui fasse pas de mauvaises farces.

– Soyez tranquille.

Fau traversa le cercle, et l'arlequin, enchanté, alla de masque en masque annoncer la nouvelle et répéter les recommandations : alors chacun s'éloigna discrètement. En ce moment, le signal du galop se fit entendre, et le foyer tout entier se précipita dans la salle ; mais, avant de suivre ses compagnons, le facétieux arlequin s'avança vers Tom, sur la pointe du pied, et, se penchant à son oreille :

– Je te connais, beau masque, lui dit-il.

– Grooonnn ! fit Tom.

– Oh ! tu as beau faire gron gron, tu danseras le menuet : n'est-ce pas que tu danseras le menuet, Marécot de mon cœur ?

Tom fit aller sa tête de haut en bas et de bas en haut, selon son habitude lorsqu'on l'interrogeait, et l'arlequin, satisfait de cette réponse affirmative, se mit en quête d'une Colombine pour danser lui-même le galop.

Pendant ce temps, Tom était resté en tête-à-tête avec la limonadière, immobile à son poste, mais les yeux invariablement fixés sur le comptoir, où s'élevaient en pyramides des piles de gâteaux. La limonadière remarqua cette attention continue, et, voyant un moyen de placer sa marchandise, elle prit une assiette et avança la main : Tom étendit la patte, prit délicatement un gâteau, puis un second, puis un troisième ; la limonadière ne se lassait pas d'offrir, Tom ne se lassait pas d'accepter, et il résulta de cet échange de procédés qu'il entamait sa seconde douzaine lorsque le galop finit et que les danseurs rentrèrent dans le foyer. Arlequin avait recruté une bergère et une pierrette, et il amenait ces dames pour danser le menuet.

Alors, en sa qualité de vieille connaissance, il s'approcha de Tom, lui dit quelques mots à l'oreille ; Tom, que les gâteaux avaient mis d'une humeur charmante, répondit par un de ses plus aimables grognements. L'arlequin se tourna vers la galerie et annonça que le seigneur Marécot se rendait avec le plus grand plaisir à la demande de la société. À ces mots, les applaudissements éclatèrent, les cris « Dans la salle ! dans la salle ! » se firent entendre ; la pierrette et la bergère prirent Tom chacune par une patte ; Tom, de son côté, en cavalier galant, se laissa conduire, regardant tour à tour et d'un air étonné ses deux danseuses, avec lesquelles il se trouva bientôt au milieu du parterre. Chacun prit place, les uns dans les loges, les autres aux galeries ; la plus grande partie faisait cercle ; l'orchestre commença.

Le menuet était le triomphe de Tom, et le chef-d'œuvre chorégraphique de Fau. Aussi le succès se déclara-t-il dès les premières passes et alla-t-il croissant ; aux dernières figures, c'était du délire. Tom fut emporté en triomphe dans une avant-scène ; puis la bergère détacha sa couronne de roses et la lui posa sur la tête ; toute la salle battit des mains et une voix alla jusqu'à crier dans son enthousiasme :

– Vive Marécot Ier !

Tom s'appuya sur la balustrade de sa loge avec une grâce toute particulière ; au même instant, les premières mesures de la contredanse se firent entendre, chacun se précipita vers le parterre, à l'exception de quelques courtisans du nouveau roi, qui restèrent près de lui, dans l'espérance de lui accrocher un billet de spectacle ; mais, à toutes leurs demandes, Tom ne répondit pas autre chose que son éternel grooonnn.

Comme la plaisanterie commençait à devenir monotone, on s'éloigna peu à peu de l'obstiné ministre du grand Schahabaham, en reconnaissant ses talents pour la danse de corde, mais en le déclarant fort insipide dans la conversation. Bientôt trois ou quatre personnes à peine s'occupèrent de lui ; une heure après, il était complètement oublié : ainsi passe la gloire du monde.

Cependant l'heure de se retirer était venue ; le parterre s'éclaircissait, les loges étaient vides. Quelques rayons blafards de jour se glissaient dans la salle à travers les fenêtres du foyer, lorsque l'ouvreuse, en faisant sa tournée, entendit sortir de l'avant-scène des premières un ronflement qui dénonçait la présence de quelque masque attardé ; elle ouvrit la porte et trouva Tom, qui, fatigué de la nuit orageuse qu'il avait passée, s'était retiré dans le fond de sa loge et se livrait aux douceurs du sommeil. La consigne sur ce point est sévère, et l'ouvreuse est

esclave de la consigne ; elle entra donc, et, avec la politesse qui caractérise cette classe estimable de la société à laquelle elle avait l'honneur d'appartenir, elle fit observer à Tom qu'il était près de six heures du matin, heure raisonnable pour rentrer chez soi.

– Grooonnn ! fit Tom.

– J'entends bien, répondit l'ouvreuse : vous dormez, mon brave homme ; mais vous serez encore mieux dans votre lit ; allez, allez. Votre femme doit être inquiète. Il n'entend pas, ma parole d'honneur ! A-t-il le sommeil dur !

Elle lui frappa sur l'épaule.

– Grooonnn !

– C'est bon, c'est bon. Ce n'est plus le moment d'intriguer ; d'ailleurs, on vous connaît, beau masque. Tenez, voilà qu'on baisse la rampe et qu'on éteint le lustre. Voulez-vous qu'on aille chercher un fiacre ?

– Grooonnn !

– Allons, allons, allons, la salle de l'Odéon n'est pas une auberge ; en route ! Ah ! c'est comme cela que vous le prenez ? oh ! monsieur Odry, fi donc ! À une ancienne artiste ! Eh bien, monsieur Odry, je vais appeler la garde ; le commissaire de police n'est pas couché encore. Ah ! vous ne voulez pas vous conformer aux règlements ? vous me donnez des coups de poing ?... Vous battez une femme ? Ah ! nous allons voir. Monsieur le commissaire ! monsieur le commissaire !

– Qu'est-ce qu'il y a ? répondit le pompier de garde.

– À moi, monsieur le pompier ! à moi ! cria l'ouvreuse.

– Ohé ! les municipaux !...

– Qu'est-ce ? dit la voix du sergent qui commandait la patrouille.

– C'est la mère Chose qui appelle au secours, à l'avant-scène des premières.

– On y va.

– Par ici, monsieur le sergent ! par ici ! cria l'ouvreuse.

– Voilà, voilà, voilà. Où êtes-vous, l'amour ?

– N'ayez pas peur, il n'y a pas de marches. Par ici là ! par ici ! Il est dans le coin, contre la porte de communication du théâtre. Oh ! le bandit ! c'est qu'il est fort comme un Turc.

– Grooonnn ! fit Tom.

– Tenez, l'entendez-vous ? Je vous demande un peu si c'est une langue de chrétien.

– Allons, mon ami, dit le sergent, dont les yeux habitués à l'ombre commençaient à distinguer Tom dans l'obscurité. Nous savons tous ce que c'est d'être jeune, et, tenez, moi comme un autre, j'aime à rire, n'est-ce pas la petite mère ? mais je suis esclave des règlements ; l'heure de rentrer au corps de garde paternel ou conjugal est arrivée ; pas accéléré, en avant, marche ! et vivement du pied gauche.

– Grooonnn !

– C'est très joli, et nous imitons à merveille le cri des animaux ; mais passons à un autre genre d'exercice. Allons,

allons, camarade, sortons de bonne volonté. Ah ! nous ne voulons pas ? nous faisons le méchant ? Bon, bon, bon, nous allons rire. Empoignez-moi ce gaillard-là, et à la porte.

– Il ne veut pas marcher, sergent.

– Eh bien, mais pourquoi avons-nous des crosses à nos fusils ? Allons, allons, dans les reins et dans le gras des jambes.

– Grooonnn ! grooonnn ! grooonnn !

– Tapez dessus, tapez dessus.

– Dites donc, sergent, dit un des municipaux, m'est avis que c'est un ours véritable : je viens de l'empoigner au collet et la peau tient à la chair.

– Alors, si c'est un ours, les plus grands ménagements pour l'animal : son propriétaire nous le ferait payer. Allez chercher la lanterne du pompier.

– Grooonnn !

– C'est égal, ours ou non, dit un des soldats, il a reçu une bonne volée, et, s'il a de la mémoire, il se souviendra de la garde municipale.

– Voilà l'objet demandé, dit un membre de la patrouille en apportant la lanterne.

– Approchez la lumière du visage du prévenu.

Le soldat obéit.

– C'est un museau, dit le sergent.

– Jésus, mon Dieu ! dit l'ouvreuse en se sauvant, un vrai ours !

– Eh bien, oui, un vrai ours. Faut voir s'il a des papiers, et le reconduire à son domicile ; il y aura probablement récompense ; cet animal se sera égaré, et, comme il aime la société il sera entré au bal de l'Odéon.

– Grooonnn !

– Voyez-vous, il répond à la chose.

– Tiens, tiens, tiens, fit un des soldats.

– Qu'y a-t-il ?

– Il a un petit sac pendu au cou.

– Ouvrez le sac.

– Une carte !

– Lisez la carte.

Le soldat prit et lut :

« Je m'appelle Tom ; je demeure rue du Faubourg-Saint-Denis, n° 109 ; j'ai cent sous dans ma bourse, quarante sous pour le fiacre, trois francs pour ceux qui me reconduiront. »

– En vérité Dieu, voilà les cent sous ! s'écria le municipal.

– Ce citoyen est parfaitement en règle, dit le sergent. Deux hommes de bonne volonté pour le reconduire à son domicile politique.

– Voilà, dirent en chœur les municipaux.

– Pas de passe-droit. Tout à l'ancienneté. Que les deux plus chevronnés jouissent du bénéfice de la chose. Allez, mes enfants.

Deux gardes municipaux s'avancèrent vers Tom, lui passèrent au cou une corde à laquelle ils firent faire, pour plus grande précaution, trois tours autour du museau. Tom ne fit aucune résistance : les coups de crosse l'avaient rendu souple comme un gant. Arrivé à quarante pas de l'Odéon :

– Bah ! dit un des gardes, le temps est beau ; si nous ne prenions pas le fiacre, ça promènerait le bourgeois.

– Et puis nous aurions chacun quarante sous au lieu de trente.

– Une demi-heure après, ils étaient à la porte du n° 109. Au troisième coup, la portière vint ouvrir elle-même, à moitié endormie.

– Tenez, la mère l'Éveillée, dit un des gardes municipaux, voilà un de vos locataires. Reconnaissez-vous le particulier comme faisant partie de votre ménagerie ?

– Tiens, je crois bien, dit la portière ; c'est l'ours de M. Decamps.

Le même jour, on porta au domicile d'Odry une note de petits gâteaux, se montant à sept francs cinquante centimes. Mais le ministre de Schahabaham Ier prouva facilement son alibi ; il était de garde aux Tuileries.

Quant à Tom, il avait gardé, à compter de ce jour, une grande frayeur de ce corps respectable qui lui avait donné des

coups de crosse dans les reins, et qui l'avait fait marcher à pied, quoiqu'il eût payé son fiacre.

On ne s'étonnera donc pas qu'en voyant apparaître, à la porte d'entrée du salon, la figure du municipal, il ait à l'instant battu en retraite jusqu'au plus profond du jardin. Rien ne donne du cœur à un homme comme de voir reculer son ennemi. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, le garde municipal ne manquait pas de courage : il se mit donc à la poursuite de Tom, qui, acculé dans son coin, essaya d'abord de grimper contre le mur, et, voyant, après deux ou trois essais, que la tentative était illusoire, il se dressa sur ses pattes de derrière et se prépara à faire bonne défense, utilisant en cette circonstance les leçons de boxing que lui avait données son ami Fau.

Le municipal, de son côté, se mit en garde et attaqua son adversaire dans toutes les règles de l'art. À la troisième passe, il fit feinte du coup de tête et porta le coup de cuisse ; Tom arriva à la parade de seconde. Le municipal menaça Tom d'un coup droit ; Tom revint en garde, fit un coupé sur les armes, et, attrapant de toute la force de son poing la garde du sabre de son ennemi, il lui renversa si violemment la main, qu'il lui luxa le poignet. Le municipal laissa tomber son sabre, et se trouva à la merci de son adversaire.

Heureusement pour lui et malheureusement pour Tom, le commissaire arrivait en ce moment ; il vit l'acte de rébellion qui venait d'avoir lieu contre la force armée, tira de sa poche son écharpe, la roula trois fois autour de son ventre, et, se sentant soutenu par la garde, fit descendre le caporal et les neuf hommes dans le jardin, leur ordonna de se ranger en bataille, et demeura sur le perron pour commander le feu. Tom préoccupé de ces dispositions, laissa le municipal battre en retraite, portant sa main droite dans sa main gauche, et resta debout et immobile contre le mur.

Alors l'interrogatoire commença : Tom, accusé de s'être introduit nuitamment avec effraction dans une maison habitée et d'avoir commis sur la personne d'un agent public une tentative de meurtre qui n'avait échoué que par des circonstances indépendantes de sa volonté, n'ayant pu produire de témoin à décharge, fut condamné à la peine de mort ; en conséquence, le caporal fut invité à procéder à l'exécution, et donna l'ordre aux soldats de préparer leurs armes.

Alors il se répandit dans la foule accourue à la suite de la patrouille un grand silence, et la voix seule du caporal se fit entendre : il commanda les unes après les autres toutes les évolutions de la charge en douze temps. Cependant, après le mot en joue, il crut devoir se retourner une dernière fois vers le commissaire ; alors un murmure de compassion circula parmi les assistants, mais le commissaire de police, qu'on avait dérangé au milieu de son déjeuner, fut inexorable ; il étendit la main en signe de commandement.

– Feu ! dit le caporal.

Les soldats obéirent, et le malheureux Tom tomba percé de huit balles.

En ce moment, Alexandre Decamps rentrait avec une lettre de M. Cuvier, qui ouvrait à Tom les portes du Jardin des Plantes, et qui lui assurait la survivance de Martin.

Chapitre IX

Comment le capitaine Pamphile apaisa une sédition à bord du brick la Roxelane, et de ce qui s'ensuivit.

Tom était originaire du Canada : il appartenait à cette race herbivore, habituellement circonscrite dans les montagnes situées entre New-York et le lac Ontario, et qui, l'hiver, lorsque la neige la chasse de ses pics glacés, se hasarde à descendre parfois en bandes affamées jusque dans les faubourgs de Portland et de Boston.

Maintenant, si nos lecteurs tiennent à savoir comment, des bords du fleuve Saint-Laurent, Tom était passé sur les rives de la Seine, qu'ils aient la bonté de se reporter à la fin de l'année 1829 et de nous suivre jusqu'à l'extrémité de l'océan Atlantique, entre l'Islande et la pointe du cap Farewell. Là, nous leur montrerons, marchant avec cette allure honnête qu'ils lui connaissent, le brick de notre ancien ami le capitaine Pamphile, qui, dérogeant cette fois à son goût pour l'orient, a remonté vers le pôle, non pas afin d'y chercher, comme Ross ou Parry, un passage entre l'île Melvil et la terre de Banks, mais dans un but plus utile et surtout plus lucratif : le capitaine Pamphile ayant deux années d'attente encore pour que son ivoire fût prêt, en avait profité pour essayer de naturaliser dans les mers du Nord le système d'échange que nous lui avons vu pratiquer avec tant de succès vers l'archipel Indien. Ce théâtre de ses anciens exploits devenait plus stérile, attendu ses fréquents colloques avec les navires en croisière sous cette latitude, et, d'ailleurs, il avait besoin de changer d'air. Seulement, cette fois, au lieu de

chercher des épiceries ou du thé, c'était à l'huile de baleine que le capitaine Pamphile avait particulièrement affaire.

Avec le caractère donné de notre brave flibustier, on comprend qu'il ne s'était pas amusé à recruter son équipage de matelots baleiniers, ni à surcharger son bâtiment de chaloupes, de cordages et de harpons. Il s'était contenté de visiter, au moment de se mettre en mer, les pierriers, les caronades et la pièce de huit qui, comme nous l'avons dit, lui servaient de lest ; il avait passé l'inspection des fusils et fait donner le fil aux sabres d'abordage, s'était muni de vivres pour six semaines, avait franchi le détroit de Gibraltar, et, vers le mois de septembre, c'est-à-dire au moment où la pêche est en pleine activité il était arrivé vers le 60e degré de latitude, et avait incontinent commencé à exercer son industrie.

Comme nous l'avons vu, le capitaine Pamphile aimait fort la besogne faite. Aussi c'était particulièrement aux bâtiments qu'il reconnaissait, à leur marche, pour être convenablement chargés, qu'il s'adressait de préférence. Nous savons quelle était sa manière de traiter dans ces circonstances délicates ; il n'y avait apporté aucun changement, malgré la différence des localités : il est donc inutile de la rappeler à nos lecteurs ; nous nous contenterons, en conséquence, de leur faire part de sa parfaite réussite. Aussi revenait-il avec une cinquantaine, tout au plus, de tonneaux vides, lorsqu'en passant à la hauteur du banc de Terre-Neuve, le hasard fit qu'il rencontra un navire qui revenait de la pêche de la morue. Le capitaine Pamphile, tout en se livrant aux grandes spéculations, ne méprisait pas, comme nous l'avons vu, les petites. Il ne négligea donc point cette occasion de compléter son chargement. Les cinquante tonneaux vides passèrent à bord du bâtiment pêcheur, qui, en échange, se fit un plaisir d'envoyer au capitaine Pamphile cinquante tonneaux pleins. Policar fit observer que les tonneaux pleins portaient trois pouces de hauteur de moins que les tonneaux vides ; mais le capitaine Pamphile voulut bien passer sur cette

irrégularité, en faveur de ce que la morue venait d'être salée la veille même ; seulement, il examina les tonneaux les uns après les autres, pour s'assurer que le poisson était de bonne qualité ; puis, les faisant clouer à mesure, il ordonna qu'on les transportât à fond de cale, à l'exception d'un seul qu'il garda pour son usage particulier.

Le soir, le docteur descendit près de lui au moment où il allait se mettre à table. Il venait, au nom de l'équipage, demander l'abandon de trois ou quatre tonneaux de morue fraîche. Depuis près d'un mois, les vivres étaient épuisés, et les matelots ne mangeaient que des tranches de baleine et des côtelettes de phoque. Le capitaine Pamphile demanda au docteur si les provisions manquaient ; le docteur répondit qu'il y en avait encore une certaine quantité de celles que nous venons de dire, mais que cette sorte de nourriture, déjà exécrable étant fraîche, ne se bonifiait aucunement par la salaison. Le capitaine Pamphile répondit qu'il était bien désolé, mais qu'il avait justement, de la maison Beda et compagnie, de Marseille, une commande de quarante-neuf tonneaux de morue salée, et qu'il ne pouvait manquer de parole à une si bonne pratique ; d'ailleurs, que, si son équipage voulait de la morue fraîche, il n'avait qu'à en pêcher, ce dont il était parfaitement libre, lui, capitaine Pamphile, ne s'y opposant aucunement.

Le docteur sortit.

Au bout de dix minutes, le capitaine Pamphile entendit un grand bruit sur la Roxelane.

Plusieurs voix disaient :

– Aux piques ! aux piques !

Et un matelot cria :

– Vive Policar ! à bas le capitaine Pamphile !

Le capitaine Pamphile pensa qu'il était temps de se montrer. Il se leva de table, passa une paire de pistolets à sa ceinture, alluma son brûle-gueule, ce qu'il ne faisait que dans les grandes tempêtes, prit une espèce de martinet d'honneur, confectionné avec un soin tout particulier, et duquel il ne se servait que dans les circonstances mémorables, et monta sur le pont. Il y avait émeute.

Le capitaine Pamphile s'avança au milieu de l'équipage, divisé par groupes, regardant à droite et à gauche pour voir s'il y aurait, parmi tous ces hommes, un insolent qui osât lui adresser la parole. Pour un étranger, le capitaine Pamphile aurait paru faire une ronde ordinaire ; mais, pour l'équipage de la Roxelane, qui le connaissait de longue main, c'était tout autre chose. On savait que le capitaine Pamphile n'était jamais si près d'éclater que lorsqu'il ne disait pas une parole ; et, pour le moment, il avait adopté un silence effrayant. Enfin, après avoir fait deux ou trois tours, il s'arrêta devant son lieutenant, qui paraissait, comme les autres, n'être pas étranger à la révolte.

– Policar, mon brave, demanda-t-il, pouvez-vous me dire à quoi est le vent ?

– Mais, capitaine, dit Policar, le vent est à… Vous dites… le vent ?

– Oui, le vent… à quoi est-il ?

– Ma foi, je ne sais pas, dit Policar.

– Eh bien, je vais vous le dire, moi !

Et le capitaine Pamphile examina avec un sérieux imperturbable le ciel, qui était sombre ; puis, étendant la main

dans la direction de la brise, il siffla selon l'habitude des matelots ; en se tournant vers son lieutenant :

– Eh bien, Policar, mon brave, je vais vous le dire, moi, à quoi est le vent ; il est à la schlague.

– Je m'en doutais, dit Policar.

– Et maintenant, Policar, mon brave, voulez-vous me faire l'amitié de me dire ce qui va tomber ?

– Ce qui va tomber ?

– Oui, comme une grêle.

– Ma foi, je ne sais pas, dit Policar.

– Eh bien, des coups de garcette, mon brave, des coups de garcette. Ainsi donc, Policar, mon camarade, si tu as peur de la pluie, rentre vivement dans la cabine, et n'en sors pas que je ne te le dise, entends-tu, Policar ?

– J'entends, capitaine, dit Policar descendant l'escalier.

– Ce garçon est plein d'intelligence, continua le capitaine Pamphile.

Puis il fit de nouveau deux ou trois tours sur le pont et s'arrêta devant le maître charpentier, qui tenait une pique.

– Bonjour, Georges, lui dit le capitaine ; qu'est-ce que ce joujou, mon ami ?

– Mais, capitaine..., balbutia le charpentier.

– Dieu me pardonne, c'est mon jonc à épousseter.

Le charpentier laissa tomber la pique ; le capitaine la ramassa et la cassa en deux, comme il eût fait d'une baguette de saule.

– Je vois ce que c'est, continua le capitaine Pamphile ; tu voulais battre tes habits. Bien, mon ami, bien ! la propreté est une demi-vertu, comme disent les Italiens.

Il fit signe à deux aides de s'approcher.

– Venez ici, vous autres ; prenez chacun cette badine, et tapez ferme sur la veste de ce pauvre Georges, et, toi, Georges, mon enfant, laisse le corps dessous, je te prie.

– Combien de coups, capitaine ? dirent les aides.

– Mais vingt-cinq chacun.

L'exécution commença, les deux aides opérant chacun à leur tour avec la régularité des bergers de Virgile ; le capitaine comptait les coups. Au treizième, Georges s'évanouit.

– C'est bien, dit le capitaine, emportez-le dans son hamac. On lui donnera le reste demain : à chacun son dû.

On obéit au capitaine ; il se remit à faire trois autres tours, puis il s'arrêta une dernière fois près du matelot qui avait crié : « Vive Policar ! à bas le capitaine Pamphile ! »

– Eh bien, lui dit-il, comment va cette jolie voix, Gaetano, mon enfant ?

Gaetano voulut répondre ; mais, quelque effort qu'il fît, il ne sortit de son gosier que des sons indistincts et inarticulés.

– Bagasse ! dit le capitaine, nous avons une extinction. Gaetano, mon enfant, ceci est dangereux, si l'on n'y porte pas remède. Docteur, envoyez moi quatre carabins.

Le docteur désigna quatre hommes qui s'approchèrent de Gaetano.

– Venez ici, mes amours, dit le capitaine, et suivez bien mon ordonnance : vous allez prendre une corde ; vous l'assujettirez à une poulie, vous en passerez un bout, en guise de cravate, autour du cou de cet honnête garçon, vous tirerez l'autre bout jusqu'à ce que vous ayez élevé notre homme à une hauteur de trente pieds ; vous l'y laisserez dix minutes, et, quand vous le descendrez, il parlera comme un merle, et sifflera comme un sansonnet. Faites vite, mes amours.

L'exécution commença en silence et s'accomplit de point en point sans qu'un seul murmure se fît entendre. Le capitaine Pamphile y donna une si grande attention, qu'il laissa éteindre son brûle-gueule. Dix minutes après, le cadavre du matelot rebelle retombait sur le pont sans mouvement. Le docteur s'approcha de lui et s'assura qu'il était bien mort ; alors on lui attacha un boulet au cou, deux aux pieds, et on le jeta à la mer.

– Maintenant, dit le capitaine Pamphile en tirant son brûle-gueule éteint de sa bouche, allez me rallumer ma pipe tous ensemble, et qu'il n'y en ait qu'un qui me la rapporte.

Le matelot le plus proche du capitaine prit, avec les marques du plus profond respect, la vénérable relique que lui présentait son supérieur, et descendit l'échelle de l'entrepont, suivi de tout l'équipage, laissant le capitaine seul avec le docteur. Au bout d'un instant, Double-Bouche parut, tenant le brûle-gueule rallumé.

– Ah ! c'est toi, brigand ! dit le capitaine. Et que faisais-tu pendant que ces honnêtes gens se promenaient sur le pont en devisant de leurs affaires ? Réponds, petite canaille !

– Ma foi, dit Double-Bouche voyant à l'air du capitaine qu'il n'avait rien à craindre, je trempais mon pain dans le pot-au-feu pour voir si le potage serait bon, et mes doigts dans la casserole pour m'assurer que la sauce était bien salée.

– Eh bien, drôle, prends le meilleur bouillon du pot-au-feu et le meilleur morceau de la casserole, et fais avec le reste de la soupe à mon chien ; quant aux matelots, ils mangeront du pain et ils boiront de l'eau pendant trois jours ; cela les assurera contre le scorbut. Allons dîner, docteur.

Et le capitaine descendit dans sa chambre, fit apporter un couvert pour son convive, et se remit à manger de la morue fraîche comme si rien ne s'était passé entre le premier et le second service.

En sortant de table, le capitaine remonta sur le pont pour faire son inspection du soir ; tout était dans l'ordre le plus parfait : le matelot de quart à son poste, le pilote à son gouvernail, et la vigie à son mât. Le brick marchait sous toutes ses voiles, et filait bravement ses huit nœuds à l'heure, ayant à sa gauche le banc de Terre-Neuve et à sa droite le golfe Saint-Laurent ; le vent soufflait ouest-nord-ouest, et promettait de tenir ; de sorte que le capitaine Pamphile, après un jour orageux, comptant sur une nuit tranquille, descendit dans sa cabine, ôta son habit, alluma sa pipe et se mit à sa fenêtre, suivant des yeux tantôt la fumée du tabac, tantôt le sillage du vaisseau.

Le capitaine Pamphile, comme on a pu en juger, avait plus d'originalité dans l'esprit que de poésie et de pittoresque dans l'imagination ; cependant, en véritable marin qu'il était, il ne

pouvait voir la lune brillante, au milieu d'une belle nuit, argenter les flots de l'océan sans se laisser aller à cette rêverie sympathique qu'éprouvent tous les hommes de mer pour l'élément sur lequel ils vivent ; il était donc penché ainsi depuis deux heures à peu près, le corps à moitié sorti de sa fenêtre, n'entendant rien que le clapotement des vagues, ne voyant rien que la pointe de Saint-Jean, qui disparaissait à l'horizon comme une vapeur marine, lorsqu'il se sentit saisir vigoureusement par le collet de sa chemise et par le fond de sa culotte ; en même temps, les deux mains qui se permettaient cette familiarité agirent en opérant un mouvement de bascule, l'une pesant, l'autre levant, de sorte que les pieds du capitaine Pamphile, quittant la terre, se trouvèrent immédiatement plus élevés que sa tête. Le capitaine voulut appeler au secours, mais il n'était plus temps ; au moment où il ouvrait la bouche, la personne qui faisait sur lui cette étrange expérience, ayant vu que le corps était arrivé au degré d'inclinaison qu'elle désirait lui donner, lâcha à la fois la culotte et le collet de l'habit, de sorte que le capitaine Pamphile, obéissant malgré lui aux lois de l'équilibre et de la pesanteur, piqua une tête presque verticale et disparut dans le sillage de la Roxelane, qui continua sa route, gracieuse et rapide, sans se douter qu'elle fût veuve de son capitaine.

Le lendemain, à dix heures du matin, comme le capitaine Pamphile, contre son habitude, n'avait point encore fait sa tournée sur le pont, le docteur entra dans sa chambre et la trouva vide ; à l'instant, le bruit se répandit dans l'équipage que le patron avait disparu ; le commandement du navire revenait de droit au lieutenant ; on alla, en conséquence, tirer Policar de la cabine où il gardait religieusement ses arrêts, et on le proclama capitaine.

Le premier acte de pouvoir du nouveau chef fut de faire distribuer à chaque homme une portion de morue, deux rations d'eau-de-vie, et de remettre à Georges les vingt coups de bâton qui lui restaient à recevoir.

Trois jours après l'événement que nous venons de rapporter, il n'était plus question du capitaine Pamphile, à bord du brick la Roxelane, que si ce digne marin n'eut jamais existé.

Chapitre X

Comment le capitaine Pamphile, croyant aborder sur une île, aborda sur une baleine, et devint le serviteur du Serpent-Noir.

Lorsque le capitaine Pamphile revint sur l'eau, le brick la Roxelane était déjà hors de la portée de la voix ; aussi ne jugea-t-il pas à propos de se fatiguer en cris inutiles : il commença par s'orienter pour voir quelle terre était la plus proche, et, ayant avisé que ce devait être le cap Breton, il se dirigea vers lui au moyen de l'étoile polaire, qu'il maintint soigneusement à sa droite.

Le capitaine Pamphile nageait comme un phoque ; cependant, au bout de quatre ou cinq heures de cet exercice, il commençait à être un peu fatigué ; d'ailleurs, le ciel se couvrait, et le fanal qui dirigeait sa marche avait disparu ; il pensa donc qu'il ne ferait pas mal de prendre quelque repos ; en conséquence, il cessa de tirer sa marinière, et commença à faire la planche.

Il resta à peu près une heure dans cette position, ne faisant que le mouvement strictement nécessaire pour se maintenir à fleur d'eau, et voyant s'effacer les unes après les autres toutes les étoiles du ciel.

De quelque philosophie que fût doué le capitaine Pamphile, on comprend que la situation était peu récréative ; il connaissait à merveille le gisement des côtes, et il savait qu'il devait être encore à trois ou quatre lieues de toute terre. Sentant ses forces

revenues par le repos momentané qu'il avait pris, il venait de se remettre à nager avec une nouvelle ardeur, lorsqu'il aperçut, à quelques pas devant lui, une surface noire qu'il n'avait pu remarquer plus tôt, tant la nuit était sombre. Le capitaine Pamphile crut que c'était quelque îlot ou quelque rocher oublié par les navigateurs et les géographes, et se dirigea de ce côté. Il l'atteignit bientôt ; mais il eut peine à prendre terre, tant la surface du sol, lavée incessamment par les vagues, était devenue glissante ; il y parvint cependant après quelques efforts, et se trouva sur une petite île bombée, de vingt à vingt-cinq pas de longueur et élevée de six pieds à peu près au-dessus de la surface de l'eau ; elle était complètement inhabitée.

Le capitaine Pamphile eut bientôt fait le tour de son nouveau domaine ; il était nu et stérile, à l'exception d'une espèce d'arbre de la grosseur d'un manche à balai, long de huit à dix pieds et entièrement dépourvu de branches et de feuilles, et de quelques herbes mouillées encore, qui indiquaient que, dans les grosses mers, la vague devait couvrir entièrement le rocher. Le capitaine Pamphile attribua cette circonstance à l'oubli incroyable des géographes, et se promit bien, une fois de retour en France, d'adresser à la Société des voyages un mémoire scientifique dans lequel il relèverait l'erreur de ses devanciers.

Il en était là de ses plans et de ses projets, lorsqu'il crut entendre parler à quelque distance de lui. Il regarda de tous côtés ; mais, comme nous l'avons dit, la nuit était si sombre, qu'il ne put rien apercevoir. Il écouta de nouveau, et, cette fois, il distingua parfaitement le son de plusieurs voix ; quoique les paroles lui demeurassent inintelligibles, le capitaine Pamphile eut d'abord l'idée d'appeler à lui ; mais, ne sachant si ceux qui s'approchaient dans l'obscurité étaient amis ou ennemis, il résolut d'attendre l'événement. En tout cas, l'île où il avait abordé n'était pas tellement éloignée de la terre, que, dans le golfe si fréquenté du Saint-Laurent, il eût la crainte de mourir de faim. Il résolut donc de se tenir coi jusqu'au jour, à moins

qu'il ne fût découvert lui-même ; en conséquence de cette résolution, il gagna l'extrémité de son île la plus éloignée du point où il avait cru entendre ces paroles humaines que, dans certaines circonstances, l'homme craint plus encore que le rugissement des bêtes féroces.

Le silence s'était rétabli, et le capitaine Pamphile commençait à croire que tout se passerait sans encombre, lorsqu'il sentit le sol se mouvoir sous ses pieds. Sa première idée fut celle d'un tremblement de terre ; mais, dans toute l'étendue de son île, il n'avait point aperçu la moindre montagne ayant l'apparence d'un volcan ; il se rappela alors ce qu'il avait entendu souvent raconter de ces formations sous-marines qui apparaissent tout à coup à la surface de l'eau, y demeuraient quelquefois des jours, des mois, des années, donnaient à des colonies le temps de s'y établir, d'y semer leurs moissons, d'y bâtir leurs cabanes, puis qui, à un moment, à une heure donnés, détruites comme elles s'étaient formées, sans cause apparente, disparaissaient tout à coup, entraînant avec elles la trop confiante population qui s'était établie sur elles. En tous cas, comme le capitaine Pamphile n'avait eu le temps ni de semer ni de bâtir, et qu'il n'avait à regretter ni son blé ni ses maisons, il se prépara à continuer son excursion à la nage, trop heureux encore que son île miraculeuse eût apparu à la surface de la mer assez de temps pour qu'il s'y reposât. Il était donc parfaitement résigné à la volonté de Dieu, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que le terrain, au lieu de s'enfoncer, semblait marcher en avant traçant derrière lui un sillage à la manière de la poupe d'un vaisseau. Le capitaine Pamphile était sur une île flottante ; le prodige de Latone se renouvelait pour lui et il voguait, sur quelque Délos inconnue, vers les rivages du nouveau monde.

Le capitaine Pamphile avait vu tant de choses dans le cours de sa vie nomade si aventureuse, qu'il n'était pas homme à s'étonner de si peu ; il remarqua seulement que son île, avec une intelligence qu'il n'aurait pas osé exiger d'elle, se dirigeait

directement vers la pointe septentrionale du cap Breton. Comme il n'avait pas de prédilection pour un point plutôt que pour un autre, il résolut de ne pas la contrarier et de la laisser aller tranquillement où elle avait affaire, et de profiter de la circonstance pour cheminer avec elle. Mais, comme la nature glissante du terrain était rendue plus dangereuse encore par le mouvement, le capitaine Pamphile, quoiqu'il eût le pied marin, n'en remonta pas moins vers la région élevée de son île ; et, se soutenant à l'arbre isolé et sans feuillage qui semblait en marquer le centre, il attendit les événements avec patience et résignation.

Cependant le capitaine Pamphile, qui était, comme on le comprendra facilement, devenu tout yeux et tout oreilles, dans les intervalles moins sombres où le vent chassant un nuage laissait briller quelque étoile comme un diamant de la parure céleste, croyait apercevoir, pareille à un point noir, une petite île qui servait de guide à la grande, marchant à la distance de cinquante pas d'elle, à peu près ; et, quand la vague qui venait battre les flancs de son domaine était moins bruyante, ces mêmes voix qu'il avait entendues passaient de nouveau à ses oreilles emportées sur un souffle de brise, incertaines et inintelligibles comme le murmure des esprits de la mer.

Ce fut lorsque le crépuscule commença de paraître à l'orient, que le capitaine Pamphile parvint à s'orienter complètement, et s'étonna, avec l'intelligence qu'il s'accordait à lui-même, de ne s'être pas rendu compte plus tôt de sa situation. La petite île qui marchait la première était une barque montée par six sauvages canadiens ; la grande île où il se trouvait, une baleine que les anciens alliés de la France traînaient à la remorque ; et l'arbre privé de branches et de feuilles contre lequel il était appuyé, le harpon qui avait donné la mort au géant de la mer, et qui entré dans la blessure à la profondeur de quatre ou cinq pieds, en sortait encore de huit ou neuf.

Les Hurons, de leur côté, en voyant la double capture qu'ils avaient faite, laissèrent échapper une exclamation de surprise. Mais, jugeant aussitôt qu'il était au-dessous de la dignité de l'homme de paraître étonné de quelque chose, ils continuèrent à ramer silencieusement vers la terre sans s'occuper davantage du capitaine Pamphile, qui, voyant que les sauvages, malgré leur insouciance apparente, ne le perdaient pas de vue, affecta la plus grande tranquillité d'esprit, quelle que fût la préoccupation réelle que lui inspirait son étrange situation.

Lorsque la baleine fut arrivée à un quart de lieue à peu près de l'extrémité nord du cap Breton, la chaloupe s'arrêta ; mais l'énorme cétacé, continuant à suivre le mouvement d'impulsion qui lui était donné, s'approcha insensiblement du petit bateau, qu'il finit par joindre. Alors celui qui paraissait le maître de l'équipage, grand gaillard de cinq pieds huit pouces, peint en bleu et en rouge, avec un serpent noir tatoué sur la poitrine, et qui portait sur sa tête rasée une queue d'oiseau de paradis, implantée dans la seule mèche qu'il eût conservée de sa chevelure, passa un grand couteau dans son pagne, prit son tomahawk dans sa main droite, et s'avança lentement et avec dignité vers le capitaine Pamphile.

Le capitaine Pamphile, qui de son côté avait vu tous les sauvages du monde connu, depuis ceux qui descendent de la Courtille le matin du mercredi des cendres, jusqu'à ceux des îles Sandwich, qui tuèrent traîtreusement le capitaine Cook, le laissa tranquillement approcher sans paraître faire la moindre attention à lui.

Arrivé à trois pas de distance de l'Européen, le Huron s'arrêta et regarda le capitaine Pamphile ; le capitaine Pamphile, décidé à ne pas reculer d'une semelle, regarda alors le Huron avec le même calme et la même tranquillité que celui-ci affectait ; enfin, après dix minutes d'inspection réciproque :

– Le Serpent-Noir est un grand chef, dit le Huron.

– Pamphile, de Marseille, est un grand capitaine, dit le Provençal.

– Et pourquoi mon frère, continua le Huron, a-t-il quitté son vaisseau pour s'embarquer sur la baleine du Serpent-Noir ?

– Parce que, répondit le capitaine Pamphile, son équipage l'a jeté à la mer, et que, fatigué de nager, il s'est reposé sur le premier objet venu sans s'inquiéter de savoir à qui il appartenait.

– C'est bien, dit le Huron ; le Serpent-Noir est un grand chef, et le capitaine Pamphile sera son serviteur.

– Répète un peu ce que tu dis là, interrompit le capitaine d'un air goguenard.

– Je dis, reprit le Huron, que le capitaine Pamphile ramera dans la barque du Serpent-Noir quand il sera sur l'eau, portera sa tente d'écorce de bouleau lorsqu'il voyagera par terre, allumera son feu quand il fera froid, chassera les mouches quand il fera chaud, et raccommodera ses mocassins quand ils seront usés ; en échange de quoi, le Serpent-Noir donnera au capitaine Pamphile les restes de son dîner et les vieilles peaux de castor dont il ne pourrait pas se servir.

– Ah ! ah ! fit le capitaine ; et, si ces conventions ne plaisent pas à Pamphile et que Pamphile les refuse ?

– Alors le Serpent-Noir enlèvera la chevelure de Pamphile et la pendra devant sa porte, avec celles de sept Anglais, de neuf Espagnols et de onze Français qui y sont déjà.

– C'est bien, dit le capitaine, qui vit qu'il n'était pas le plus fort : le Serpent Noir est un grand chef et Pamphile sera son serviteur.

À ces mots, le Serpent-Noir fit un signe à son équipage, qui débarqua à son tour sur la baleine et entoura le capitaine Pamphile. Le chef dit quelques mots à ses hommes, qui transportèrent aussitôt sur l'animal plusieurs petites caisses, un castor, deux ou trois oiseaux qu'ils avaient tués à coup de flèche, et tout ce qu'il fallait pour faire du feu. Alors le Serpent-Noir descendit dans la pirogue, prit une pagaie de chaque main, et se mit à ramer dans la direction de la terre.

Le capitaine était occupé à regarder avec la plus grande attention s'éloigner le grand chef, admirant avec quelle rapidité la petite barque glissait sur l'eau, lorsque trois Hurons s'approchèrent de lui ; l'un lui détacha sa cravate, l'autre lui enleva sa chemise et le troisième le débarrassa de son pantalon, dans lequel était sa montre ; puis deux autres lui succédèrent, dont l'un tenait un rasoir, et l'autre une espèce de palette composée de petites coquilles remplies de couleur jaune, rouge et bleue ; ils firent signe au capitaine Pamphile de se coucher, et, tandis que le reste de l'équipage allumait le feu comme il aurait pu le faire sur une île véritable, plumait les oiseaux et dépouillait le castor, ils procédèrent à la toilette de leur nouveau camarade : l'un lui rasa la tête, à l'exception de la mèche que les sauvages ont l'habitude de conserver ; l'autre lui promena son pinceau imprégné de différentes couleurs par tout le corps et le peignit à la dernière mode adoptée par les fashionables de la rivière Outava et du lac Huron.

Cette première préparation terminée, les deux valets de chambre du capitaine Pamphile allèrent ramasser, l'un un bouquet de plumes arraché à la queue du *wipp-poor-will* que l'on flambait en ce moment, et l'autre la peau de castor qui commençait à rôtir, et revinrent à leur victime ; ils lui fixèrent le

bouquet de plumes à l'unique mèche qui restait de son ancienne chevelure, et lui attachèrent la peau de castor autour des reins. Cette opération terminée, un des Hurons présenta un miroir au capitaine Pamphile : il était hideux !

Pendant ce temps, le Serpent-Noir avait gagné la terre et s'était acheminé vers une habitation assez considérable que l'on voyait de loin s'élever blanchissante au bord de la mer ; puis bientôt il en était sorti accompagné d'un homme vêtu à l'européenne, et l'on avait pu juger à ses gestes que l'enfant du désert montrait à l'homme de la civilisation la capture qu'il avait faite en pleine mer et amenée pendant la nuit à la vue des côtes.

Au bout d'un instant, l'habitant du cap Breton monta à son tour dans une barque avec deux esclaves, rama vers la baleine, en fit le tour afin de la reconnaître, mais sans cependant y aborder ; puis, après avoir probablement reconnu que le Huron lui avait dit la vérité, il reprit le chemin du cap, où le chef l'avait attendu assis et immobile.

Un instant après, les esclaves de l'homme blanc portèrent différents objets que le capitaine Pamphile ne put distinguer, à cause de la distance, dans la pirogue de l'homme rouge, le chef huron reprit ses pagaies et se mit à ramer de nouveau vers l'île provisoire où l'attendaient son équipage et le capitaine Pamphile.

Il y aborda au moment où le castor et les *wipp-poor-will* étaient cuits à point, mangea la queue du castor et les ailes des *wipp-poor-will*, et, selon les conventions arrêtées, donna le reste de son repas à ses serviteurs au nombre desquels il parut enchanté de retrouver le capitaine Pamphile.

Alors les Hurons apportèrent le butin fait sur leur prisonnier, afin qu'il choisît comme chef, parmi les dépouilles opimes, celles qui lui plairaient le mieux.

Le Serpent-Noir examina avec assez de dédain la cravate, la chemise et le pantalon du capitaine ; en revanche, il donna une attention toute particulière à la montre, dont il est évident qu'il ne connaissait pas l'usage ; cependant, après l'avoir tournée et retournée en tous sens, suspendue par la petite chaîne, balancée par la grande, convaincu qu'il avait affaire à un être animé, il la porta à son oreille, écouta avec attention le mouvement, la tourna et la retourna encore pour tâcher d'en découvrir le mécanisme, mit une main sur son cœur, tandis que, de l'autre, il reportait une seconde fois le chronomètre à son oreille ; et, convaincu que c'était un animal, puisqu'il avait un pouls qui battait à l'instar du sien, il la coucha avec le plus grand soin auprès d'une petite tortue large comme une pièce de cinq francs et grosse comme la moitié d'une noix, qu'il conservait précieusement dans une boîte qu'à la richesse de son incrustation en coquillages, on devinait facilement avoir fait partie de son trésor particulier ; puis, comme satisfait de la part qu'il s'était appropriée, il poussa du pied la cravate, la chemise et le pantalon, les laissant généreusement à la disposition de son équipage.

Le déjeuner terminé, le Serpent-Noir, les Hurons et le prisonnier passèrent de la baleine sur la pirogue. Le capitaine Pamphile vit alors que les objets apportés par les Hurons étaient deux carabines anglaises, quatre bouteilles d'eau-de-vie et un baril de poudre : le Serpent-Noir, jugeant au-dessous de sa dignité d'exploiter lui-même la baleine qu'il avait tuée, l'avait troquée avec un colon contre de l'alcool, des munitions et des armes.

En ce moment, l'habitant du cap Breton reparut sur le rivage, accompagné de cinq ou six esclaves, descendit dans un canot plus grand que celui qu'il avait choisi pour sa première course, et se mit de nouveau en mer. Au moment où il quittait le rivage, le Serpent-Noir, de son côté, donna l'ordre de quitter la

baleine, afin de n'inspirer aucune crainte à son nouveau propriétaire. Alors commença l'apprentissage du capitaine Pamphile. Un Huron, croyant l'embarrasser, lui mit une pagaie entre les mains ; mais, comme il avait passé par tous les grades, depuis celui de mousse jusqu'à celui de capitaine, il se servit de l'instrument avec tant de force, de précision et d'adresse, que le Serpent-Noir, pour lui témoigner toute sa satisfaction, lui donna son coude à baiser.

Le même soir, le chef huron et son équipage s'arrêtèrent sur un grand rocher qui s'étend à quelque distance d'un plus petit, au milieu du golfe Saint-Laurent. Les uns s'occupèrent aussitôt à dresser la tente d'écorce de bouleau que les sauvages de l'Amérique septentrionale portent presque constamment avec eux lorsqu'ils vont en voyage ou en chasse ; les autres se répandirent autour du roc et se mirent à chercher, dans les anfractuosités, des huîtres, des moules, des oursins et autres fruits de mer, dont ils apportèrent une telle quantité, que, le Grand-Serpent rassasié, il en resta encore pour tout le monde.

Le souper fini, le Grand-Serpent se fit apporter la boîte où il avait renfermé la montre, afin de voir s'il ne lui était arrivé aucun accident. Il la prit, comme le matin, avec la plus grande délicatesse ; mais à peine l'eût-il entre les mains, qu'il s'aperçut que son cœur avait cessé de battre ; il la porta à son oreille, et n'entendit aucun mouvement ; alors il essaya de la réchauffer avec son souffle ; mais, voyant que toute tentative était inutile :

– Tiens, dit-il la rendant à son propriétaire avec une expression de profond dédain, voilà ta bête, elle est morte.

Le capitaine Pamphile, qui tenait beaucoup à sa montre, attendu que c'était un cadeau de son épouse, ne se le fit pas dire deux fois, et passa la chaîne à son cou, enchanté de rentrer en possession de son bréguet, qu'il se garda bien de remonter.

Au jour naissant, ils repartirent, continuant de s'avancer vers l'occident ; le soir, ils débarquèrent dans une petite anse isolée de l'île Anticoste, et, le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, après avoir doublé le cap Gasoée, ils s'engagèrent dans le fleuve Saint-Laurent, qu'ils devaient remonter jusqu'au lac Ontario, d'où le grand chef comptait gagner le lac Huron, sur les rives duquel était situé son *wigwam*.

Chapitre XI

Comment le capitaine Pamphile remonta le fleuve Saint-Laurent pendant cinq journées, et échappa au Serpent-Noir vers la fin de la sixième.

Le capitaine Pamphile avait, comme nous l'avons vu, pris son parti avec plus de promptitude et de résignation qu'on aurait dû l'attendre d'un homme aussi violent et aussi absolu. C'est que, grâce aux différentes situations dans lesquelles il s'était trouvé pendant le cours d'une vie des plus orageuses, et dont nous n'avons montré à nos lecteurs que le côté brillant, il avait pris l'habitude de résolutions promptes et décisives ; or, comme nous l'avons dit, voyant qu'il n'était pas le plus fort, il avait à l'instant même puisé, dans un vieux fond de philosophie qu'il tenait toujours en réserve pour les occasions semblables, une résignation apparente dont le Serpent-Noir, quelque rusé qu'il fût, avait été la dupe.

Il est vrai d'ajouter que le capitaine Pamphile, amateur comme il l'était du grand art de la navigation, ne se trouve pas, sans un certain plaisir à même d'étudier le degré où cet art était arrivé chez les nations sauvages du haut Canada.

La membrure du canot dans lequel le capitaine Pamphile était embarqué, lui sixième, était faite d'un bois très fort mais pliant, uni par des pièces d'écorce de bouleau cousues les unes aux autres, et recouvertes sur leurs coutures d'une forte couche de goudron. Quant à l'intérieur, il était doublé de planches de sapin très minces, placées l'une sur l'autre, comme les tuiles d'un toit.

Notre observateur était trop impartial pour ne pas rendre justice aux ouvriers qui avaient construit le véhicule, grâce auquel il était transporté, bien malgré lui, du septentrion au sud ; il avait donc, d'un seul signe, mais d'un signe d'amateur, indiqué qu'il était satisfait de la légèreté du canot ; cette légèreté, en effet, lui donnait deux avantages immenses : le premier de dépasser, en supposant un nombre de rameurs égal, en moins de cinq minutes et d'une distance considérable, le canot anglais le plus fin et le mieux construit ; le second, et qui était tout local, d'être facilement tiré à terre et transporté à l'aise par deux hommes, quand les rapides dont le fleuve est semé forcent les navigateurs à suivre la rive, quelquefois pendant l'espace de deux ou trois lieues. Il est vrai que ces deux avantages sont compensés par un inconvénient : un seul mouvement faux le fait chavirer à l'instant même. Mais cet inconvénient cesse d'en être un pour des hommes qui, comme les Canadiens, vivent autant dans l'eau que sur terre ; quant au capitaine Pamphile, nous avons vu qu'il était de la famille des phoques, des lamentins et autres amphibies.

Le soir du premier jour de navigation intérieure, la barque s'arrêta dans une petite anse de la rive droite : l'équipage la tira aussitôt à terre, et se prépara à passer la nuit sur le sol du Nouveau-Brunswick.

Le Serpent-Noir avait été si content de l'intelligence et de la docilité de son nouveau serviteur pendant les quarante-huit heures qu'ils avaient passées ensemble, qu'après lui avoir laissé, comme la veille, une part très confortable de son souper, il lui donna une peau de buffle à laquelle il restait encore quelques poils, pour lui servir de matelas. Quant à la couverture, force fut au capitaine Pamphile de s'en priver. Or, comme nos lecteurs se rappelleront, s'ils ont bonne mémoire, qu'il n'avait pour tout vêtement qu'une peau de castor qui lui prenait au bas des côtes et lui retombait jusqu'à moitié des jambes, ils ne s'étonneront

pas que ce digne négociant, habitué comme il l'était à la température de la Sénégambie et du Congo, ait passé la nuit presque entière à changer de place sa peau de castor, afin de réchauffer successivement les différentes parties de son individu ; cependant, comme toute chose a son bon côté, son insomnie servit à lui prouver qu'il était, de la part de ses compagnons, l'objet d'une défiance assidue ; à chaque mouvement, si léger qu'il fût, il voyait une tête se soulever et deux yeux brillant dans l'obscurité comme ceux d'un loup se fixer à l'instant sur lui. Le capitaine Pamphile comprit qu'il était observé, et sa prudence en redoubla.

Le lendemain, avant le jour, les navigateurs se mirent en route ; ils étaient encore dans cette partie de l'embouchure du fleuve si large qu'elle semble un lac se rendant à la mer. Rien ne s'opposait donc à leur marche, le courant était presque insensible ; le vent, favorable au contraire, avait peu de prise sur la petite embarcation, et de chaque côté se déroulait aux yeux un paysage sans bornes, perdu dans un horizon bleu, au milieu duquel les maisons apparaissaient comme des points blancs ; de temps en temps, dans les profondeurs où le regard perdu cessait de rien distinguer, on apercevait la cime neigeuse de quelques montagnes appartenant à cette chaîne qui s'étend du cap Gapsi aux sources de l'Ohio ; mais la distance était si grande, qu'il était impossible de reconnaître si cette fugitive apparition appartenait au ciel ou à la terre.

La journée se passa au milieu de ces aspects, auxquels le capitaine Pamphile parut donner une attention continue et accorder une admiration parfaite ; cependant ce double sentiment, si puissant qu'il parût, ne le détourna pas un instant de ses devoirs comme matelot ; de sorte que le Serpent-Noir, doublement flatté de son bon goût et de son bon service, lui passa, dans un moment de repos, une pipe toute bourrée, faveur que le capitaine Pamphile apprécia d'autant mieux, qu'il était privé de ce plaisir depuis le moment où Double-Bouche avait été

rallumer son brûle-gueule éteint pendant la révolte de la Roxelane. Aussi s'inclina-t-il aussitôt en disant :

– Le Serpent-Noir est un grand chef !

Politesse à laquelle le Serpent-Noir répondit en disant à son tour :

– Le capitaine Pamphile est un fidèle serviteur.

La conversation en resta là, et chacun se mit à fumer.

Le soir, on aborda dans une île ; la cérémonie du souper se passa, comme d'habitude, à la satisfaction générale. Mais la nuit précédente ne laissait pas le capitaine Pamphile sans inquiétude sur la manière dont il pourrait combattre le froid, plus intense encore, on le sait, sur les îles à fleur d'eau que sur un continent boisé, lorsqu'en déroulant sa peau de buffle, il y trouva une couverture de laine ; décidément, le Serpent-Noir était un assez bon diable de maître, et, si le capitaine Pamphile n'avait eu d'autres projets d'avenir, il serait probablement resté à son service ; mais si bien qu'il se trouvât sur une île du fleuve Saint-Laurent, entre son matelas de peau de buffle et sa couverture de laine, il avait la faiblesse de préférer son lit à bord de la Roxelane ; cependant, quelque inférieure que fût sa couche momentanée, le capitaine n'en dormit pas moins tout d'un trait jusqu'au jour.

Vers les onze heures de la troisième journée, on commença d'apercevoir Québec. Le capitaine avait quelque espoir que le Serpent-Noir relâcherait dans cette ville ; aussi, du moment qu'il l'aperçut, se mit-il à ramer avec une ardeur qui lui valut un supplément notable de considération dans l'esprit du grand chef, et qui ne lui permit pas d'accorder à la cascade de Montmorency toute l'attention qu'elle mérite. Mais il se trompait dans ses conjectures ; la barque passa devant le port,

doubla le cap du Diamant, et s'en alla aborder en face de la cascade de la Chaudière.

Comme il faisait grand jour encore, le capitaine Pamphile put admirer alors cette magnifique chute d'eau qui tombe d'une hauteur de cent cinquante pieds sur une largeur de deux cent soixante, se déployant comme une nappe de neige sur un tapis de verdure, et, à travers des rives merveilleusement boisées, au milieu desquelles, de place en place, des masses de rochers s'élèvent, montrant leurs têtes chauves et blanches comme des fronts de vieillards. Le souper et la nuit se passèrent comme d'habitude.

Le lendemain, la barque fut remise à flot au point du jour ; malgré sa philosophie, le capitaine Pamphile commençait à éprouver quelque inquiétude. Il ne se dissimulait pas qu'à mesure qu'il s'enfonçait dans l'intérieur des terres, il s'éloignait de Marseille, et que son évasion devenait plus difficile : il ramait donc avec une nonchalance que le grand chef ne lui avait pas encore vue, mais qu'il lui pardonnait en faveur de ses antécédents, lorsque tout à coup ses yeux se fixèrent sur l'horizon, sa pagaie resta immobile ; de sorte que, comme le matelot qui lui était opposé, continuait de ramer, le canot fit deux tours sur lui-même.

– Qu'y a-t-il ? dit le Serpent-Noir se soulevant du fond de la barque où il était couché, et ôtant son calumet de sa bouche.

– Il y a, répondit le capitaine Pamphile en étendant la main vers le sud, ou que je ne me connais plus en navigation, ou que nous allons avoir un orage un peu drôle.

– Et où mon frère voit-il quelque signe que Dieu ait dit à la tempête : « Souffle et détruis ? »

– Pardieu ! répondit le capitaine, dans ce nuage qui nous arrive noir comme de l'encre.

– Mon frère a des yeux de taupe, reprit le chef ; ce qu'il aperçoit n'est point un nuage.

– Farceur ! dit le capitaine Pamphile.

– Le Serpent-Noir a des yeux d'aigle, répondit le chef ; que l'homme blanc attende, et il jugera.

En effet, ce prétendu nuage s'avançait avec une promptitude et une intensité que le capitaine n'avait jamais remarquée dans aucun nuage véritable, quel que fût le vent qui le poussât ; au bout de trois secondes, notre digne marin, si confiant dans son expérience, en était venu à douter de lui-même. Enfin, une minute ne s'était pas écoulée, que tous ses doutes furent fixés et qu'il reconnut que le Serpent Noir avait eu raison : ce nuage n'était rien autre chose qu'une bande innombrable de pigeons qui émigraient vers le nord.

D'abord le capitaine Pamphile fut un instant sans en croire ses yeux : les oiseaux venaient avec un tel bruit et faisaient une telle masse, qu'il était impossible de croire que tous les pigeons du monde réunis pussent former un pareil nuage. Le ciel, qui au nord demeurait encore d'un bleu azur, était entièrement couvert au sud, et aussi loin que le regard pouvait s'étendre, d'une espèce de nappe grise dont on ne voyait pas les extrémités ; bientôt cette nappe, s'étant répandue sur le soleil, en intercepta les rayons à l'instant même ; de sorte qu'on eut dit un crépuscule qui s'avançait au-devant des navigateurs. À l'instant, une espèce d'avant-garde, composée de quelques milliers de ces animaux, passa au-dessus de la barque, emportée avec une rapidité magique ; puis, presque aussitôt, le corps d'armée la suivit, et le jour disparut comme si l'aile de la tempête se fût déployée entre le ciel et la terre.

Le capitaine Pamphile regardait ce phénomène avec un étonnement qui tenait de la stupeur, tandis que les Indiens, au contraire, habitués à ce spectacle, qui se renouvelle pour eux tous les cinq ou six ans, poussaient des cris de joie et préparaient leurs flèches afin de profiter de la manne ailée que le Seigneur leur envoyait. De son côté, le Serpent-Noir chargeait son fusil avec une tranquillité et une lenteur qui prouvaient une conviction profonde dans l'étendue du nuage vivant qui passait sur sa tête ; enfin, il le porta à son épaule, et, sans se donner la peine de viser, il lâcha le coup ; à l'instant même, une espèce d'ouverture pareille à celle d'un puits laissa passer un rayon de jour qui disparut aussitôt ; une cinquantaine de pigeons, compris dans la circonférence embrassée par le plomb, tomba comme une pluie dans la barque et autour de la barque ; les Indiens les ramassèrent jusqu'au dernier, au grand étonnement du capitaine Pamphile, qui ne voyait aucune raison de se donner tant de mal, tandis qu'avec un ou deux coups de fusil encore, et sans prendre la peine de s'écarter à droite ou à gauche, le canot en pouvait recueillir un nombre suffisant à l'approvisionnement de l'équipage ; mais, en se retournant, il vit que le chef s'était recouché, avait posé son arme à côté de lui et repris son calumet.

– Le Serpent-Noir a-t-il déjà fini sa chasse ? dit le capitaine Pamphile.

– Le Serpent-Noir a tué d'un seul coup tout ce qu'il lui fallait de pigeons pour son souper et celui de sa suite ; un Huron n'est point un homme blanc pour détruire inutilement les créatures du Grand Esprit.

– Ah ! ah ! fit le capitaine Pamphile se parlant à lui-même, ceci n'est pas mal raisonné pour un sauvage ; mais je n'aurais pas été fâché de voir faire encore trois ou quatre trouées dans ce

linceul emplumé qui est étendu sur notre tête, ne fût-ce que pour être sûr que le soleil est encore à sa place.

– Regarde et tranquillise-toi, répondit le chef en étendant la main vers le sud.

En effet, à l'horizon méridional, une lumière dorée commençait à se répandre, tandis qu'au contraire, en se retournant vers le nord, on apercevait tout le paysage plongé dans l'obscurité ; alors la tête de la colonne devait être au moins parvenue à l'embouchure de la rivière Saint-Laurent. Elle avait fait en un quart d'heure le chemin que la barque avait parcouru en quatre jours. Au reste, la nappe grise continuait de passer comme si les génies du pôle l'eussent tirée à eux, tandis que le jour, rapide à son tour, ainsi que l'avait été la nuit, venait à grande course, descendant à flots sur les montagnes, ruisselant dans les vallées et s'étendant à la surface des prairies. Enfin, l'arrière-garde volante passa ainsi qu'une vapeur sur le visage du soleil, qui, ce dernier voile disparu, continua de sourire à la terre.

Si brave que fût le capitaine Pamphile, et quelque peu de danger qu'il y eût dans les phénomènes qu'il venait de voir s'accomplir, il n'en avait pas moins été mal à l'aise tout le temps qu'avait duré cette nuit factice. Ce fut donc avec une joie véritable qu'il salua la lumière, reprit sa pagaie et se mit à ramer, tandis que les autres serviteurs du Serpent-Noir plumaient les pigeons qu'il avait abattu avec son fusil et eux avec leurs flèches.

Le lendemain, la barque passa devant Montréal comme elle avait passé devant Québec, sans que le Serpent-Noir manifestât le moins du monde l'intention de s'arrêter dans cette ville ; il fit, au contraire, un signe aux rameurs, et ils s'avancèrent vers la rive droite du fleuve ; elle était habitée par une tribu d'Indiens Cochenonegas, dont le chef, accroupi et fumant sur la rive,

échangea avec le Serpent-Noir quelques paroles dans une langue que le capitaine ne put comprendre. Un quart d'heure après, on rencontra les premiers rapides ; mais, au lieu d'essayer de les franchir à l'aide des crochets placés à cet effet au fond de la barque, le Serpent-Noir ordonna d'aborder, et sauta à terre ; le capitaine Pamphile le suivit. Les bateliers prirent le canot sur leurs épaules, l'équipage se fit caravane, et, au lieu de remonter laborieusement le fleuve, suivit tranquillement la rive. Au bout de deux heures, et les rapides étant franchis, la barque fut remise à flot et vola de nouveau sur la surface de la rivière.

Elle voguait ainsi depuis trois heures, à peu près, lorsque le capitaine Pamphile fut tiré de ses réflexions par un cri de joie qu'à l'exception du chef poussèrent en même temps ses compagnons de voyage. Cette exclamation était produite par la vue d'un nouveau spectacle presque aussi curieux que celui de la veille ; seulement, cette fois, le miracle, au lieu de se passer en l'air, s'accomplissait sur l'eau. Une bande d'écureuils noirs émigrait à son tour de l'est à l'ouest, comme les pigeons avaient émigré l'avant-veille du sud au nord, et traversait le Saint-Laurent dans toute sa largeur ; sans doute, depuis plusieurs jours, elle était réunie sur la rive et attendait un vent favorable, car le courant ayant en cet endroit près de quatre milles de large, si bons nageurs que soient ces animaux, ils n'auraient pu le franchir sans l'aide que Dieu venait de leur envoyer : en effet, une charmante brise soufflait depuis une heure des montagnes de Boston et de Portland, de sorte que toute la flottille s'était mise à l'eau, étendant sa queue en guise de voile, et traversait tranquillement le fleuve vent arrière, ne se servant de ses pattes qu'autant qu'il lui était strictement nécessaire pour se maintenir dans sa direction.

Comme les sauvages sont encore plus friands de la chair des écureuils que de celle des pigeons, l'équipage du canot s'apprêta aussitôt à donner la chasse aux émigrants ; le grand

chef lui-même ne parut pas mépriser ce genre de délassement. En conséquence, il prit une sarbacane, ouvrit une petite boîte d'écorce de bouleau merveilleusement brodée avec des poils d'élan, et en tira une vingtaine de petites flèches longues de deux pouces à peine et minces comme des fils de fer, dont l'une des extrémités était armée d'une pointe et l'autre garnie de duvet de chardon de manière à remplir la capacité du tube au moyen duquel elle devait être lancée. Deux Indiens en firent autant, deux autres furent désignés comme rameurs. Quant au capitaine Pamphile, il eut, avec le dernier, la charge de ramasser les morts et d'extraire de leurs cadavres les petits instruments à l'aide desquels les Indiens comptaient les faire passer de vie à trépas. Au bout de dix minutes, la barque se trouva à portée et la chasse commença.

Le capitaine Pamphile était stupéfait, il n'avait jamais vu une adresse pareille à trente et quarante pas, les Indiens atteignaient l'animal qu'ils visaient, et presque toujours dans la poitrine, de manière qu'au bout de dix minutes, le fleuve, dans une circonférence assez étendue, se trouva couvert de morts et de blessés ; lorsqu'il y en eut une soixantaine, à peu près, couchés sur le champ de bataille, le Serpent-Noir, fidèle à ses principes, fit signe de cesser le carnage. Il fut obéi par ses hommes avec une soumission qui eût fait honneur à la discipline d'une escouade prussienne, et les fuyards qui, cette fois, ne croyaient pas avoir trop de leurs pattes et de leur queue combinées, gagnèrent hâtivement la terre sans que les Indiens songeassent à les poursuivre.

Cependant, si peu de temps qu'eût duré cette chasse, elle avait suffi pour qu'un orage, que les Indiens n'avaient pas remarqué, s'amassât au ciel ; de sorte que le capitaine Pamphile n'en était encore qu'à moitié de sa besogne, lorsqu'il fallut l'interrompre pour prendre sa part de la manœuvre ; elle était on ne peut plus simple, et consistait à ramer, lui quatrième, vers la terre où le Serpent-Noir espérait aborder avant que l'ouragan

eût éclaté ; malheureusement, comme nous l'avons dit, le vent soufflait de la rive même qu'il fallait atteindre, et les vagues se soulevaient avec tant de rapidité, qu'au bout d'un instant on eût pu se croire en pleine mer.

Pour comble d'embarras, la nuit survint et le fleuve ne fut plus éclairé que par la lueur de la foudre ; la petite barque était emportée comme une coquille de noix, tantôt au sommet d'une vague, et tantôt précipitée dans les profondeurs du fleuve ; de sorte qu'à chaque instant elle était sur le point de chavirer. Cependant on approchait de la rive, et déjà, malgré l'obscurité de la nuit, on commençait à l'apercevoir, pareille à une ligne sombre, lorsque tout à coup le canot, lancé avec la rapidité d'une flèche, descendit d'une vague sur un rocher, et se brisa comme s'il eût été de verre.

Chacun alors oublia ses compagnons pour ne s'occuper que de soi et tira vers la terre. Le Serpent-Noir fut celui qui y aborda le premier ; aussitôt, il frotta l'un contre l'autre deux morceaux de bois sec et alluma un grand feu, afin que ses compagnons pussent le rejoindre ; cette précaution ne fut pas inutile, et, dix minutes après, guidé par le phare sauveur, tout l'équipage – à l'exception du capitaine Pamphile – était réuni autour du grand chef.

Chapitre XII

Comment le capitaine Pamphile passa deux nuits fort agitées, l'une sur un arbre, l'autre dans une hutte.

Première nuit :

Grâce au soin que nous avons pris de présenter à nos lecteurs le capitaine Pamphile comme un nageur de premier ordre, nous espérons qu'ils n'auront pas conçu une trop vive inquiétude en le voyant tomber à l'eau avec ses compagnons de voyage ; en tout cas, nous nous empressons de les rassurer, en leur disant qu'au bout de dix minutes d'une coupe acharnée il gagna sain et sauf le rivage.

À peine s'était-il secoué, opération qui ne fut pas longue vu l'exiguïté du costume auquel il était réduit, qu'il aperçut la flamme que le Serpent-Noir avait allumée pour rallier ses camarades. Son premier soin fut de tourner le dos à ce signal et de s'en éloigner au plus vite.

Malgré les soins délicats que le grand chef avait eus de lui pendant les six journées qu'ils étaient restés ensemble, le capitaine Pamphile avait constamment nourri l'espoir qu'une occasion se présenterait un jour ou l'autre de s'en séparer ; aussi, de peur que le hasard ne lui en envoyât pas une seconde il résolut de profiter de la première ; et, malgré l'obscurité et la tempête, il s'enfonça dans les forêts qui s'étendent des rives du fleuve à la base des montagnes.

Après deux heures de marche à peu près, le capitaine Pamphile, pensant qu'il avait mis une distance suffisante entre lui et ses ennemis, se décida à faire une pause et à songer aux moyens de passer la meilleure nuit possible.

La position n'était rien moins que confortable ; le fugitif se retrouvait avec sa peau de castor pour vêtement, et il fallait qu'elle lui tînt lieu, pour le moment de matelas et de couverture ; il frissonnait d'avance à l'idée de la nuit qu'il allait passer, lorsqu'il entendit, de trois ou quatre côtés différents, des hurlements lointains qui détournèrent sa pensée de cette première préoccupation pour la reporter sur une autre perspective bien autrement inquiétante ; dans ces hurlements, le capitaine Pamphile avait reconnu le cri nocturne et affamé des loups, si communs dans les forêts du Canada, qu'ils descendent parfois, lorsque la nourriture leur manque, jusque dans les rues de Portland et de Boston.

Il n'avait pas encore eu le temps de prendre une résolution, lorsque de nouveaux hurlements retentirent plus rapprochés ; il n'y avait pas un instant à perdre : le capitaine Pamphile, dont l'éducation gymnastique avait été soigneusement développée, comptait parmi ses talents les plus distingués celui de monter aux arbres comme un écureuil ; il avisa donc un chêne d'une grosseur tout à fait raisonnable, l'empoigna corps à corps, comme s'il eût voulu le déraciner, et atteignit les premières branches au moment où les cris qui lui avaient donné l'éveil retentissaient pour la troisième fois, à cinquante pas à peine de lui ; le capitaine Pamphile ne s'était pas trompé, une bande de loups dispersés dans la circonférence d'une lieue à peu près l'avaient éventé, et revenaient au grand galop vers le centre où ils espéraient trouver à souper. Ils arrivèrent trop tard : le capitaine Pamphile était perché.

Cependant les loups ne se tinrent pas pour battus ; rien n'est entêté comme un estomac vide ; ils se rassemblèrent au

pied de l'arbre et commencèrent à se plaindre si lamentablement, que le capitaine Pamphile, tout brave qu'il était, ne fut pas, en entendant ce cri triste et prolongé, à l'abri de toute terreur, quoique, de fait, il fût à l'abri de tout danger.

La nuit était sombre, mais pas si sombre cependant qu'il n'aperçût dans l'obscurité, pareils aux flots d'une mer moutonneuse, les dos fauves de ses ennemis ; d'ailleurs, chaque fois que l'un d'eux levait la tête, le capitaine Pamphile voyait luire dans l'ombre deux charbons ardents, et, comme le désappointement était général, il y avait des moments où ces têtes se dressant à la fois, la terre semblait semée d'escarboucles mouvantes qui, en se croisant, enlaçaient des chiffres étranges et diaboliques...

Mais bientôt, à force de regarder fixement le même point, ses yeux se troublèrent ; aux formes réelles succédèrent des formes fantastiques ; son intelligence elle-même, tant soit peu brouillée par l'effet d'un trouble qui lui avait été jusqu'alors à peu près inconnu, cessa de se rendre compte du danger réel pour rêver des dangers surhumains. Une foule d'êtres qui n'étaient ni hommes ni animaux, lui apparurent en place des quadrupèdes bien connus qui s'agitaient au-dessous de lui ; il lui sembla voir surgir des démons aux regards de flamme, qui se tenaient par la main et dansaient autour de lui la danse satanique ; à cheval sur sa branche comme une sorcière sur son manche à balai, il se voyait le centre d'un sabbat infernal où il était appelé à jouer son rôle.

Le capitaine sentit instinctivement que le vertige l'attirait en bas, et que, s'il obéissait à cette attraction, il était perdu ; il rassembla toutes ses forces de corps et d'esprit dans un dernier acte d'intelligence, se lia fortement au tronc de l'arbre avec la corde qui maintenait autour de ses reins la peau de castor, et, se cramponnant de ses deux mains à la branche supérieure, il renversa la tête en arrière et ferma les yeux.

Alors la folie et le délire triomphèrent complètement ; le capitaine Pamphile sentit d'abord son arbre se mouvoir, se courbant et se relevant comme les mâts d'un vaisseau pendant la tempête ; puis il lui sembla qu'il faisait, pour arracher ses racines du sol, des efforts pareils à ceux que tente un homme dont les pieds sont enfoncés dans un marais ; après quelques instants de lutte, le chêne réussit, et, de cette blessure qu'il avait faite à la terre sortirent des flots de sang que les loups se mirent à boire ; l'arbre profita de leur avidité pour s'éloigner d'eux et fuir, mais seulement par secousse, et comme un invalide qui sautille sur une jambe de bois. Bientôt, leur pâture épuisée, les loups, les démons, les vampires, dont croyait être débarrassé le brave capitaine, se mirent à sa poursuite ; ils étaient conduits par une vieille femme dont on ne pouvait apercevoir la figure, et qui tenait un couteau à la main ; et tout cela courait d'une course insensée.

Enfin l'arbre, lassé, haletant, essoufflé, parut manquer de force, et se coucha comme un homme éperdu ; alors, les loups, les démons, toujours conduits par la vieille femme, s'approchèrent avec leurs yeux brûlants et leurs langues sanglantes ; le capitaine jeta un cri et voulut étendre les bras, mais aussitôt un sifflement aigu se fit entendre derrière sa tête, une impression glacée courut par tout son corps : il lui sembla sentir que de froids anneaux l'étouffaient en l'enlaçant ; puis cette impression diminua graduellement, les fantômes disparurent, les hurlements s'éteignirent, l'arbre éprouva encore quelques secousses, et tout rentra dans le silence et l'obscurité.

Peu à peu, grâce au silence, les nerfs du capitaine Pamphile se calmèrent ; son sang, qui bouillonnait, enflammé par le délire, se refroidit, et ses esprits, plus tranquilles, rentrèrent des domaines fantastiques où ils s'étaient égarés dans la nature positive et réelle ; il jeta les yeux autour de lui, et se retrouva au milieu de sa forêt sombre, solitaire et silencieuse. Il se tâta pour

voir si c'était bien lui-même, et finit par reconnaître sa situation telle qu'elle était ; attaché à son arbre, à cheval sur sa branche, il était, non pas aussi bien que dans son hamac de la Roxelane ou que sur la peau de buffle du grand chef, mais au moins en sûreté contre les attaques des loups, qui, au reste, avaient disparu. En reportant les yeux vers le bas du chêne, le capitaine crut bien encore distinguer une masse informe et mouvante qui paraissait rouler autour du tronc de l'arbre ; mais, comme bientôt les plaintes qu'il avait cru entendre cessèrent, et comme l'objet sur lequel il avait les yeux fixés devint immobile, le capitaine Pamphile crut que c'était un reste du songe infernal qu'il venait de faire, et, haletant, couvert de sueur, écrasé de fatigue, il finit par s'endormir d'un sommeil aussi tranquille et aussi profond que le permettait la situation précaire dans laquelle il se livrait au repos.

Le capitaine Pamphile fut éveillé au commencement du jour par le caquetage de mille oiseaux de différentes espèces qui voltigeaient joyeusement sous le dôme touffu de la forêt. Il ouvrit les yeux, et la première chose qu'il aperçut fut l'immense voûte de verdure qui s'étendait au-dessus de sa tête, et à travers les intervalles de laquelle glissaient obliquement les premiers rayons du soleil. Le capitaine Pamphile n'était pas dévot de sa nature ; cependant, comme tous les marins, il avait ce sentiment de la grandeur et de la puissance de Dieu que développe la vue éternelle de l'océan au fond de l'âme de ceux qui labourent incessamment ses immenses solitudes ; son premier mouvement fut donc une action de grâces à celui qui tient le monde dans sa main, que le monde s'endorme ou s'éveille : puis, après un instant de contemplation instinctive, il abaissa ses regards du ciel vers la terre, et, au premier coup d'œil, toutes les impressions de la nuit lui furent expliquées.

À vingt pas autour du chêne, la terre était écorchée par les griffes impatientes des loups, comme si une charrue y eût passé, tandis qu'au pied de l'arbre, un de ces animaux, brisé et sans

forme, sortait aux deux tiers de la gueule d'un immense boa, dont la queue s'enroulait autour du tronc de l'arbre, à la hauteur de sept ou huit pieds. Le capitaine Pamphile s'était trouvé entre deux dangers qui s'étaient détruits l'un par l'autre : sous ses pieds les loups, sur sa tête un serpent ; ce sifflement qu'il avait entendu, ce froid qu'il avait ressenti, ces anneaux qui l'avaient étouffé, c'était le sifflement, le froid et les anneaux du reptile, dont l'aspect avait fait fuir les animaux carnassiers qui l'assiégeaient ; un seul, arrêté par les étreintes mortelles du monstre, avait été broyé dans ses replis ; ce mouvement de l'arbre qu'avait senti le capitaine, c'étaient les secousses de son agonie ; puis le serpent vainqueur avait commencé d'engloutir son adversaire, et, selon l'habitude des reptiles constricteurs, il en digérait une moitié, tandis que l'autre exposée encore à l'air, attendait son tour d'être engloutie.

Le capitaine Pamphile resta un instant immobile et les regards fixés sur le spectacle qu'il avait à ses pieds ; plusieurs fois, en Amérique et dans l'Inde, il avait vu des serpents semblables, mais jamais dans des circonstances aussi propres à l'impressionner : aussi, quoiqu'il sût parfaitement que, dans la position où il était, le reptile était incapable de lui faire aucun mal, il avisa au moyen de descendre autrement qu'en se laissant glisser le long du tronc ; en conséquence, il commença par dénouer la corde qui l'attachait ; puis, avançant à reculons sur la branche, jusqu'à ce qu'il la sentit plier, il se confia à sa flexibilité, et alors, la courbant sous son poids, il se suspendit par les deux mains et se trouva si près du sol, qu'il pensa qu'il pouvait sans inconvénient abandonner son soutien. L'événement seconda ses espérances : le capitaine lâcha sa branche et se trouva à terre sans accident.

Il s'éloigna aussitôt, non sans regarder plus d'une fois derrière lui ; il marcha au-devant du soleil. Aucune route n'était tracée dans la forêt ; mais avec l'instinct du chasseur et la science du marin, il n'eut qu'à jeter un coup d'œil sur la terre et

le ciel pour s'orienter à l'instant ; il s'avança donc sans hésitation, comme s'il eût été familier avec cette immense solitude ; plus il pénétrait dans la forêt, plus elle prenait un caractère grandiose et sauvage. Peu à peu la voûte feuillée s'épaissit au point que le soleil cessa d'y pénétrer ; les arbres poussaient rapprochés les uns des autres, droits et élancés comme des colonnes, et comme des colonnes supportant un toit impénétrable à la lumière. Le vent lui-même passait sur ce dôme de verdure, mais sans se glisser dans ce séjour des ombres : on eût dit que, depuis la création, toute cette partie de la forêt avait sommeillé dans un crépuscule éternel.

À la lueur blafarde de ce demi-jour, le capitaine Pamphile voyait de grands oiseaux dont il lui semblait impossible de distinguer l'espèce, des écureuils ailés sauter légèrement et voler en silence d'une branche à l'autre ; dans ces espèces de limbes, tout paraissait avoir perdu sa couleur naturelle et primitive pour prendre la teinte cendrée des papillons nocturnes ; un daim, un lièvre et un renard qui se levèrent au bruit des pas de celui qui troublait leur demeure, tout en gardant des formes différentes, semblaient avoir revêtu la livrée monotone et uniforme de la mousse sur laquelle ils couraient sans bruit.

De temps en temps, le capitaine Pamphile s'arrêtait les yeux fixes : des champignons fauves et gigantesques, appuyés les uns aux autres comme des boucliers, formaient des groupes si ressemblants par leur couleur et leur dimension à des lions couchés, que, quoiqu'il sût parfaitement que ce roi de la création n'habitait pas cette partie de son empire, il tressaillait au témoignage de ses yeux.

De grandes plantes grimpantes et parasites, à qui la respiration semblait manquer, se tordaient autour des arbres, montaient avec eux, s'accrochant aux branches, et passant comme des festons de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'elles arrivassent à la voûte ; là, elles se glissaient comme des serpents

pour aller épanouir au soleil leurs corolles écarlates et parfumées, tandis que celles qui étaient forcées de s'ouvrir en chemin fleurissaient pâles, inodores, maladives et comme jalouses du bonheur de leurs amies, qui s'échauffaient à la clarté du jour et sous le sourire de Dieu.

Sur les deux heures, le capitaine Pamphile sentit vers la région de l'estomac des tiraillements qui lui annoncèrent qu'il n'avait pas soupé la veille, et que l'heure de son déjeuner était passée depuis longtemps. Il regarda autour de lui : des oiseaux voletaient toujours d'arbre en arbre, des écureuils ailés sautaient incessamment de branche en branche, comme s'ils eussent fait la même route que lui ; mais il n'avait ni fusil ni sarbacane pour les atteindre. Il essaya bien de leur jeter quelques pierres ; mais il comprit bientôt que cet exercice ajouterait encore à son appétit sans amener de résultat propre à le calmer ; en conséquence, il résolut de chercher d'autres ressources et de se rabattre sur les végétaux. Cette fois, sa quête fut plus heureuse : après quelques instants d'une recherche attentive, rendue difficile par cette demi-obscurité, il trouva deux ou trois racines de la famille des souchets, et quelques-unes de ces plantes appelées vulgairement choux caraïbes.

C'était à peu près tout ce qu'il fallait pour amuser son estomac ; mais le capitaine Pamphile était homme de précaution : il pensa qu'il n'aurait pas plus tôt calmé sa faim, qu'il allait avoir soif ; alors il chercha un ruisseau comme il avait cherché des racines. Par malheur, la chose était plus rare.

Il écouta avec attention : aucun murmure n'arriva jusqu'à lui ; il aspira l'air pour tâcher d'y saisir quelque faible émanation ; mais il n'y avait pas d'air sous cette voûte, toute gigantesque qu'elle était : il n'y régnait qu'une atmosphère lourde et épaisse, que les animaux et les plantes condamnés à ramper sur la terre respiraient avec effort, et qui semblait insuffisante à la vie.

Alors le capitaine Pamphile prit son parti ; il ramassa un caillou aigu ; puis, au lieu de continuer une quête inutile, il s'en alla d'arbre en arbre, examinant chaque tige avec attention ; enfin il parut avoir trouvé ce qu'il cherchait : c'était un magnifique érable, jeune, lisse et vigoureux. Il le prit alors dans son bras gauche, tandis que, de la main droite, il lui enfonça le caillou aigu dans l'écorce ; quelques gouttes de ce sang végétal et précieux avec lequel les Canadiens font un sucre plus beau que celui de la canne s'en échappa aussitôt comme d'une blessure ; le capitaine Pamphile, satisfait de l'expérience, s'assit tranquillement au pied de sa victime et commença son déjeuner ; puis, lorsqu'il eut fini, il appliqua sa bouche altérée à la plaie dont la sève sortait alors comme d'une fontaine, et se remit en route plus frais, plus dispos et plus vigoureux que jamais.

Vers les cinq heures du soir, à peu près, le capitaine Pamphile crut voir quelques rayons du jour se glisser à travers les ténèbres : sa marche en reprit une nouvelle ardeur, et il parvint aux limites de cette forêt pareille à celle de Dante, qui semblait n'appartenir ni à la vie ni à la mort, mais à une puissance intermédiaire et sans nom. Alors il lui sembla entrer dans un océan de lumière ; il se précipita au milieu de ses vagues dorées par les rayons du soleil couchant, pareil à un plongeur qui, retenu longtemps au fond de la mer, accroché à quelque branche de corail, ou enlacé par quelque polype, se dégage de l'obstacle mortel, remonte à la surface de l'eau et respire.

Il était arrivé à un de ces vastes steppes jetés comme des lacs de verdure et de lumière au milieu des immenses forêts du nouveau monde ; de l'autre côté de cette clairière, une nouvelle ligne d'arbres s'étendait comme une muraille sombre et opaque, tandis qu'au-dessus d'elle on voyait capricieusement onduler

dans les derniers flots du jour le sommet neigeux des montagnes dont la chaîne tortueuse sépare toute la presqu'île.

Le capitaine jeta avec satisfaction ses regards autour de lui ; car il voyait qu'il ne s'était pas écarté de sa route.

Enfin ses yeux s'arrêtèrent sur une colonne blanchâtre et tortueuse qui se détachait sur le fond et montait en flottant vers le ciel : il ne lui fallut pas une longue inspection pour reconnaître la fumée d'une hutte, et presque aussitôt, amie ou ennemie, il se détermina à marcher vers elle, le souvenir de la nuit qu'il venait de passer ayant influé d'une manière prompte et décisive sur sa détermination.

Seconde nuit :

Le capitaine Pamphile trouva un petit sentier qui paraissait conduire de la forêt à la hutte. Il le prit, quoique ce ne fut pas sans quelque inquiétude des boquiéros et des serpents cuivrés, si communs dans ces cantons, qu'il marcha au milieu des herbes hautes et touffues.

À mesure qu'il approchait de la fumée qui lui servait de guide, il voyait s'élever la hutte, située à la lisière de la plaine et de la forêt ; la nuit vint avant qu'il l'eût jointe, mais sa route n'en fut que plus facile et mieux tracée.

La porte s'ouvrait du côté du voyageur, et, en face de la porte, au fond de la hutte, brillait un feu qui semblait un phare allumé tout exprès pour le guider dans la solitude. De temps en temps, devant la flamme passait et repassait une figure qui se détachait en noir sur le foyer.

Parvenu à quelque distance, il reconnut que c'était une femme, et en reprit une nouvelle confiance ; enfin, arrivé sur le seuil, il s'arrêta et demanda s'il y avait place pour lui au foyer

qu'il voyait briller de si loin, et qu'il désirait depuis si longtemps.

Une espèce de grognement, que le capitaine interpréta à sa guise, lui répondit. En conséquence, il entra sans hésiter, et alla s'asseoir sur un vieil escabeau qui semblait l'attendre à une distance convenable de la flamme.

De l'autre côté du foyer, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, immobile et sans souffle comme une statue, était accroupi un jeune Indien rouge de la tribu des Sioux ; son grand arc de bois d'érable était près de lui et à ses pieds gisaient plusieurs oiseaux de l'espèce des colombes et quelques petits quadrupèdes percés de flèches. Ni l'arrivée ni l'action de Pamphile ne parurent le tirer de cette apathie apparente sous laquelle les sauvages cachent la défiance éternelle qu'ils éprouvent à l'approche de l'homme civilisé ; car, au seul bruit de ses pas, le jeune Sioux avait reconnu le voyageur pour un Européen. Le capitaine Pamphile, de son côté, le regarda avec l'attention profonde d'un homme qui sait que, pour une chance de rencontrer un ami, il y en a dix de trouver un ennemi. Puis, comme cet examen ne lui apprit rien autre chose que ce qu'il voyait, et que ce qu'il voyait le laissait dans son incertitude, il se décida à lui adresser la parole.

– Mon frère est-il endormi, demanda-t-il, qu'il ne lève même pas la tête à l'arrivée d'un ami ?

L'Indien tressaillit ; et, sans répondre que par l'action même, il souleva son front et montra du doigt au capitaine un de ses yeux sorti de son orbite, et pendant à un nerf, tandis que de la cavité qu'il avait occupée coulait sur le bas de sa figure et sur sa poitrine une rigole de sang ; puis, sans dire une seule parole, sans pousser une seule plainte, il laissa retomber sa tête dans ses mains.

Une flèche s'était cassée au moment où la corde de son arc était tendue, et un des fragments du roseau brisé était revenu crever l'œil de l'Indien ; le capitaine Pamphile comprit tout cela du premier regard et ne poussa pas plus loin ses questions, respectant la force d'âme de ce sauvage héros du désert. Alors il se retourna vers la femme.

– Le voyageur est las et a faim ; sa mère peut-elle lui donner un repas et un lit ?

– Il y a sous les cendres un gâteau et dans ce coin une peau d'ours, dit la vieille ; mon fils peut manger l'un et se coucher sur l'autre.

– N'avez-vous donc rien autre chose ? continua le capitaine Pamphile, qui, après le dîner frugal qu'il avait fait dans la forêt, n'eût pas été fâché de trouver un souper plus substantiel.

– Si fait, j'ai autre chose, dit la vieille se rapprochant d'un mouvement rapide, et fixant ses yeux avides sur la chaîne d'or qui soutenait, au cou du capitaine Pamphile, la montre que lui avait rendue le grand chef. J'ai... Mon fils a une bien belle chaîne !... J'ai de la chair de buffle salé et de bonne venaison. Je serais bien heureuse d'avoir une chaîne pareille.

– Eh bien, apportez votre buffle salé et votre pâté de daim, répondit le capitaine Pamphile évitant de répondre au désir de la vieille, ni par une promesse, ni par un refus ; puis, si vous aviez, dans quelque coin, une bouteille d'eau-de-vie d'érable, elle ne serait pas déplacée, je crois, en si bonne compagnie.

La vieille s'éloigna, tournant de temps en temps la tête pour regarder encore le bijou qui lui faisait si visiblement envie ; puis enfin, soulevant une natte de roseaux, elle passa dans une autre partie de la hutte. À peine eut-elle disparu, que le jeune Sioux releva vivement la tête.

– Mon frère sait-il où il est ? dit-il à voix basse au capitaine.

– Ma foi, non, répondit celui-ci avec insouciance.

– Mon frère a-t-il quelque arme pour se défendre ? continua-t-il en baissant encore la voix.

– Aucune, répondit le capitaine.

– En ce cas, que mon frère prenne ce couteau et ne s'endorme pas.

– Et toi ? dit le capitaine Pamphile hésitant à accepter l'arme qu'on lui offrait.

– Moi, j'ai mon tomahawk. Silence !

À ces mots, le jeune sauvage laissa retomber sa tête dans ses mains et rentra dans son immobilité, la vieille soulevant la natte : elle apportait le souper. Le capitaine Pamphile passa le couteau à sa ceinture, la vieille jeta de nouveau les yeux sur la montre.

– Mon fil, dit-elle, a rencontré un homme blanc sur le sentier de la guerre ; il a tué l'homme blanc et lui a pris cette chaîne, puis il l'a frottée pour en effacer le sang. Voilà pourquoi elle est si brillante.

– Ma mère se trompe, dit le capitaine Pamphile commençant à soupçonner le danger inconnu dont l'avait prévenu l'Indien : j'ai remonté la rivière Outava jusqu'au lac Supérieur, pour chasser le buffle et le castor ; puis, quand j'ai eu beaucoup de peaux, j'ai été à la ville, et j'en ai échangé la moitié contre de l'eau-de-feu, et l'autre moitié contre cette montre.

– J'ai deux fils, continua la vieille en posant la viande et l'eau-de-vie sur la table, qui chassent depuis dix ans le buffle et le castor, et jamais ils n'ont porté assez de peaux à la ville pour revenir avec une chaîne pareille. Mon fils a dit qu'il avait faim et soif, continua-t-elle, mon fils peut boire et manger.

– Mon frère des prairies ne soupe-t-il pas ? dit le capitaine Pamphile s'adressant au jeune Sioux et approchant son escabeau de la table.

– La douleur nourrit, répondit le jeune chasseur sans faire un seul mouvement ; je n'ai ni faim ni soif ; j'ai sommeil et je vais dormir ; que le Grand Esprit garde mon frère !

– Combien mon fils a-t-il donné de peaux de castors pour cette montre ? interrompit la vieille revenant à son sujet favori.

– Cinquante, répondit à tout hasard le capitaine Pamphile en attaquant bravement un filet de buffle.

– J'ai ici dix peaux d'ours et vingt peaux de castor ; je les donne à mon fils rien que pour la chaîne.

– La chaîne tient à la montre, répondit le capitaine, on ne peut pas les séparer ; d'ailleurs, je désire ne me défaire ni de l'une ni de l'autre.

– C'est bien, dit la vieille avec un sourire de sorcière, que mon fils les garde !... Tout homme vivant est maître de son bien. Il n'y a que les morts qui n'ont rien à eux.

Le capitaine Pamphile jeta un coup d'œil rapide sur le jeune Indien ; mais il paraissait profondément endormi ; il revint donc à son souper, auquel il fit à tout hasard le même honneur que s'il se fût trouvé dans une situation moins précaire ; puis, le repas fini, il jeta une brassée de bois sur le feu

et alla se coucher sur la peau de buffle étendue dans un coin de la hutte, non pas dans l'intention de dormir, mais pour ne donner aucun soupçon à la vieille, qui était rentrée dans le second compartiment et avait disparu.

Un instant après que le capitaine Pamphile fut couché, la natte se souleva doucement, et l'horrible tête de la mégère reparut, fixant tour à tour ses petits yeux ardents sur chacun des dormeurs ; ne leur voyant faire aucun mouvement, elle entra dans la chambre, alla à la porte de la hutte qui donnait à l'extérieur, et écouta comme si elle attendait quelqu'un ; mais, aucun bruit n'étant parvenu à son oreille, elle se retourna, et, comme pour ne pas perdre son temps, elle alla détacher des parois de la hutte un long couteau de cuisine, et, se mettant à cheval sur une meule à repasser, elle la fit tourner avec le pied et commença d'aiguiser soigneusement son arme. Le capitaine Pamphile voyait l'eau tomber goutte à goutte sur la pierre, et ne perdait pas un de ces mouvements qu'éclairait la lueur tremblante du foyer ; les préparatifs étaient parlants ; le capitaine Pamphile tira son couteau de sa ceinture, l'ouvrit, en essaya la pointe avec le doigt, passa son pouce sur le tranchant, et, satisfait de l'examen, il attendit l'événement, immobile et simulant le sommeil le plus calme et le plus profond.

La vieille continuait toujours son opération infernale ; cependant elle s'interrompit tout à coup et prêta l'oreille. Le bruit qu'elle avait entendu se renouvela plus rapproché ; elle se leva vivement comme si l'ardeur du meurtre eût rendu à ses membres toute leur souplesse, replaça le couteau à la muraille et alla de nouveau à la porte ; cette fois, ceux qu'elle attendait arrivaient sans doute, car elle leur fit de la main un geste silencieux de se presser, et rentra dans la hutte pour jeter encore un coup d'œil sur ses hôtes. Pas un d'eux n'avait fait un mouvement, et ils paraissaient toujours plongés dans le plus profond sommeil.

Presque aussitôt deux jeunes gens de haute taille et de forte stature parurent sur le seuil de la hutte : ils portaient sur leurs épaules un daim qu'ils venaient de tuer. Ils s'arrêtèrent pour regarder silencieusement et d'un air sinistre les hôtes qu'ils trouvaient dans leur chaumière, puis l'un d'eux demanda en anglais à sa mère pourquoi elle avait reçu chez elle ces chiens de sauvages. La vieille lui fit signe du doigt de se taire : les chasseurs vinrent alors jeter le daim mort aux pieds du capitaine Pamphile. Ils disparurent derrière la natte ; la vieille les suivit, emportant la bouteille d'eau-de-vie d'érable à laquelle avait à peine touché son hôte, et la hutte ne se trouva plus occupée que par les deux dormeurs.

Le capitaine Pamphile resta un instant encore sans mouvement ; on entendait pour tout bruit la respiration calme et égale de l'Indien ; ce sommeil était si parfaitement simulé, que le capitaine Pamphile commença à croire que, tout en faisant semblant de dormir, il s'était endormi réellement. Alors, tâchant d'imiter le modèle qu'il avait sous les yeux, il se retourna, comme agité par un de ces mouvements capricieux communiqués au corps endormi par le cerveau qui veille, et, de cette manière, au lieu d'avoir le visage tourné contre le mur, il se trouva en face de l'Indien.

Il demeura un instant immobile dans cette nouvelle position puis il entrouvrit ses paupières : il vit alors le jeune Sioux dans la même position où il l'avait laissé ; seulement, sa tête n'était plus supportée que par sa main gauche ; l'autre était retombée pendante auprès de lui et reposait près de son tomahawk.

En ce moment, on entendit un léger bruit ; les doigts de l'Indien se crispèrent aussitôt autour du manche de sa massue, et le capitaine vit que, comme lui, il veillait et s'apprêtait à faire face au danger commun.

Bientôt la natte se souleva et donna passage aux deux jeunes gens, qui se glissèrent dessous, l'un après l'autre, rampant sans bruit comme des serpents, derrière eux et après eux apparut la tête de la vieille, dont le corps resta caché dans l'obscurité de l'autre chambre, et qui, pensant qu'il était inutile qu'elle prît part à la scène qui allait se passer, voulait du moins, si besoin était, exciter les assassins de la voix et du geste.

Les jeunes gens se relevèrent lentement en silence, et sans perdre de vue l'Indien et le capitaine Pamphile ; l'un d'eux tenait à la main une espèce de serpe recourbée et tranchante en dedans : il voulut s'avancer immédiatement vers l'Indien, mais son frère lui fit signe d'attendre qu'il se fût armé à son tour. En effet, il s'approcha de la muraille sur la pointe du pied et détacha le couteau ; alors ils échangèrent un dernier regard d'intelligence, puis reportèrent les yeux sur leur mère comme pour l'interroger.

– Ils dorment, dit la vieille à voix basse, allez.

Les deux jeunes gens obéirent, s'approchant chacun de la victime qu'il avait choisie ; l'un leva le bras pour frapper l'Indien, l'autre se pencha pour poignarder le capitaine Pamphile.

Au même instant, les deux assassins reculèrent poussant chacun un cri : le capitaine avait plongé à l'un son couteau jusqu'au manche dans la poitrine, et le jeune Indien avait fendu la tête de l'autre avec son tomahawk. Tous deux restèrent encore debout un instant, oscillant sur leurs jambes comme s'ils étaient ivres, tandis que les voyageurs, d'un mouvement instinctif et spontané, s'étaient rapprochés l'un de l'autre ; puis les deux jeunes gens tombèrent, pareils à des arbres déracinés par une tempête. Alors la vieille poussa une imprécation et le jeune Sioux un cri de triomphe : puis, prenant la corde de son arc, il s'élança dans le second compartiment, en ressortit bientôt

traînant la vieille par les cheveux, et, la tirant hors de la hutte, il alla la garrotter à un jeune bouleau distant de la cabane d'une dizaine de pas. Puis il rentra bondissant comme un tigre, ramassa le couteau que l'un des assassins avait laissé tomber, tâta de la pointe s'ils étaient encore vivants ; mais voyant que ni l'un ni l'autre ne remuaient, il fit signe au capitaine Pamphile de sortir ; puis lorsque celui-ci eut obéi machinalement, le jeune Sioux prit au foyer une branche de sapin tout enflammée, mit le feu aux quatre coins de la cabane, sortit sa torche à la main, et commença d'exécuter autour de la hutte une danse étrange accompagnée d'un chant de victoire.

Quelque habitué que fût le capitaine Pamphile aux scènes violentes, il ne put s'empêcher de donner à celle-ci son attention tout entière. En effet, le lieu, l'isolement, le danger qu'il venait de courir, tout donnait à l'acte de justice qui s'accomplissait un caractère de vengeance sauvage ; il avait bien entendu dire parfois que, des chutes du Niagara aux rives de l'Atlantique, c'était une vieille législation établie que de brûler l'habitation des meurtriers ; mais il n'avait jamais assisté à une exécution de ce genre.

Appuyé contre un arbre et immobile comme s'il eût été garrotté lui-même, il vit d'abord une fumée noire et épaisse sortir par toutes les ouvertures, puis des langues de flamme traversèrent le toit, pareilles à des fers de lance rouges ; bientôt de tous côtés, des colonnes de feu surgirent, suivant des ondulations de la brise, tantôt se tordant comme des serpents, tantôt flottant comme des banderoles.

Pendant ce temps, et pareil au démon de l'incendie, le jeune Indien tournait, dansant et chantant toujours. Au bout d'un instant, toutes ces flammes se réunirent et formèrent un immense foyer qui jeta sa lueur à une demi-lieue à la ronde, s'étendant d'un côté sur l'immense steppe de verdure, plongeant de l'autre sous le dôme sombre de la forêt ; enfin, la chaleur

devint si violente, que la vieille, quoiqu'à dix pas de l'incendie, poussa des cris de douleur. Tout à coup le toit s'abîma, une colonne de flammes s'éleva, comme lancée par le cratère d'un volcan, poussant au ciel des milliers d'étincelles ; puis successivement chaque paroi s'abattit, et, à chaque chute, le foyer diminua de chaleur et de lumière. L'obscurité reconquit peu à peu le terrain qu'elle avait perdu ; enfin il ne resta bientôt de la hutte maudite qu'un amas de charbons brûlants amoncelés sur les cadavres des meurtriers.

Alors le sauvage cessa sa danse et ses chants, alluma à sa torche une seconde branche de sapin, et la présenta au capitaine.

– Maintenant, dit-il, de quel côté va mon frère ?

– À Philadelphie, répondit le capitaine.

– Eh bien, que mon frère me suive, et je vais lui servir de guide jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre côté de la forêt.

À ces mots, le jeune Sioux s'enfonça dans les profondeurs du bois, laissant la vieille à moitié brûlée près des débris fumants de sa cabane.

Le capitaine Pamphile jeta un dernier regard sur cette scène de désolation et suivit son jeune et courageux compagnon de voyage. Au point du jour, ils arrivèrent à la lisière de la forêt et au pied des montagnes ; là, le Sioux s'arrêta.

– Mon frère est arrivé, dit-il ; du haut de ces montagnes, il verra Philadelphie. Maintenant, que le Grand Esprit garde mon frère !

Le capitaine Pamphile chercha ce qu'il pouvait donner au sauvage pour le récompenser du dévouement qu'il lui avait

montré ; et, ne possédant rien que sa montre, il s'apprêta à la détacher, mais son compagnon l'arrêta.

– Mon frère ne me doit rien, dit-il : après un combat avec les Hurons, le jeune élan fut fait prisonnier et emmené sur les bords du lac Supérieur. Il était déjà attaché au poteau : les hommes apprêtaient leurs couteaux à scalper, et les femmes et les enfants dansaient autour de lui en chantant la chanson de mort, lorsque des soldats qui étaient nés comme mon frère de l'autre côté de la rivière salée dispersèrent les Hurons et délivrèrent le jeune élan. Je leur devais ma vie, j'ai sauvé la tienne. Lorsque tu rencontreras ces soldats, tu leur diras que nous sommes quittes.

À ces mots, le jeune sauvage s'enfonça dans la forêt ; le capitaine Pamphile le suivit des yeux tant qu'il pût le voir ; puis, lorsqu'il eut disparu, notre digne marin cassa un jeune ébénier, qui pouvait lui servir à la fois de canne et de défense, et commença à escalader la montagne.

Le jeune élan n'avait point menti : arrivé au sommet il aperçut Philadelphie s'élevant, pareille à une reine entre les eaux vertes de la Delawarre et les flots bleus de l'océan.

Chapitre XIII

Comment le capitaine Pamphile fit la rencontre de la mère de Tom sur les bords de la rivière Delawarre, et de ce qui s'ensuivit.

Quoiqu'il y eût à vue d'œil deux bonnes journées de chemin de l'endroit où était parvenu le capitaine Pamphile jusqu'à Philadelphie, il n'en continua pas moins sa route avec une ardeur merveilleuse, ne s'arrêtant que pour chercher des œufs d'oiseau ou des racines ; quant à l'eau, il avait bientôt rencontré les sources de la Delawarre, et la rivière, qui coulait à plein bord, lui avait enlevé toute inquiétude à cet égard.

Il cheminait donc joyeusement, voyant le repos au bout de tant de fatigues, admirant le paysage merveilleux qui se déroulait à sa vue, et dans cette heureuse disposition d'esprit où le voyageur solitaire ne regrette qu'une chose, celle de n'avoir pas un compagnon à qui communiquer le trop plein de ses pensées ; lorsqu'en arrivant au sommet d'une petite montagne, il crut apercevoir, à une demi-lieue devant lui un point noir qui s'avançait à sa rencontre. Il chercha un instant à reconnaître quelle chose ce pouvait être ; mais, la distance étant trop grande, il se remit en marche, continuant sa route sans s'inquiéter davantage de l'objet, qu'il perdit bientôt de vue, le terrain sur lequel il marchait étant très accidenté. Il allait donc devant lui, sifflotant un air fort en vogue sur la Cannebière et faisant le moulinet avec son bâton, lorsque le même objet s'offrit de nouveau à ses yeux, rapproché de quelques centaines de pas ; cette fois, le capitaine était, de la part du nouveau personnage que nous introduisons sur la scène, l'objet du même

examen que celui-ci était occupé à faire ; le capitaine Pamphile se fit une espèce de longue-vue avec sa main, regarda un instant à travers le tube improvisé et reconnut que c'était un nègre.

Cette rencontre tombait d'autant mieux que le capitaine Pamphile, peu curieux de passer une troisième nuit pareille aux deux nuits précédentes, comptait lui demander des renseignements sur la couchée : il doubla donc le pas, regrettant que les ondulations du terrain le forçassent de perdre de nouveau de vue celui qui pouvait lui donner de si précieux renseignements, mais qu'il espérait retrouver sur la cime d'un petit monticule qui formait à peu près le milieu du chemin à parcourir. Le capitaine Pamphile ne s'était pas trompé dans ses calculs stratégiques : au sommet de la montagne, il se trouva face à face avec ce qu'il cherchait ; seulement, la couleur avait trompé le capitaine : ce n'était pas un nègre. C'était un ours.

Le capitaine Pamphile mesura du premier coup d'œil l'étendue du danger qui le menaçait ; mais nous n'apprendrons rien de nouveau à nos lecteurs en leur disant que, en pareil cas, le digne marin était homme de ressource : il jeta un regard autour de lui pour examiner la topographie du terrain, et vit qu'il n'y avait pas moyen d'éviter l'animal. À gauche, le fleuve encaissé dans ses rives profondes, et trop rapide pour être traversé à la nage, sans que l'on s'exposât à un péril plus grand peut-être que celui qu'on fuyait ; à droite, des rochers à pic, praticables pour les lézards, mais inaccessibles à tout autre animal ; derrière et devant soi, une route ou plutôt un sentier large comme celui où Oedipe rencontra Laïus.

De son côté, l'animal avait fait halte à une dizaine de pas du capitaine Pamphile, paraissant tout examiner lui-même avec une attention très particulière.

Le capitaine Pamphile, qui avait rencontré dans sa vie une foule de poltrons déguisés en braves, en augura que l'ours avait

peut-être aussi peur de lui qu'il avait peur de l'ours. Il marcha donc à sa rencontre, l'ours en fit autant ; le capitaine Pamphile commença à croire qu'il s'était trompé dans ses conjectures, et s'arrêta ; l'ours continua de marcher. La chose devenait claire comme le jour : ce n'était pas l'ours qui avait peur. Le capitaine Pamphile pivota sur le talon gauche, de manière à laisser le passage libre à son adversaire, et commença à battre en retraite. Il n'avait pas reculé de trois pas, qu'il trouva les rochers à pic ; il s'y adossa pour n'être pas surpris par derrière, et attendit l'événement.

L'attente ne fut pas longue ; l'ours, qui était de la plus grosse espèce, s'avança sur la route jusqu'à l'endroit où l'avait quittée le capitaine Pamphile ; puis, arrivé là, il dessina le même angle qu'avait tracé l'habile stratégiste auquel il avait affaire, et s'avança droit sur lui. La situation était critique ; le lieu était désert ; le capitaine Pamphile n'avait de secours à attendre de personne ; il ne possédait pour toute arme que son bâton, moyen de défense assez médiocre : l'ours n'était qu'à deux pas de lui, il leva son bâton... À ce geste, l'ours se dressa sur ses pattes de derrière et se mit à danser.

C'était un ours apprivoisé, qui avait rompu sa chaîne et s'était sauvé de New-York, où il avait eu l'honneur de faire ses exercices devant M. Jackson, président des États-unis.

Le capitaine Pamphile, rassuré par les dispositions chorégraphiques de son ennemi, s'aperçut alors que celui-ci était muselé, et qu'un bout de chaîne brisée pendait à son cou : il calcula aussitôt le parti que pouvait tirer d'une pareille rencontre un homme réduit à la pénurie dans laquelle il se trouvait ; et, comme ni sa naissance ni son éducation ne lui avaient donné ces fausses idées aristocratiques dont tout autre à sa place eut été peut-être préoccupé, il pensa que le métier de conducteur d'ours était fort honorable, relativement à une foule d'autres métiers qu'il avait vu exercer par quelques-uns de ses

compatriotes, en France et à l'étranger. En conséquence, il prit le bout de la corde du danseur, lui appliqua un coup de bâton sur le museau pour lui expliquer qu'il était temps de terminer son menuet, et continua sa route vers Philadelphie, le conduisant en laisse comme il eût fait d'un chien de chasse.

Le soir, comme il traversait la prairie, il s'aperçut que son ours s'arrêtait devant certaines plantes qui lui étaient inconnues ; la vie nomade qu'il avait menée l'avait mis à même de faire de profondes études sur l'instinct des animaux. Il présuma que ces haltes renouvelées, quoique sans succès, avaient un motif quelconque ; en effet, à la première démonstration du même genre que fit l'animal, le capitaine Pamphile s'arrêta et lui donna tout le temps de développer son attention. Les résultats ne se firent pas attendre : l'ours creusa la terre ; puis, au bout de quelques secondes, il mit à nu un groupe de tubercules tout à fait appétissants à voir ; le capitaine Pamphile y goûta ; ils tenaient à la fois de la truffe et de la patate.

La découverte était précieuse ; aussi laissa-t-il toute liberté à son ours d'en chercher de nouvelles ; au bout d'une heure, il y en avait une moisson suffisante au souper de l'homme et de l'animal. Le repas terminé, le capitaine Pamphile avisa un arbre isolé, et, après s'être assuré que son feuillage ne recélait point le plus petit reptile, il attacha son ours au tronc, et se servit de lui comme une courte échelle pour atteindre les premières branches. Arrivé là, il s'y établit comme il avait déjà fait dans la forêt ; seulement, sa nuit fut parfaitement tranquille, les loups ayant été tenus à distance par l'odeur de l'ours.

Le lendemain matin, le capitaine Pamphile se réveilla tout à fait calme et reposé. Son premier coup d'œil fut pour son ours : il dormait tranquillement au pied de l'arbre. Le capitaine Pamphile descendit et le réveilla ; puis tous deux reprirent

amicalement le chemin de Philadelphie, où ils arrivèrent à onze heures du soir.

Le capitaine Pamphile avait marché comme l'ogre du petit Poucet.

Il se mit en quête d'une auberge ; mais il ne trouva pas un seul hôtelier qui voulût loger à pareille heure un ours et un sauvage ; il commençait donc à être plus embarrassé au milieu de la capitale de la Pensylvanie qu'il ne l'avait été au centre des forêts du fleuve Saint-Laurent, lorsqu'il vit une taverne chaudement éclairée, et d'où sortait un tel mélange de bruits de verres, d'éclats de rire et d'imprécations, qu'il était évident qu'il y avait là quelque équipage qui venait de toucher sa paye. L'espoir revint aussitôt au capitaine : ou il avait oublié ce que c'est qu'un marin, ou il y avait là pour lui du vin, de l'argent et un lit, trois choses de première nécessité dans sa situation ; il s'approchait donc avec confiance, lorsque tout à coup il s'arrêta comme s'il était cloué à sa place.

Au milieu du tapage, des cris et des jurements, il avait cru reconnaître un air provençal chanté par un des buveurs : il demeura donc le cou tendu et l'oreille ouverte, doutant encore, tant la chose lui paraissait invraisemblable ; mais bientôt, à un refrain repris en chœur, il ne lui resta plus aucune incertitude : il avait là des compatriotes. Il fit alors et de nouveau quelques pas en avant et s'arrêta encore ; mais, cette fois, sa figure prit une expression d'étonnement qui tenait de la stupidité : non seulement ces hommes étaient des compatriotes non seulement cette chanson, c'était une chanson provençale, mais encore celui qui la chantait, c'était Policar ! L'équipage de la Roxelane mangeait son chargement à Philadelphie.

Le capitaine Pamphile n'hésita pas un instant sur le parti qui lui restait à prendre ; grâce au barbier et au peintre du Serpent-Noir, il était déguisé de manière à ne pas être reconnu

de son meilleur ami ; il ouvrit hardiment la porte de la taverne et entra avec son ours. Un hourra général accueillit les nouveaux venus.

Un doute restait au capitaine Pamphile : il avait oublié de faire faire une répétition à son ours, de sorte qu'il ignorait absolument ce dont il était capable ; mais l'intelligent animal se chargea lui-même de son prospectus. À peine entré dans le cabaret, il commença de trotter en rond pour faire former le cercle ; les matelots montèrent sur les chaises et sur les bancs ; Policar s'assit sur le poêle, et le spectacle commença.

Tout ce qu'il est possible d'apprendre à un ours, l'ours du capitaine Pamphile le savait ; il dansait le menuet comme Vestris, montait à cheval sur un manche à balai ni plus ni moins qu'un sorcier, et désignait le plus ivrogne de la compagnie, à rendre jaloux l'âne savant ; aussi, la séance terminée, il n'y eut qu'un cri tellement unanime, que Policar déclara que, quelque prix que le maître de l'ours demandât de son élève, il le lui achetait pour en faire cadeau à l'équipage ; cette décision fut accueillie par un vivat général. L'offre fut donc renouvelée d'une manière formelle ; le capitaine Pamphile demanda dix écus de sa bête. Policar, qui était en générosité, lui en offrit quinze ; moyennant quoi, il entra immédiatement en possession de l'animal. Quant au capitaine Pamphile, il sortit au premier exercice de la seconde représentation, sans que personne fît attention à lui, sans qu'aucun des matelots eût conçu le moindre soupçon.

Nos lecteurs sont trop intelligents pour n'avoir pas deviné la cause de la disparition du capitaine Pamphile ; cependant, comme quelques-uns pourraient n'être pas certains du fait, nous donnerons une explication courte et précise à l'usage des esprits paresseux ou ennemis des conjectures.

Le capitaine Pamphile n'avait point perdu son temps ; une fois entré dans la taverne, il avait suivi d'un œil les exercices de son ours, et, de l'autre, il avait compté les matelots ; tous étaient au cabaret depuis le premier jusqu'au dernier ; il était donc évident que pas un n'était à bord. Double-Bouche seul manquait à la réunion ; le capitaine Pamphile en augura qu'on l'avait laissé sur la Roxelane, de peur qu'il ne prît au bâtiment l'envie de retourner tout seul à Marseille. En conséquence de ce raisonnement tout mathématique, le capitaine Pamphile se dirigea vers la rade, en suivant Water-Street, qui se prolonge parallèlement aux quais.

Arrivé sur le port, il jeta un coup d'œil rapide sur tous les bâtiments au mouillage, et, malgré l'obscurité, il reconnut à cinq cents pas de lui la Roxelane, qui se balançait gracieusement, bercée par la marée montante. Au reste, pas une lumière à bord, rien qui indiquât que le bâtiment fût habité : le capitaine Pamphile avait deviné juste. Sans perdre un instant, il piqua une tête dans la rivière et se mit à nager en silence vers le navire.

Le capitaine Pamphile fit deux fois le tour de la Roxelane pour s'assurer que personne ne veillait à bord ; puis, satisfait de son examen, il se glissa sous le beaupré, gagna l'échelle de corde, et commença son ascension, s'arrêtant à chaque degré pour écouter s'il n'entendait aucun bruit. Tout resta muet ; le capitaine fit une dernière enjambée et se trouva sur le pont de son navire ; là, il commença de respirer, il était enfin chez lui.

Le premier besoin du capitaine Pamphile était de changer de costume : celui qu'il portait était trop rapproché de la nature, et pouvait nier son identité. Il descendit donc à son ancienne cabine et retrouva tout à la même place, comme si rien ne s'était passé. Le seul changement opéré, c'est que Policar y avait fait apporter ses effets, et, en homme soigneux, avait rangé ceux du capitaine Pamphile dans une malle. Ce respect du mobilier avait

été porté à un tel point, que le capitaine Pamphile n'eut qu'à tendre la main vers l'endroit où il plaçait ordinairement son briquet phosphorique, pour le retrouver à la même place, de sorte que, la neuvième allumette essayée, le capitaine Pamphile avait de la lumière.

Il procéda aussitôt à sa toilette ; c'était beaucoup d'avoir repris possession de son bâtiment, mais ce n'était pas assez : il lui fallait encore rentrer dans sa figure ; la chose fut plus difficile. Le peintre du grand chef avait fait les choses en conscience ; le capitaine Pamphile faillit laisser à sa serviette la peau de son visage. Enfin les ornements étrangers disparurent, et, à force de frotter, notre digne marin se trouva réduit à ses ornements personnels ; il se regarda alors dans une petite glace, et, si peu amoureux qu'il fût de sa personne, il éprouva un certain plaisir à se revoir tel qu'il s'était toujours connu.

Cette première transformation accomplie, le reste devint la chose la plus facile du monde : le capitaine Pamphile ouvrit sa malle, enfila son pantalon rayé en long, passa son gilet rayé en travers, endossa sa redingote de bouracan rayée en croix, décrocha son chapeau de paille du champignon où il était suspendu, roula sa ceinture rouge autour de son corps, passa ses pistolets garnis en argent dans sa ceinture, éteignit la lumière, et remonta sur le pont ; il le retrouva dans la même solitude et le même silence. Double- Bouche était toujours invisible, comme s'il eût possédé l'anneau de Gigès, et qu'il en eût tourné le chaton en dedans.

Heureusement que le capitaine Pamphile connaissait les habitudes de son subordonné, et qu'il savait où le trouver lorsqu'il n'était pas où il devait être. En effet, il s'avança sans hésitation vers l'escalier de la cuisine, descendit avec précaution les marches criardes, et, à travers la porte entrouverte, aperçut Double-Bouche occupé des préparatifs de son souper, et se faisant cuire un morceau de morue fraîche à la maître d'hôtel.

Il paraît qu'au moment où le capitaine arriva, le poisson était arrivé à un degré de cuisson convenable ; car Double-Bouche acheva de mettre son couvert, fit passer sa morue de la casserole sur une assiette, posa l'assiette sur la table, secoua son bidon, s'aperçut qu'il était entamé, et, craignant de manquer au milieu de son repas, sortit par la porte qui donnait sur la cambuse, afin d'aller chercher un supplément de liquide ; le souper était tout dressé, le capitaine Pamphile avait faim, il entra et se mit à table.

Soit que le capitaine, depuis quinze jours, n'eût pas goûté de cuisine européenne, soit qu'effectivement Double-Bouche possédât un talent distingué dans un art qu'il exerçait cependant comme amateur, celui qui profitait du souper, quoiqu'il n'eut pas été fait pour lui, le trouva excellent et procéda en conséquence. Il était au moment le plus brillant de son exécution, lorsqu'il entendit un cri ; il retourna aussitôt la tête et aperçut Double-Bouche sur le seuil de la porte, stupéfait, pâle et immobile : il prenait le capitaine Pamphile pour un fantôme, quoique ledit capitaine se livrât à une occupation qui appartient exclusivement aux habitants de ce monde.

– Eh bien, petit drôle, dit le capitaine sans s'interrompre, voyons, qu'est-ce que tu fais là ? ne vois-tu pas bien que j'étrangle de soif ? Allons, vite à boire !

Les genoux de Double-Bouche commencèrent à trembler et ses dents claquèrent.

– À qui est-ce que je parle ? continua le capitaine Pamphile tendant son verre. Eh bien, un peu, nous décidons-nous ?

Double-Bouche s'approcha avec la même répugnance que s'il s'avançait vers un gibet, et essaya d'obéir ; mais, dans sa terreur, il versa le vin moitié dans le verre, moitié à côté. Le

capitaine ne fit pas semblant de s'apercevoir de cette maladresse, et porta son verre à ses lèvres. Puis, après avoir goûté au contenu, il fit claquer sa langue.

– Bagasse ! dit-il, il paraît que tu connais le bon endroit. Et d'où avez-vous tiré ce vin, dites-moi un peu, monsieur le sommelier ?

– Mais, répondit Double-Bouche arrivé au dernier degré de la terreur, mais au troisième tonneau à gauche.

– Ah ! ah ! du bordeaux-laffitte. Tu aimes le bordeaux-laffitte ?... Je demande si tu aimes le bordeaux-laffitte. Réponds un peu, voyons !

– Certainement, répondit Double-Bouche, certainement, capitaine... Seulement...

– Seulement, il ne supporte pas l'eau, n'est-ce pas ? Eh bien, bois-le pur, mon enfant.

Il prit le bidon des mains de Double-Bouche, versa un second verre de vin et le lui présenta. Double-Bouche le prit, hésita encore un instant ; puis, adoptant enfin une résolution désespérée :

– À votre santé, capitaine ! dit le mousse.

Et il avala la rasade sans perdre de vue celui qui la lui avait versée ; l'effet du tonique fut rapide ; Double-Bouche commença à se rassurer.

– Eh bien, dit le capitaine, à qui cette amélioration dans les facultés physiques et morales de Double-Bouche n'avait point échappé, maintenant que je sais ton goût pour la morue à la maître d'hôtel et ta préférence pour le bordeaux-laffitte, parlons

un peu de nos petites affaires. Que s'est-il passé depuis que j'ai quitté le bâtiment ?

– Eh bien, capitaine, ils ont nommé Policar à votre place.

– Voyez-vous !

– Puis ils ont décidé de faire voile pour Philadelphie, au lieu de revenir directement à Marseille, et d'y vendre la moitié de la cargaison.

– Je m'en doutais.

– De sorte qu'ils l'ont vendue, et, depuis trois jours, ils en mangent ce qu'ils ne peuvent pas boire, et ils en boivent ce qu'ils ne peuvent pas manger.

– Oui, oui, répondit le capitaine, je les ai vus à l'œuvre.

– Voilà tout, capitaine.

– Bagasse ! mais il me semble que c'est bien assez. Et quand doivent-ils partir ?

– Demain.

– Demain ? oh ! oh ! il était un peu temps que je revinsse ! Écoute, Double Bouche, mon ami, tu aimes la bonne soupe ?

– Oui, capitaine.

– Le bon bœuf ?

– Encore.

– La bonne volaille ?

– Toujours.

– Et le bon bordeaux-laffitte ?

– À mort !

– Eh bien, Double-Bouche mon ami, je te nomme maître coq de la Roxelane, avec cent écus de fixe par an et un vingtième dans les prises.

– Vraiment ? dit Double-Bouche, en vérité Dieu ?

– Parole d'honneur.

– C'est dit, j'accepte ; que faut-il que je fasse pour cela ?

– Il faut te taire.

– Facile.

– Ne dire à personne que je ne suis pas mort.

– Bon !

– Et, dans le cas où ils ne partiraient pas demain, m'apporter où je serai caché un peu de bonne morue et de cet excellent laffitte.

– À merveille ! Et où serez-vous caché, capitaine ?

– Dans la sainte-barbe, afin d'être à même de vous faire sauter tous, si cela ne va pas à ma guise.

– C'est bien, capitaine, on tâchera que vous ne soyez pas trop mécontent.

– Ainsi, c'est chose dite ?

– Oui capitaine.

– Et tu m'apporteras deux fois par jour du bordeaux et de la morue ?

– Oui, capitaine.

– Eh donc, bonsoir.

– Bonsoir, capitaine ! bonne nuit, capitaine ! dormez bien, capitaine !

Ces trois souhaits étaient à peu près inutiles ; notre digne marin, tout robuste qu'il était, tombait de sommeil ; aussi, une fois entré dans la sainte-barbe, et la porte fermée en dedans, à peine se donna-t-il le temps de se faire une espèce de lit entre deux tonneaux et de rouler un baril sous sa tête pour lui servir de traversin ; après quoi, il tomba dans un sommeil aussi profond que s'il n'avait pas été obligé de quitter momentanément son navire par les circonstances que nous avons dites : le capitaine dormit douze heures tout d'un trait et les poings fermés.

Lorsqu'il se réveilla, il sentit, au mouvement de la Roxelane, qu'elle s'était remise en marche ; pendant son sommeil, le navire avait effectivement levé l'ancre et descendait vers la mer, ne se doutant pas du surcroît d'équipage qu'il avait à bord. Au milieu du bruit et de la confusion qui accompagnent toujours un départ, le capitaine entendit gratter à la porte de sa cachette : c'était Double-Bouche qui lui apportait sa ration.

– Eh bien, mon enfant, dit le capitaine, nous voilà donc partis ?

– Vous voyez, cela marche.

– Et où allons-nous ?

– À Nantes.

– Et où sommes-nous ?

– À la hauteur de Reedy-Island.

– Bon ! ils sont tous à bord ?

– Oui, tous.

– Et ils n'ont recruté personne ?

– Si fait, un ours.

– Bon ! et quand serons-nous en mer ?

– Oh ! ce soir ; nous avons pour nous la brise et le courant, et, à Bombay Hook, nous trouverons la marée.

– Bon ! et quelle heure est-il ?

– Dix heures.

– Je suis parfaitement satisfait de ton intelligence et de ton exactitude, et j'ajoute cent livres à tes appointements.

– Merci, capitaine.

– Et maintenant file vivement et apporte-moi mon dîner à six heures.

Double-Bouche fit signe qu'il serait exact et sortit enchanté des manières du capitaine. Dix minutes après, et comme le capitaine venait de finir son déjeuner, il entendit les cris de Double-Bouche ; il reconnut aussitôt à leur régularité qu'ils étaient occasionnés par des coups de garcette. Il en compta vingt-cinq, non pas sans une certaine inquiétude ; car il avait le pressentiment qu'il n'était pas étranger à la correction que recevait son pourvoyeur. Cependant, comme les cris cessèrent, que rien n'indiqua un événement quelconque à bord, et que la Roxelane continua de marcher avec la même rapidité, son inquiétude fut bientôt calmée. Une heure après, il sentit au roulis du navire qu'il devait être à la hauteur de Bombay-Hook, le mouvement de la marée ayant succédé à celui du courant. La journée se passa ainsi. Sur les sept heures du soir, on gratta de nouveau à la porte de la sainte-barbe, le capitaine Pamphile ouvrit, et Double-Bouche entra pour la seconde fois.

– Ah ! ah ! mon enfant, dit le capitaine, qu'y a-t-il de nouveau à bord ?

– Rien, capitaine.

– Il me semble que je t'ai entendu chanter un air que je connais.

– Ah ! ce matin ?

– Eh ! oui.

– Ils m'ont donné vingt-cinq coups de garcette.

– Et pourquoi cela ? Conte-moi la chose.

– Pourquoi ? Parce qu'ils m'ont vu entrer dans la sainte-barbe, et qu'ils m'ont demandé ce que j'y allais faire.

– Ils sont bien curieux ! Et que leur as-tu répondu, à ces indiscrets ?

– Ah ! que j'allais voler de la poudre pour faire des fusées.

– Et ils t'ont donné pour cela vingt-cinq coups de garcette ?

– Bah ! ça n'est rien ; il fait du vent, c'est déjà séché.

– Cent livres de plus par an pour les coups de garcette.

– Merci, capitaine.

– Et maintenant, fais-toi une petite friction intérieure et extérieure avec du rhum, et va te coucher. Je n'ai pas besoin de te dire où est le rhum ?

– Non, capitaine.

– Bonsoir, mon brave.

– Bonne nuit, capitaine.

– À propos, où sommes-nous ?

– Nous passons entre le cap May et le cap Heulopin.

– Bon ! bon ! murmura le capitaine, dans trois heures nous serons en mer.

Et Double-Bouche referma la porte, le laissant dans cette espérance.

Quatre heures s'écoulèrent encore sans apporter de changement dans la situation respective des différents individus qui formaient l'équipage de la Roxelane ; seulement, les

dernières s'écoulèrent plus lentes et remplies d'anxiété pour le capitaine Pamphile. Il écouta avec une attention croissante les différents bruits qui lui annonçaient ce qui se passait autour et au-dessus de lui ; il entendit les matelots se coucher dans leurs hamacs, il vit à travers les fentes de la porte les lumières s'éteindre ; peu à peu le silence s'établit ; puis les ronflements commencèrent, et le capitaine Pamphile, convaincu qu'il pouvait se hasarder à sortir de sa cachette, entrouvrit la porte de la sainte-barbe et passa la tête dans l'entrepont : il était tranquille comme un dortoir de religieuses.

Le capitaine Pamphile monta les six marches qui conduisaient à la cabine, et s'avança sur la pointe du pied jusqu'à la porte ; il la trouva entrouverte, s'arrêta un instant pour respirer, puis jeta un coup d'œil dans l'intérieur. Il n'était éclairé que par quelques rayons obliques de la lune, qui glissaient par la fenêtre de l'arrière : ils tombaient sur un homme accroupi à cette fenêtre et regardant si attentivement un objet qui paraissait absorber toute son attention, qu'il n'entendit pas le capitaine Pamphile qui ouvrait la porte et la refermait au verrou derrière lui. Cette préoccupation de celui à qui il avait affaire et qu'il avait parfaitement reconnu pour Policar, quoiqu'il lui tournât le dos, parut amener un changement dans les intentions du capitaine ; il repoussa dans sa ceinture son pistolet, qu'il en avait déjà à moitié tiré, s'approcha lentement et silencieusement de Policar, s'arrêtant à chaque pas, et retenant son souffle, afin de ne pas le distraire ; puis enfin, lorsqu'il se trouva à portée, instruit de la manœuvre dont lui-même avait été victime en pareille circonstance, il saisit Policar d'une main par le collet de l'habit, de l'autre par le fond de la culotte, opéra le même mouvement de bascule qu'il avait senti exécuter sur lui-même, et l'envoya, avant qu'il eût eu temps de faire la moindre résistance ou de pousser le plus petit cri, examiner de plus près l'objet qu'il regardait avec une si grande attention.

Alors, voyant que l'événement qui venait de s'accomplir n'avait troublé en rien le sommeil de l'équipage, et que la Roxelane continuait de filer ses dix nœuds à l'heure, le capitaine se coucha tranquillement dans son hamac, dont il sentit d'autant mieux le prix, qu'il en avait été momentanément dépossédé, et s'y endormit bientôt du sommeil du juste.

Or, ce que Policar regardait avec une si grande attention, c'était un requin affamé qui suivait le sillage du vaisseau, dans l'espérance qu'il en tomberait quelque chose.

Le lendemain, au point du jour, le capitaine Pamphile se leva, alluma son brûle-gueule et monta sur le pont. Le matelot qui était de quart, et qui se promenait de long en large pour combattre le froid du matin, vit sortir successivement sa tête, ses épaules, sa poitrine et ses jambes de l'escalier, et s'arrêta, croyant qu'il rêvait ; c'était justement Georges, dont le capitaine Pamphile avait fait, il y avait une quinzaine de jours, épousseter les habits avec le manche d'une pique.

Le capitaine passa près de lui sans avoir l'air de remarquer son étonnement, et alla s'asseoir, selon son habitude, sur le capot du gaillard d'arrière. Il y était depuis une demi-heure à peu près, lorsqu'un autre matelot monta pour relever celui qui était de garde ; mais à peine fut-il sorti de l'écoutille, qu'il s'arrêta à son tour en apercevant le capitaine : on eût dit que le brave marin possédait, comme Persée, la tête de Méduse.

– Eh bien, dit le capitaine Pamphile après un moment de silence, qu'est-ce que tu fais donc, Baptiste ? Tu ne relèves pas ce brave Georges, qui est tout gelé de froid, depuis trois grandes heures qu'il est de quart. Qu'est-ce que c'est que cela ? Allons, dépêchons-nous un peu !

Le matelot obéit machinalement, alla prendre la place de son camarade.

– À la bonne heure ! continua le capitaine Pamphile ; chacun son tour, c'est de toute justice. Maintenant, viens ici, Georges, mon ami ; prends ma pipe, qui est éteinte, va me la rallumer, et que tout le monde me la rapporte !

Georges prit la pipe en tremblant, descendit, en chancelant comme un homme ivre, l'escalier de l'entrepont, et reparut un instant après, le brûle- gueule allumé à la main. Il était suivi par tout le reste de l'équipage, silencieux et stupéfait : les matelots se rangèrent sur le tillac sans prononcer une seule parole.

Alors le capitaine Pamphile se leva et se promena d'une extrémité à l'autre du bâtiment, tantôt en long, tantôt en large, comme si rien ne s'était passé ; à chaque aller et retour, les matelots s'écartaient devant lui comme si son seul contact eût été mortel, et cependant il n'avait aucune arme ; il était seul, tandis que ces hommes étaient soixante et dix et avaient à leur disposition tout l'arsenal de la Roxelane.

Au bout d'un quart d'heure de cette inspection, le capitaine s'arrêta à la rampe du commandant, jeta un regard autour de lui, descendit l'escalier, rentra dans sa cabine et demanda son déjeuner.

Double-Bouche lui apporta une tranche de morue à la maître d'hôtel et une bouteille de bordeaux-laffitte. Il était entré en fonctions de maître coq.

Ce fut le seul changement qui fut fait à bord de la Roxelane pendant la traversée de Philadelphie au Havre, où elle aborda après trente-sept jours d'une heureuse navigation, ramenant un homme de moins et un ours de plus.

Or, comme, par hasard, cet ours était une femelle, et que, par miracle, cette femelle se trouva pleine au moment où le

capitaine Pamphile la rencontra sur les bords de la Delawarre, elle mit bas en arrivant à Paris, où son maître l'avait conduite pour en faire hommage à M. Cuvier.

Aussitôt, le capitaine Pamphile songea à tirer parti de cet événement, et, malgré le peu de défaite de sa marchandise, il finit par vendre un de ses oursons au propriétaire de l'hôtel de Montmorency, sur le balcon duquel nos lecteurs ont pu le voir se promener jusqu'au moment où un Anglais l'acheta et l'emmena à Londres ; et l'autre à Alexandre Decamps, qui le baptisa du nom de Tom, et le confia à Fau, lequel, comme nous l'avons dit, lui donna une éducation qui eût fini par en faire un ours supérieur, même à la grande ourse de la mer Glaciale, sans l'événement malheureux que nous avons raconté, et auquel il succomba à la fleur de l'âge.

Et voilà comment Tom était passé des bords du fleuve Saint-Laurent sur les rives de la Seine.

Chapitre XIV

Comment Jacques Ier, n'ayant pu digérer l'épingle du papillon, fut atteint d'une perforation de la péritonite.

« Les malheurs vont par troupe », dit un proverbe russe qui mérite de devenir français tant il est juste : quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Tom, que Jacques Ier donna des signes d'indisposition auxquels il n'y avait point à se tromper, et qui alarmèrent toute la colonie, à l'exception de Gazelle, qui, retirée dans sa carapace les trois quarts de la journée, paraissait fort insouciante à tout ce qui ne la touchait pas personnellement, et qui, d'ailleurs, nous le savons, n'était pas des plus intimes amies de Jacques.

Les premiers symptômes de la maladie furent une somnolence continue, accompagnée de lourdeurs de tête ; en deux jours, l'appétit disparut entièrement et fit place à une soif qui devint de plus en plus ardente ; vers le troisième jour, les coliques légères qu'il avait éprouvées jusque-là prirent une intensité si grande et amenèrent une douleur tellement permanente, qu'Alexandre Decamps monta en cabriolet et alla chercher le docteur Thierry. Celui-ci reconnut à l'instant même la gravité de la maladie, sans cependant pouvoir la caractériser positivement, flottant qu'il était entre une invagination d'entrailles, une paralysie d'intestins, ou une inflammation de la péritonite. En tout cas, il pratiqua une saignée de deux palettes de sang, promit de revenir le même soir en pratiquer une seconde, et ordonna, dans l'intervalle qui devait s'écouler entre elles, l'application de trente sangsues sur la région abdominale ;

de plus, Jacques devait être mis aux boissons délayantes et à tout ce que le traitement antiphlogistique peut offrir de plus énergique. Jacques se prêta à tout avec une complaisance indiquant qu'il comprenait lui-même la gravité de la maladie.

Le soir, lorsque le docteur revint, il trouva que la maladie, loin de céder au traitement, avait fait de nouveaux progrès ; il y avait augmentation de soif, inappétence complète, ballonnement du ventre et rougeur de la langue ; le pouls était petit, serré, concentré et fréquent, et les yeux enfoncés dans leur orbite dénotaient la souffrance que le pauvre Jacques éprouvait.

Thierry pratiqua une seconde saignée de deux autres palettes, à laquelle Jacques se prêta avec résignation ; car le matin, après pareille opération, il s'était senti momentanément soulagé. Le docteur ordonna de continuer les boissons délayantes pendant toute la nuit ; on envoya chercher une garde pour les lui administrer d'heure en heure ; bientôt vint une petite vieille qui avait l'air de la femelle de Jacques, et qui demanda, en voyant le malade, une augmentation au salaire qu'on lui donnait ordinairement, sous le vain prétexte qu'elle était habituée à soigner les hommes et non pas les singes, et que, comme elle dérogeait, il fallait l'indemniser de sa complaisance : cela s'arrangea comme avec tout ce qui déroge, en payant le double.

La nuit fut mauvaise : Jacques empêcha la vieille de dormir, et la vieille battit Jacques ; le bruit de la lutte parvint jusqu'à Alexandre, qui se leva et entra dans la chambre du malade. Jacques, exaspéré de la conduite déloyale de la vieille à son égard, avait rappelé toutes ses forces, et, au moment où elle se baissait vers lui pour le frapper, il lui avait arraché son bonnet et le mettait en morceaux.

Alexandre arrivait à temps pour mettre le holà ; la vieille exposa ses raisons, Jacques mima les siennes ; Alexandre

comprit que les torts étaient du côté de la vieille ; elle voulut se défendre, mais la bouteille presque pleine, quoique la nuit fût aux deux tiers écoulée, emporta sa condamnation.

La vieille fut payée et renvoyée malgré l'heure indue, et Alexandre, à la grande joie de Jacques, continua auprès du lit la veille commencée par la sorcière infâme qu'il venait de renvoyer. Alors à l'énergie qu'avait un instant déployée le malade, succéda une prostration complète. Jacques retomba comme expirant. Alexandre crut que le moment fatal était arrivé ; mais, en se penchant vers Jacques, il vit que c'était de l'accablement et non de l'agonie.

Vers les neuf heures du matin, Jacques tressaillit et se souleva sur sa couche, donnant quelques signes de joie ; aussitôt on entendit des pas, et la sonnette fut agitée ; à l'instant, Jacques tenta de se lever, mais il retomba sans force ; aussitôt la porte s'ouvrit et Fau parut. Il avait été prévenu à l'instant même par le docteur Thierry de la maladie de Jacques, et il venait faire une visite à son élève.

Ce fut un moment d'émotion pour Jacques, pendant lequel il parut oublier ses douleurs ; mais bientôt la force morale céda aux accidents physiques ; des nausées affreuses se déclarèrent, qui furent, au bout d'une demi-heure, suivies de vomissements.

Le docteur arriva sur ces entrefaites : il trouva le malade couché sur le dos, ayant la langue blanchâtre, sèche et couverte d'un enduit muqueux. La respiration était fréquente et saccadée ; la scène entre Jacques et la vieille avait fait faire des progrès effrayants à la maladie. Thierry écrivit aussitôt à un de ses confrères, le docteur Blasy, et fit porter la lettre par un rapin de Decamps. Une consultation était devenue nécessaire : Thierry ne répondait pas du malade.

Vers midi, le docteur Blasy arriva ; Thierry l'introduisit près de Jacques, lui détailla les accidents, et lui exposa ses ordonnances. Le docteur Blasy reconnut la sagesse et l'aptitude du traitement ; puis, ayant examiné à son tour le malheureux Jacques, son avis, comme celui de Thierry, fut qu'il était atteint d'une paralysie d'intestins occasionnée par la quantité de blanc de plomb et de bleu de Prusse que Jacques avait dévorée.

Le malade était si faible, que l'on n'osa point pratiquer une nouvelle saignée, et que les hommes de la science s'en remirent aux ressources de la nature. La journée se passa ainsi, accidentée à tout moment par des crises ; le soir, Thierry revint et n'eut besoin que de jeter un seul coup d'œil sur Jacques pour s'apercevoir que la maladie avait fait encore de nouveaux progrès. Il secoua tristement la tête, ne prescrivit rien de nouveau, et dit que, si le malade manifestait quelque caprice, on pouvait lui donner tout ce qu'il demanderait : même chose arrive pour les condamnés, la veille du jour où on les mène à la guillotine. Cette déclaration de Thierry jeta tout le monde dans la consternation.

Le soir, Fau arriva, déclarant que personne autre que lui ne veillerait Jacques. En conséquence de la décision du docteur, il avait bourré ses poches de dragées, de pralines et d'amandes fraîches ; ne pouvant sauver Jacques, il voulait au moins adoucir ses derniers moments.

Jacques le reçut avec une suprême expression de joie : lorsqu'il le vit s'établir à la place où s'était assise la vieille, il comprit le dévouement de son maître, et l'en remercia par un petit grognement amical. Fau commença à lui donner un verre de la potion commandée par Thierry ; Jacques, visiblement pour ne pas contrarier Fau, fit des efforts inouïs pour l'avaler ; mais presque aussitôt il la rendit avec des efforts si violents, que Fau crut qu'il allait lui passer entre les bras ; cependant, au bout de quelques minutes, les contractions de l'estomac cessèrent, et

Jacques, quoique tremblotant encore de tous ses membres, tant la crise avait été forte, retrouva un instant non pas de repos, mais d'accablement.

Vers les deux heures du matin, les premiers accidents cérébraux se manifestèrent ; ne sachant que donner à Jacques pour le calmer, on lui présenta des pralines et des amandes : le malade reconnut aussitôt ces objets, qui tenaient un rang des plus distingués parmi ses souvenirs gastronomiques. Huit jours auparavant, il se serait fait fouetter et pendre pour des pralines et des amandes. Mais la maladie est une dure correction. Elle avait laissé à Jacques le désir et lui avait enlevé la possibilité : Jacques choisit tristement les pralines qui contenaient des amandes et qui avaient le sucre en plus, et, ne pouvant avaler, il les fourra dans les poches que la nature lui avait octroyées de chaque côté de la mâchoire : de sorte qu'au bout d'un instant ses joues s'abaissèrent sur sa poitrine, comme faisaient les favoris de Charlet avant qu'il ne les eût coupés.

Cependant, quoique Jacques ne pût, à son grand regret, avaler les pralines, il éprouva un certain plaisir dans l'opération intermédiaire qu'il venait d'accomplir : humecté par la salive, le sucre qui enveloppait les amandes fondait doucement, ce qui n'était pas sans douceur pour le moribond ; et, à mesure que le sucre fondait, le volume des provisions diminuait et laissa bientôt place dans les poches pour introduire de nouvelles pralines. Jacques étendit la main ; Fau comprit Jacques, lui présenta une pleine poignée de dragées parmi lesquelles le malade choisit celles qu'il trouvait le plus à sa convenance, et les poches reprirent une rotondité tout à fait respectable ; quant à Fau, il retrouva quelque espoir à ce désir, car, ayant vu les poches diminuer, il avait attribué à la mastication le phénomène de la fusion, et en avait auguré un mieux sensible dans l'état du malade, qui mangeait maintenant et qui tout à l'heure ne pouvait même pas boire.

Malheureusement, Fau se trompait : vers les sept heures du matin, les accidents cérébraux devinrent effrayants ; c'est ce qu'avait prévu Thierry ; car, lorsqu'il entra, il ne s'informa point comment allait Jacques, mais demanda si Jacques était mort. Sur la réponse négative, il parut fort étonné, et entra dans la chambre où étaient déjà réunis Fau, Jadin, Alexandre et Eugène Decamps : le malade était à l'agonie. Alors, ne pouvant plus rien pour le sauver, et voyant que dans les deux heures il aurait cessé d'exister, il envoya le domestique chez Tony Johannot avec injonction de ramener Jacques II, afin que Jacques Ier mourant entre les bras d'un individu de son espèce, pût au moins lui communiquer ses suprêmes volontés et ses derniers désirs.

Le spectacle était déchirant ; tout le monde aimait Jacques, qui, à part les défauts inhérents à son espèce, était ce qu'on appelle entre garçons un bon vivant : il n'y avait que Gazelle qui, comme pour insulter au moribond, était passée de l'atelier dans la chambre, traînant une carotte qu'elle se mit à manger sous une table avec une impassibilité qui indiquait un excellent estomac, mais un fort mauvais cœur ; Jacques la regarda plusieurs fois de côté avec une expression qui peut-être eut fait peu d'honneur à un chrétien, mais qui était tout à fait excusable chez un singe. Sur ces entrefaites, le domestique rentra : il apportait Jacques II.

Jacques II n'était aucunement prévenu du spectacle qui l'attendait, de sorte que son premier mouvement fut tout à la crainte. Cette couche mortuaire sur laquelle était étendu un de ses semblables, ces animaux d'une autre espèce que la sienne qui entouraient le moribond, et dans lesquels il reconnut des hommes, c'est-à-dire une race habituée à persécuter la sienne, tout cela l'impressionna de telle façon, qu'il se mit à trembler de tous ses membres.

Mais aussitôt Fau alla vers lui, une praline à la main ; Jacques II prit le bonbon, le tourna et le retourna pour voir s'il

n'y avait pas de surprise, le goûta du bout des dents, puis, convaincu par le témoignage de ses sens qu'on ne lui voulait aucun mal, revint peu à peu de son effroi.

Alors le domestique le déposa près de la couche de son compatriote, qui, faisant un dernier effort, se retourna de son côté, la mort empreinte sur le visage. Jacques II comprit alors ou du moins parut comprendre la mission qu'il était appelé à remplir ; il s'approcha du moribond, que les poches de ses bajoues pleines d'amandes rendaient méconnaissable ; puis enfin, lui prenant la patte et le plaignant doucement, il parut l'inviter à lui confier ses dernières pensées. Le malade fit un effort visible pour rappeler toute son énergie, parvint à se mettre sur son séant ; puis, marmottant dans sa langue maternelle quelques paroles à l'oreille de son ami, il lui montra Gazelle toujours impassible, avec un geste pareil à celui que faisait, dans le beau drame d'Alfred de Vigny, la maréchale d'Ancre montrant à son fils, au moment de mourir, Albert de Luynes, le meurtrier de son père. Jacques II fit un signe de tête, indiquant qu'il avait compris, et Jacques Ier retomba sans mouvement.

Dix minutes après, il porta les deux mains à sa tête, regarda encore une fois ceux qui l'entouraient, comme pour leur adresser un dernier adieu, se souleva par un effort suprême, jeta un cri et retomba entre les bras de Jacques II.

Jacques Ier était mort.

Il y eut parmi les assistants un instant de stupeur profonde que parut d'abord partager Jacques II. Les yeux fixes, il regardait son ami qui venait de trépasser, immobile comme le cadavre lui-même ; puis, lorsque, après cinq minutes d'examen, il se fut bien assuré qu'il ne restait plus l'ombre d'existence dans le corps qu'il avait sous les yeux, il porta les deux mains à la bouche du mort, la lui ouvrit en tirant les mâchoires en sens

inverse, introduisit sa main dans les bajoues, en tira les amandes des pralines et les fourra immédiatement dans les siennes ; ce que l'on avait pris pour le dévouement d'un ami n'était rien autre chose que la cupidité d'un héritier !...

Fau arracha le cadavre de Jacques Ier des bras de son indigne exécuteur testamentaire, et le remit à Thierry et à Jadin, qui le réclamaient, le premier au nom de la science, le second au nom de l'art : Thierry voulait ouvrir le corps pour voir de quelle maladie il était mort ; Jadin voulait mouler la tête afin de conserver son masque et d'enrichir la collection des masques célèbres : la priorité fut accordée à Jadin, afin qu'il accomplit son opération avant que la mort eût altéré les traits du visage, puis il fut convenu qu'il remettrait le cadavre à Thierry, qui procéderait à l'autopsie.

Comme l'opération du moulage donnait une bonne heure à Thierry, il en profita pour aller chercher Blasy, avec lequel il devait se rendre chez Fontaine, où le corps allait être transporté, et serait remis à la disposition des deux docteurs.

Ces dispositions prises, Jadin, Fau, Alexandre et Eugène Decamps montèrent aussitôt en fiacre pour se rendre chez Fontaine, emportant Jacques Ier avec eux et laissant Jacques II et Gazelle maîtres absolus de la maison.

L'opération, faite avec le plus grand soin, réussit à merveille, et l'empreinte fut prise avec une justesse qui donna au moins la consolation aux amis de Jacques de garder sa ressemblance.

Ils venaient de remplir cette triste et dernière fonction lorsque les deux docteurs entrèrent : l'art avait fait son œuvre, la science demandait à commencer la sienne. Jadin seul eut le courage de rester à cette seconde opération ; Fau, Alexandre et

Eugène Decamps se retirèrent, ne pouvant prendre sur eux d'assister à ce triste spectacle.

Autopsie faite, on trouva le péritoine fortement enflammé, présentant çà et là de légères taches blanches, puis épanchement d'un liquide séroso-sanguinolent ; tout cela était l'effet et non la cause. Les deux docteurs poursuivirent donc leur investigation ; enfin, vers le milieu à peu près de l'intestin grêle, ils découvrirent une légère ulcération livrant passage à la pointe d'une épingle, dont la tête était restée cachée dans l'intestin ; ils se rappelèrent alors la fatale circonstance du papillon, et tout leur fut expliqué. La mort était donc inévitable, et les deux docteurs eurent la consolation de voir que, bien qu'ils eussent commis une légère erreur sur la cause de la maladie, celle de Jacques était mortelle, et que toutes les ressources de l'art ne pouvaient le sauver de l'accident causé par la gourmandise.

Quant à Fau, à Alexandre et à Eugène Decamps, ils remontaient fort tristes l'escalier du n° 109, lorsque, arrivés au second étage, ils commencèrent à sentir une odeur de friture singulière ; à mesure qu'ils montaient, l'odeur devenait plus forte, et, parvenus au palier de leur appartement, ils s'aperçurent que cette exhalaison venait de chez eux : ils ouvrirent la porte avec empressement, car, n'ayant pas laissé la cuisinière au logis, ils ne pouvaient se rendre compte de ces préparatifs culinaires ; l'odeur venait de l'atelier.

Ils y entrèrent vivement ; on entendait frire quelque chose dans le poêle et une grande fumée en sortait. Alexandre en ouvrit vivement la porte et trouva sur la tôle rougie Gazelle retournée sur le dos, et cuisant à l'étouffée dans sa carapace.

La vengeance de Jacques Ier avait été accomplie par Jacques II.

On lui pardonna en faveur de l'intention, et on le renvoya chez son maître.

Chapitre XV

Comment Tony Johannot, n'ayant pas assez de bois pour passer son hiver, se procura une chatte, et comment, cette chatte étant morte, Jacques II eut la queue gelée.

Quelque temps après les événements que nous venons de raconter, l'hiver était survenu, et chacun avait fait, selon sa fortune ou ses prévisions, des arrangements pour le passer le plus confortablement possible ; cependant, comme Matthieu Laensberg annonçait pour l'année un hiver peu rigoureux, beaucoup de personnes avaient assez médiocrement garni leur bûcher, et du nombre de ces personnes était Tony Johannot, soit qu'il eût confiance dans les prédictions de Matthieu Laensberg, soit par toute autre raison que nous avons été assez discret pour ne pas approfondir. Il résultait de cette négligence que, vers le 15 janvier, le spirituel illustrateur du Roi de Bohême et ses sept châteaux, allant chercher lui-même une bûche pour mettre dans son poêle, s'aperçut que, s'il continuait à faire du feu à la fois dans son atelier et dans sa chambre à coucher, il n'aurait plus de combustible que pour une quinzaine de jours à peine.

Or, depuis une semaine, on patinait sur le canal, la rivière charriait comme au temps de Julien l'Apostat, et M. Arago, mal d'accord avec le chanoine de Saint-Barthélemy, annonçait, du haut de l'observatoire, que le froid, qui était arrivé à 15 degrés, continuerait de monter ainsi jusqu'à 23 ; c'était, à six degrés près, le froid qu'il fit pendant la retraite de Moscou. Et, comme le passé servait d'exemple à l'avenir, tout le monde commençait

à croire que c'était M. Arago qui avait raison, et qu'une fois par hasard Matthieu Laensberg avait bien pu se tromper.

Tony sortit du bûcher, très préoccupé de la certitude douloureuse qu'il venait d'acquérir : c'était à choisir, de geler le jour ou de geler la nuit. Cependant, après avoir profondément réfléchi, tout en bléreautant un tableau de l'Amiral de Coligny pendu à Montfaucon, il crut avoir trouvé un moyen d'arranger la chose : c'était de transporter son lit de sa chambre dans son atelier. Quant à Jacques II, une peau d'ours pliée en quatre ferait l'affaire. En effet, le même soir, le double déménagement fut accomplit ; et Tony s'endormit caressé par une douce chaleur et se félicitant d'avoir reçu du ciel une imagination aussi fertile en ressources.

Le lendemain, en se réveillant, il chercha un instant où il était, puis, reconnaissant son atelier, ses yeux, dirigés par la préoccupation paternelle qu'éprouve l'artiste pour son œuvre, se tournèrent vers son chevalet ; Jacques II était assis sur le dossier d'une chaise, juste à la hauteur et à la portée du tableau. Tony crut, au premier coup d'œil, que l'intelligent animal, à force de voir la peinture, était décidément devenu connaisseur, et que, comme il paraissait regarder la toile de très près, il admirait le fini de l'exécution. Mais bientôt Tony s'aperçut qu'il était tombé dans une erreur profonde : Jacques II adorait le blanc de plomb, et, comme le tableau de Coligny était à peu près terminé, et que Tony avait fait toutes ses lumières avec cet ingrédient, Jacques passait sa langue partout où il en pouvait trouver.

Tony sauta à bas de son lit, et Jacques à bas de sa chaise ; mais il était trop tard, tous les nus exécutés au moyen de cette couleur avaient été léchés jusqu'à la toile, de sorte que le cadavre de l'amiral était déjà avalé ; il y avait encore la potence et la corde, mais il n'y avait plus de pendu. C'était une exécution à refaire.

Tony commença par se mettre dans une atroce colère contre Jacques ; puis, réfléchissant qu'à tout prendre, c'était sa faute, puisqu'il n'aurait eu qu'à l'attacher, il alla chercher une chaîne et un crampon, scella le crampon dans le mur, y fixa un bout de la chaîne, et, ayant ainsi tout préparé pour la nuit suivante il se remit d'ardeur à son Coligny, qui se retrouva à peu près rependu vers les cinq heures du soir. Alors, pensant que c'était bien assez de besogne comme cela pour une journée, il alla faire un tour sur le boulevard, revint dîner à la taverne anglaise, puis s'en alla au spectacle, où il resta jusqu'à onze heures et demie.

En entrant dans son atelier, qu'il trouva tiède encore de la chaleur de la journée, Tony vit avec satisfaction que rien n'avait été dérangé en son absence et que Jacques dormait sur son coussin : il se coucha donc à son tour dans une quiétude parfaite et s'endormit bientôt du sommeil du juste.

Vers minuit, il fut réveillé par un bruit de vieilles ferrailles : on eût dit que tous les revenants d'Anne Radcliffe traînaient leurs chaînes dans l'atelier ; Tony croyait peu aux fantômes, et, pensant qu'on venait lui voler le reste de son bois, il étendit sa main vers une vieille hallebarde damasquinée, et ornée d'une houppe qui faisait partie d'un trophée pendu au mur.

Son erreur fut courte.

Au bout d'un instant, il reconnut la cause de tout ce vacarme et enjoignit à Jacques de se recoucher. Jacques obéit, et Tony reprit, avec l'ardeur d'un homme qui a bien travaillé toute la journée, son sommeil momentanément interrompu. Au bout d'une demi-heure, il fut réveillé par des plaintes étouffées.

Comme Tony demeurait dans une rue écartée, il crut qu'on assassinait quelqu'un sous ses fenêtres, sauta à bas de son lit,

prit une paire de pistolets et courut ouvrir la croisée. La nuit était calme, la rue tranquille ; pas un bruit ne troublait la solitude du quartier, si ce n'est le murmure sourd qui veille incessamment, planant au-dessus de Paris, et qui semble la respiration d'un géant endormi. Alors il referma sa fenêtre et s'aperçut que les plaintes venaient de la chambre même.

Comme il n'y avait que lui et Jacques dans la chambre et que lui n'avait d'autre raison de se plaindre que d'être réveillé, il alla à Jacques ; Jacques ne sachant que faire, s'était amusé à tourner au pied de la table sous laquelle il était couché ; mais, au bout de cinq ou six tours, sa chaîne s'était rétrécie ; Jacques n'en avait tenu compte et avait continué son manège, de sorte qu'il avait fini par se trouver arrêté par le collet, et, comme il poussait toujours en avant sans penser à retourner en arrière, il s'étranglait davantage à chaque effort qu'il faisait pour se dégager. De là les plaintes que Tony avait entendues.

Tony, pour punir Jacques de sa stupidité, l'eût volontiers laissé dans la situation où il s'était placé ; mais, en condamnant Jacques à la strangulation, il se vouait à l'insomnie : il détourna donc la corde autant de fois que Jacques l'avait tournée, et Jacques, satisfait de se trouver les voies respiratoires dégagées, se recoucha humblement et sans bruit. Tony, de son côté, en fit autant, espérant que rien ne troublerait son sommeil jusqu'au lendemain matin ; Tony se trompait, Jacques avait été dérangé dans ses habitudes de sommeil et avait empiété sur sa nuit, de sorte que, maintenant qu'il avait dormi ses huit heures, c'était le chiffre de Jacques, il ne pouvait plus fermer l'œil ; il en résulta qu'au bout de vingt minutes, Tony sauta une troisième fois à bas de son lit ; seulement, cette fois, ce ne fut ni une hallebarde, ni un pistolet qu'il prit, mais une cravache.

Jacques le vit venir, reconnut ses intentions et se blottit sous son coussin ; mais il était trop tard. Tony fut impitoyable et Jacques reçut une correction consciencieusement mesurée au

délit. Cela le calma pour le reste de la nuit, mais alors ce fut à Tony qu'il fut impossible de se rendormir ; ce que voyant, il se leva bravement, alluma sa lampe, et, ne pouvant peindre à la lumière, il commença un de ces bois délicieux qui l'ont fait le roi des illustrations.

On comprend que, malgré le bénéfice pécuniaire que Tony trouvait à son insomnie, cela ne pouvait durer dans les mêmes conditions ; aussi, le jour venu, pensa-t-il sérieusement à trouver un moyen qui conciliât les exigences de son sommeil et les intérêts de sa bourse : il était au plus abstrait de ses méditations, lorsqu'il vit entrer dans son atelier une jolie chatte de gouttière, nommée Michette, que Jacques aimait parce qu'elle faisait tout ce qu'il voulait, et qui, de son côté, aimait Jacques parce que Jacques lui cherchait ses puces.

Tony ne se fut pas plus tôt rappelé cette douce intimité, qu'il pensa à en tirer parti. La chatte, avec sa fourrure hivernale pouvait parfaitement remplacer le poêle. En conséquence, il mit la main sur la chatte, qui, ignorant les dispositions que l'on venait de prendre à son égard, ne fit aucune tentative pour fuir, l'introduisit dans la niche grillée de Jacques, y poussa Jacques derrière elle, et rentra dans l'atelier afin de regarder par le trou de la serrure comment les choses allaient se passer.

D'abord les deux captifs cherchèrent tous les moyens de sortir de leur prison, employant ceux qui leur étaient suggérés par leurs différents caractères : Jacques sauta alternativement contre les trois parois de sa niche, et revint secouer les barreaux, puis recommença vingt fois le même manège sans s'apercevoir qu'il était parfaitement inutile ; quant à Michette, elle resta où on l'avait mise, regarda autour d'elle sans remuer autre chose que la tête, puis, revenant aux barreaux, elle les caressa doucement avec un côté, ensuite avec l'autre, en faisant le gros dos et en pliant sa queue en arc ; puis, à la troisième fois, elle essaya, tout en ronronnant, de passer la tête entre chaque

barreau ; enfin, lorsque la chose lui fut démontrée impossible, elle fit entendre deux ou trois petits miaulements plaintifs ; mais, voyant qu'ils demeuraient sans résultat, elle alla faire son nid dans un coin de la niche, se roula dans le foin, et présenta bientôt l'apparence d'un manchon d'hermine vu par l'une de ses extrémités.

Quant à Jacques, il demeura un quart d'heure, à peu près, sautant, cambriolant et grognant ; puis, voyant que toutes ses gambades étaient inutiles, il alla se blottir dans le coin opposé à celui de la chatte : animé par l'exercice qu'il venait de prendre, il demeura un instant accroupi et conservant un geste d'indignation, puis bientôt, le froid le gagnant, il se mit à grelotter de tous ses membres.

Ce fut alors qu'il avisa son amie chaudement roulée dans sa fourrure, et que son instinct égoïste lui donna le secret du parti qu'il pouvait tirer de sa cohabitation forcée avec sa nouvelle compagne ; en conséquence, il s'approcha doucement de Michette, se coucha près d'elle, lui passa un de ses bras sous le corps, introduisit l'autre dans l'ouverture supérieure du manchon naturel qu'elle formait, roula sa queue en spirale autour de la queue de sa voisine, qui ramena complaisamment le tout entre ses jambes, et parut aussitôt parfaitement rassuré sur son avenir.

Cette persuasion gagna Tony, qui, satisfait de ce qu'il avait vu, retira son œil de la serrure, sonna sa ménagère et lui ordonna, outre les carottes, les noix et les pommes de terre de Jacques une pâtée pour Michette.

La ménagère suivit à la lettre cette injonction ; et tout se serait honorablement passé pour l'ordinaire de Michette et de Jacques, si ce dernier, par sa gourmandise, ne fût venu tout bouleverser. Dès le premier jour, il avait remarqué, dans les deux repas qu'on lui servait régulièrement, l'un à neuf heures du matin, l'autre à cinq heures du soir, et qui, grâce à la

complaisance de ses voies digestives, durait toute la journée, l'introduction d'un nouveau mets. Quant à Michette, elle avait parfaitement reconnu le matin sa pâtée au lait, et le soir sa pâtée à la viande, de sorte qu'elle s'était mise à manger l'une et l'autre, quoique parfaitement satisfaite du service, avec cette délicatesse dédaigneuse que tous les observateurs ont remarquée chez les chattes de bonne maison.

D'abord, préoccupé de l'aspect des comestibles, Jacques l'avait regardée faire ; puis, comme Michette, en chatte bien élevée, avait laissé de la pâtée au lait dans son assiette, Jacques était venu derrière elle, l'avait goûtée, et, la trouvant excellente avait achevé le plat. À dîner, il avait fait la même expérience et, trouvant la pâtée à la viande également à son goût, il avait, toujours chaudement accolé à Michette, passé la nuit à se demander pourquoi on lui donnait, à lui, commensal de la maison, des carottes, des noix, des pommes de terre et autres légumes crus, qui lui agaçaient les dents, tandis qu'on offrait à une étrangère tout ce qu'il y avait de plus velouté et de plus délicat en pâtée.

Le résultat de cette veille fut que Jacques trouva la conduite de Tony souverainement injuste et résolut de rétablir les choses dans leur ordre naturel en mangeant la pâtée, et en laissant à Michette les carottes, les noix et les pommes de terre.

En conséquence, le lendemain matin, au moment où la femme de charge venait de servir le double déjeuner de Jacques et de Michette, et où Michette s'approchait en ronronnant de sa soucoupe, Jacques la prit sous son bras, la tête tournée du côté opposé à la soucoupe, et la maintint dans cette position tout le temps qu'il y resta quelque chose à manger ; puis, la pâtée achevée, et Jacques satisfait de son repas, il lâcha Michette, la laissant libre de déjeuner à son tour avec les légumes ; Michette alla flairer successivement carottes, noix et pommes de terre ; puis, mécontente de l'examen, elle revint, en miaulant avec

tristesse, se coucher près de Jacques, qui, l'estomac confortablement garni, s'occupa immédiatement d'étendre la douce chaleur qu'il ressentait vers la région abdominale, à ses pattes et à sa queue, extrémités beaucoup plus sensibles au froid que tout le reste du corps.

Au dîner, la même manœuvre se renouvela ; seulement, cette fois, Jacques se félicita davantage encore de son changement de régime, et la pâtée à la viande lui parut aussi supérieure à la pâtée au lait que la pâtée au lait l'était elle-même aux carottes, aux noix et aux pommes de terre. Grâce à cette nourriture plus confortable et à la fourrure de Michette, Jacques passa une nuit excellente, sans le moins du monde faire attention aux plaintes de la pauvre Michette, qui, l'estomac vide et affamé, miaula piteusement depuis le soir jusqu'au matin, tandis que Jacques ronflait comme un chanoine, et faisait des rêves d'or : cela dura trois jours ainsi, à la grande satisfaction de Jacques et au détriment de Michette.

Enfin, le quatrième jour, lorsqu'on apporta le dîner, Michette n'eût plus même la force de faire sa démonstration accoutumée, et elle resta couché dans son coin, de sorte que Jacques, plus libre de ses mouvements, depuis qu'il n'était plus obligé de comprimer ceux de Michette, dîna mieux qu'il ne l'avait jamais fait ; son dîner fini, il alla, selon son habitude, se coucher près de sa chatte, et, la sentant plus froide qu'à l'ordinaire, l'enlaça plus étroitement que d'habitude de ses pattes et de sa queue, grognant maussadement de ce que son calorifère se refroidissait.

Le lendemain, Michette était morte et Jacques avait la queue gelée.

Ce jour-là, ce fut Tony qui, inquiet du froid croissant de la nuit, alla visiter en se réveillant ses deux prisonniers, il trouva Jacques victime de son égoïsme et enchaîné à un cadavre ; il prit

la morte et le vivant, à peu près aussi immobiles, aussi froids l'un que l'autre, et les transporta dans son atelier. Il n'y avait pas de redoublement de chaleur capable de réchauffer Michette ; quant à Jacques, comme il n'était qu'engourdi, peu à peu le mouvement lui revint dans tout le corps, excepté vers la région de la queue, qui demeura gelée, et qui, ayant été gelée pendant qu'elle était roulée en spirale autour de celle de Michette, conserva la forme d'un tire-bouchon, forme inouïe et inusitée jusqu'à ce jour dans l'espèce simiane, et qui donna dès lors à Jacques la tournure la plus fabuleusement chimérique qui se puisse imaginer.

Trois jours après, le dégel arriva ; or, le dégel amena un événement que nous ne pouvons passer sous silence, non pas à cause de son importance elle-même, mais à cause des suites désastreuses qu'il eut pour la queue de Jacques, déjà passablement hypothéquée par l'accident que nous venons de raconter.

Tony avait reçu, pendant la gelée, deux peaux de lion qu'un de ses amis, qui pour le moment chassait dans l'Atlas, lui avait envoyées d'Alger. Ces deux peaux de lion, fraîchement écorchées, avaient été saisies par le froid en arrivant en France, ce qui leur avait fait perdre leur odeur, et attendaient, déposées dans la chambre de Tony, qui comptait les faire tanner un jour ou l'autre et en orner son atelier. Or, comme, le dégel était arrivé, toute chose dégela, excepté la queue de Jacques, les peaux, en s'amollissant, reprirent cette odeur âcre et fauve qui annonce de loin aux animaux épouvantés la présence du lion. Il résultat de cette circonstance que Jacques, qui, vu l'accident qui lui était arrivé, avait obtenu la permission de demeurer dans l'atelier, éventa, avec cette subtilité d'odorat particulière à sa race, l'odeur terrible qui se répandait peu à peu dans l'appartement, et donna des signes d'inquiétude visible, que Tony prit d'abord pour un malaise occasionné par le retranchement d'un de ses membres les plus essentiels.

Cette inquiétude durait depuis deux jours ; depuis deux jours, Jacques, éternellement préoccupé d'une même idée, aspirait tous les courants d'air qui arrivaient jusqu'à lui, sautait des chaises sur les tables et des tables sur les rayons, mangeait à la hâte et en regardant avec crainte autour de lui, buvait à grande gorgée et s'étranglait en buvant, enfin menait une vie des plus agitées, lorsque par hasard je vins faire une visite à Tony.

Comme j'étais un des bons amis de Jacques, et que je ne me présentais jamais à l'atelier sans lui apporter quelques friandises, dès que Jacques m'aperçut, il accourut à moi pour s'assurer que je ne perdais pas mes bonnes habitudes ; or, la première chose qui me frappa, en offrant à Jacques un cigare de la Havane dont il était fort friand – non pas pour le fumer à la manière de nos élégants, mais pour le chiquer tout bonnement, à l'imitation des matelots de la Roxelane – la première chose, dis-je, qui me frappa, fut cette queue fantastique que je ne lui avais jamais connue ; puis, ensuite, ce tremblement nerveux, cette agitation fébrile que je n'avais point encore remarquée en lui. Tony me donna l'explication du premier phénomène, mais il était aussi ignorant que moi sur le second ; il se proposait d'envoyer chercher Thierry pour le consulter à ce sujet.

Je le quittai en l'affermissant dans cette intention, lorsqu'en traversant la chambre à coucher je fus frappé de l'odeur sauvagine que l'on y respirait. J'en demandai la cause à Tony, qui me montra les deux peaux de lion. Tout me fut expliqué par ce seul geste : il était évident que c'étaient ces peaux de lion qui tourmentaient Jacques. Tony n'en voulait rien croire, et, comme il continuait de penser que Jacques était sérieusement indisposé, je lui proposai de tenter une expérience qui lui démontrerait jusqu'à l'évidence que, si Jacques était malade, c'était de peur. Cette expérience était des plus simples et des plus faciles à exécuter ; elle consistait purement et

simplement à appeler ses deux rapins, qui profitaient de notre sortie momentanée pour jouer aux billes, à leur mettre à chacun un peau de lion sur les épaules, et à les faire entrer dans l'atelier à quatre pattes et vêtus en Hercules Néméens.

Déjà, depuis que la porte de la chambre à coucher était ouverte et que l'odeur des lions pénétrait plus forte et plus directe jusqu'à lui, l'inquiétude de Jacques avait sensiblement augmenté : il s'était élancé sur une échelle double, et, monté sur le dernier échelon, tournait la tête de notre côté, aspirant l'air et poussant de petits cris d'effroi, indiquant qu'il sentait le péril s'approcher et qu'il devinait de quel côté il devait venir.

En effet, au bout d'un instant, un des rapins, suffisamment caparaçonné, se mit à quatre pattes et marcha vers l'atelier, immédiatement suivi de son camarade ; l'agitation de Jacques fut à son comble. Enfin il vit apparaître à la porte la tête du premier lion, et cette agitation devint de la terreur ; mais une terreur insensée, sans calcul, sans espérance ; cette terreur de l'oiseau qui se débat sous le regard du serpent ; cette terreur qui brise les forces physiques, paralyse les facultés morales ; cette terreur du vertige, qui fait qu'aux yeux effrayés le ciel tourne et la terre vacille, et que, toutes les forces s'anéantissant à la fois, on tombe haletant comme dans un songe, sans jeter un seul cri ; voilà ce qu'avait produit le seul aspect des lions.

Ils firent un pas vers Jacques, Jacques tomba de son échelle.

Nous courûmes à lui, il était évanoui ; nous le relevâmes : il n'avait plus de queue ! la gelée l'avait rendue fragile comme du verre, de sorte que, dans sa chute, elle s'était brisée.

Nous ne voulions pas pousser la plaisanterie aussi loin ; aussi renvoyâmes-nous les peaux de lion au grenier, et, cinq minutes après, les rapins rentrèrent sous leur figure naturelle. Quant à Jacques, au bout d'un instant, il rouvrit tristement les

yeux, poussant de petites plaintes ; et, reconnaissant Tony, il lui jeta les bras autour du cou et se cacha la tête dans sa poitrine.

Pendant ce temps, je préparais un verre de vin de Bordeaux pour rendre à Jacques le courage qu'il avait perdu ; mais Jacques n'avait le cœur ni à boire ni à manger : au moindre bruit, il frémissait de tous ses membres, et cependant, petit à petit, et tout en humant l'air, il s'apercevait que le danger s'était éloigné.

En ce moment, la porte se rouvrit, et Jacques ne fit qu'un bond des bras de Tony sur l'échelle double ; mais, au lieu des monstres qu'il attendait par cette porte, Jacques vit paraître sa vieille amie la cuisinière ; cette vue lui rendit un peu de sécurité. Je profitai de ce moment pour lui mettre sous le nez une soucoupe pleine de vin de Bordeaux. Il la regarda un instant avec défiance, reporta les yeux sur moi pour s'assurer que c'était bien un ami qui lui présentait le breuvage tonique, y trempa languissamment sa langue, la ramena dans sa bouche comme pour me faire plaisir ; mais, s'étant aperçu, avec la finesse de dégustation qui le caractérisait, que le liquide inconnu avait un arôme des plus estimables, il y revint de lui-même ; à la troisième ou quatrième lapée, ses yeux se ranimèrent, il fit entendre de petits grognements de plaisir qui indiquaient son retour vers des sensations plus joyeuses ; enfin, la soucoupe vide, il se redressa sur ses pieds de derrière, regarda autour de lui pour voir où était la bouteille, l'aperçut sur une table, s'élança près d'elle avec une légèreté qui prouvait que ses muscles commençaient à reprendre leur élasticité première, et, se dressant devant la bouteille qu'il prit comme un joueur de clarinette prend son instrument, il introduisit sa langue dans le goulot. Malheureusement, elle se trouva de quelques pouces trop courte pour lui rendre le service qu'il attendait d'elle ; alors Tony eut pitié de Jacques et lui versa une seconde soucoupe de vin.

Cette fois, Jacques ne se fit pas prier ; il y porta au contraire si vivement les lèvres, qu'il en avala d'abord autant par le nez que par la bouche, et qu'il fut obligé de s'arrêter pour éternuer. Mais cette interruption fut rapide comme la pensée. Jacques se remit immédiatement à l'œuvre, et, au bout d'un instant, la soucoupe était nette comme si on l'eût essuyée avec une serviette ; Jacques, en échange, commençait à être singulièrement aviné ; toute trace de frayeur avait disparu pour faire place à un air crâne et vainqueur : il regarda de nouveau la bouteille, que Tony avait changée de place et qui se trouvait sur un autre meuble, voulut faire quelques pas debout pour aller à elle ; mais, presque aussitôt, sentant qu'il y avait plus de sécurité pour lui en doublant ses points d'appui, il se remit à quatre pattes et s'achemina, avec la fixité de l'ivresse naissante, vers le but qu'il se proposait ; il avait parcouru déjà les deux tiers, à peu près, de l'espace qui séparait son point de départ de la bouteille, lorsque, sur la route, il rencontra sa queue.

Ce spectacle le tira momentanément de sa préoccupation. Il s'arrêta devant elle pour la regarder, agita le bout de fouet qui lui restait ; et, après quelques secondes d'immobilité, il en fit le tour pour l'examiner plus en détail ; l'examen fini, il la ramassa négligemment, la tourna et retourna entre ses mains comme une chose qui lui inspirait une assez médiocre curiosité, la flaira une dernière fois, y goûta du bout des dents, et, la trouvant d'un goût assez insipide, il la laissa tomber avec un profond dédain, et reprit sa route vers la bouteille.

C'est le plus beau trait d'ivrognerie que j'aie vu faire de ma vie, et je le livre à l'admiration des amateurs.

Jamais, depuis, Jacques ne reparla de sa queue ; mais il ne se passa point un jour qu'il ne demandât sa bouteille. De sorte qu'aujourd'hui, ce dernier héros de notre histoire est non seulement affaibli par l'âge, mais encore abruti par la boisson.

Chapitre XVI

Comment le capitaine Pamphile proposa un prix de deux mille francs et la croix de la Légion d'honneur, afin de savoir si le nom de Jeanne d'Arc s'écrivait par un Q ou par un K.

Pour peu que nos lecteurs n'aient pas perdu, par suite du vif intérêt qu'ils ont dû prendre à la mort de Jacques Ier, la mémoire des événements antérieurs à ceux que nous venons de raconter, ils se rappelleront sans doute qu'en revenant de son onzième voyage dans l'Inde après avoir fait son chargement de thé, d'épices et d'indigo aux dépens du capitaine Kao-Kiou-Koan, et avoir acheté un perroquet aux îles Rodrigue, le respectable marin dont nous décrivons la véridique histoire avait successivement relâché dans la baie d'Algoa et à l'embouchure de la rivière orange.

Sur chacune de ces deux côtes, il avait, on se le rappelle encore, fait marché, d'abord avec un chef cafre nommé Outavaro, et ensuite avec un chef namaquois nommé Outavari, pour quatre mille défenses d'éléphant. Or, c'était, comme nous l'avons dit, pour donner le temps à ses deux estimables commanditaires de se mettre en mesure de faire honneur à leur engagement, que le capitaine avait tenté cette fameuse spéculation de la pêche à la morue pendant laquelle il avait été soumis à de si terribles tribulations, et qui cependant s'était terminée à sa plus grande gloire, grâce à son courage et à sa présence d'esprit, secondé par le dévouement de Double-Bouche, qui avait été, à cette occasion, comme on se le rappelle,

élevé au grade éminent de maître coq du brick de commerce la Roxelane.

Aussi, le premier soin du capitaine Pamphile, après s'être défait avantageusement de sa morue au Havre et de ses oursons à Paris, avait-il été de recommencer ses apprêts pour un treizième voyage qui lui présentait des chances non moins sûres que les douze premiers. En conséquence, fidèle à ses antécédents dont il avait pu apprécier les bons résultats, il avait pris la voiture d'Orléans, rue de Grenelle-Saint-Honoré, était descendu à l'hôtel du Commerce, et, aux questions habituelles de l'aubergiste, il avait répondu qu'il était un membre de l'Institut, section des sciences historiques, et qu'il venait dans le chef-lieu du département du Loiret faire des recherches sur la véritable orthographe du nom de Jeanne d'Arc, que les uns écrivent par un Q et les autres par un K, sans compter ceux qui, comme moi, l'écrivent avec un C.

Dans un moment où tous les esprits graves sont tournés vers les études historiques, un semblable prétexte devait paraître parfaitement plausible aux habitants d'Orléans, la discussion était assez importante, en effet, pour que l'Académie des inscriptions et belles-lettres s'en occupât sérieusement, et envoyât un de ses membres les plus distingués pour approfondir cette importante question ; en conséquence, le jour même de son arrivée, l'illustre voyageur fut présenté par son hôte à un membre du conseil municipal, qui le présenta le lendemain à l'adjoint, qui le présenta le surlendemain au maire, lequel, avant la fin de la semaine, le présenta à son tour au préfet ; celui-ci, flatté de l'honneur que recevait en sa personne la ville tout entière, invita le capitaine à dîner afin d'arriver plus vite et plus sûrement à la solution de ce grand problème, avec le dernier descendant de Bertrand de Pelonge, lequel, comme chacun sait, conduisit Jeanne la Pucelle de Domrémy à Chinon, et de Chinon à Orléans, où, ayant pris femme, sa race s'était perpétuée jusqu'à nos jours, et brillait de toute sa splendeur en la

personne de M. Ignace Nicolas Pelonge, liquoriste en gros, place du Martroy, sergent-major de la garde nationale et membre correspondant des académies de Carcassonne et de Quimper-Corentin ; quant à la suppression du « de » qui, comme Cassius et Brutus, brille par son absence, c'était un sacrifice que M. de Pelonge père avait fait à la cause du peuple pendant la fameuse nuit où M. de Montmorency brûla ses lettres de noblesse, et où M. de la Fayette renonça à son titre de marquis.

Le hasard servait le digne capitaine au delà de ses souhaits : ce qu'il estimait, comme on peut bien le penser, dans le citoyen Ignace Nicolas Pelonge, sergent-major de la garde nationale et liquoriste en gros, c'était, non pas l'illustration qu'il tenait de ses ancêtres, mais celle qu'il s'était acquise par lui-même : le citoyen Ignace Nicolas Pelonge étant connu pour faire, non seulement en France, mais encore à l'étranger, des envois considérables de vinaigres et d'eau-de-vie. Or, on sait le besoin qu'éprouvait le capitaine Pamphile d'une partie assez considérable d'alcool, engagé qu'il était, avec Outavari et Outavaro, à leur en livrer, à l'un quinze cents, et à l'autre deux mille cinq cents bouteilles en échange d'un nombre égal de défenses d'éléphant ; aussi accepta-t-il avec reconnaissance l'invitation que lui faisait M. le préfet.

Le dîner fut véritablement académique. Les convives, qui savaient à quel homme ils avaient affaire, étaient arrivés avec tous les trésors de l'érudition locale, et chacun possédait une telle masse de preuves irrécusables en faveur de son opinion, que, lorsque arriva le dessert, les uns ayant pris parti pour Guillaume le Cruel, et les autres pour Pierre de Fenin, on allait se jeter les assiettes du gouvernement à la tête, si le capitaine Pamphile n'avait concilié toutes les opinions, en invitant leurs représentants à envoyer chacun un mémoire à l'Institut, promettant de faire distraire deux mille francs du prix Motyon, et une croix d'honneur de la distribution des 27, 28 et 29 juillet, pour les accorder à celui dont l'opinion prévaudrait.

Cette offre fut accueillie avec enthousiasme, et le préfet, se levant, proposa un toast en l'honneur du corps respectable qui faisait à la ville d'Orléans cette grâce, de lui envoyer un de ses membres les plus distingués pour puiser aux sources locales un des rayons de cette lumière dont le soleil parisien éclaire le monde.

Le capitaine Pamphile se leva, les larmes aux yeux, et, d'une voix qui trahissait son émotion, répondit, au nom du corps dont il faisait partie, que, si Paris était le soleil de la science, Orléans, grâce aux renseignements qui venaient de lui être donnés et qu'il s'empresserait de transmettre à ses illustres collègues, ne pouvait manquer avant peu d'en être déclaré la lune. Les convives jurèrent en chœur que c'était là toute leur ambition, et que le jour où cette ambition serait comblée, le département du Loiret serait le département le plus fier des quatre-vingt-six départements ; sur quoi, le préfet mit la main sur sa poitrine, dit à ses convives qu'il les portait tous dans son cœur, et les invita à passer au salon pour prendre le café.

C'était le moment que chacun attendait pour séduire le capitaine Pamphile ; on n'ignorait pas l'influence qu'un membre si distingué, et qui avait fait preuve, pendant le dîner, d'une si vaste érudition, devait avoir sur les décisions de ses collègues ; d'ailleurs, il avait adroitement insinué qu'il serait probablement nommé rapporteur de la commission, et, à ce titre, sa voix était d'un grand poids ; aussi, son voisin de droite, au lieu de le laisser continuer sa route vers la porte du salon, l'attira-t-il dans le premier angle de la salle à manger, et, là, il lui demanda comment il avait trouvé le raisin sec. Le capitaine, qui n'avait rien contre cet estimable fruit, en fit le plus grand éloge ; en raison de quoi, le voisin de droite lui prit la main, la lui serra en signe d'intelligence et lui demanda son adresse. Le digne savant répondit que son domicile scientifique était à l'Institut, mais que sa résidence réelle était au Havre, où il l'avait transportée pour être plus à même de faire des observations sur le départ et

le retour des marées, et qu'on pouvait lui faire en ce port tous les envois possibles, à l'adresse du capitaine Pamphile, son frère, commandant le brick de commerce la Roxelane.

Même chose arriva pour le voisin de gauche, qui guettait le moment où le rapporteur de la commission serait libre ; celui-là était un confiseur fort estimable, lequel s'informa avec le même intérêt qu'avait fait son voisin l'épicier, du goût qu'avait le capitaine Pamphile pour les sucreries et les confitures. Le capitaine répondit qu'il était généralement reconnu que l'Académie était un corps très friand, et qu'en preuve de ce qu'il avançait, il voulait bien lui avouer que cette honorable assemblée, qui se rassemblait tous les jeudis sous le prétexte ostensible de discuter des questions de science ou de littérature n'avait d'autre but dans ces réunions à huis clos que de s'assurer, en mangeant de la conserve de rose et en buvant du sirop de groseille, des progrès que faisait l'art des Millelot et des Tanrade, que, depuis quelque temps, au reste, elle s'était aperçue de l'abus de la centralisation, sous le rapport de la confiserie, et que les pâtes d'Auvergne et le nougat de Marseille avaient été reconnus dignes des encouragements académiques ; quant à lui, il était heureux d'avoir appris par expérience que les confitures d'Orléans, dont il n'avait jamais entendu parler jusqu'à ce jour, ne le cédaient en rien à celles de Bar et de Châlons : c'était une découverte dont il ne manquerait pas de faire part à l'Académie dans une de ses plus prochaines séances. Le voisin de gauche serra la main du capitaine Pamphile et lui demanda son adresse, et le capitaine Pamphile, lui ayant fait la même réponse qu'au voisin de droite, se trouva libre enfin d'entrer dans le salon, où le préfet l'attendait pour prendre le café.

Quoique le capitaine fût un digne appréciateur de la fève d'Arabie, et que celle dont il savourait la flamme liquide lui parût venir directement de Moka, il réserva tous ses éloges pour le petit verre d'eau-de-vie qui l'accompagnait et qu'il compara

au meilleur cognac qu'il eût jamais dégusté. À cet éloge, le descendant de Bertrand de Pelonge s'inclina : c'était le fournisseur ordinaire de la préfecture, et la flèche de la flatterie, décochée par le capitaine Pamphile, était allée frapper en plein but.

Il s'ensuivit une longue conférence, entre le citoyen Ignace Nicolas Pelonge et le capitaine Amable Désiré Pamphile, dans laquelle le liquoriste montra une grande habitude pratique et l'académicien une profonde connaissance de la théorie. Le résultat de cette conversation, dans laquelle la question des liquides avait été profondément débattue, fut que le capitaine Pamphile apprit ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire que le citoyen Ignace Nicolas Pelonge était sur le point d'envoyer cinquante pipes de cette même eau-de-vie, contenant cinq cents bouteilles, à la maison Jackson et Williams, de New-York, avec laquelle il était en relation d'affaires, et que cet envoi, actuellement en charge sur le quai de l'Horloge, devait descendre la Loire jusqu'à Nantes, où il serait placé à bord du trois-mâts le Zéphir, capitaine Malvilain, en partance pour l'Amérique du Nord : le tout dans le délai de quinze à vingt jours.

Il n'y avait pas une minute à perdre, si le capitaine Pamphile voulait arriver en temps opportun. Aussi prit-il, le même soir, congé des autorités d'Orléans, sous le prétexte que la lucidité des éclaircissements qu'il avait acquis rendait inutile un plus long séjour dans la capitale du département du Loiret : il serra donc encore une fois la main à l'épicier et au confiseur, embrassa le liquoriste, et quitta la même nuit Orléans, laissant les esprits les plus prévenus contre l'Académie entièrement revenus sur le compte de cet estimable corps.

Chapitre XVII

Comment le capitaine Pamphile, ayant abordé sur la côte d'Afrique, au lieu d'un chargement d'ivoire qu'il venait y chercher, fut forcé de prendre une partie de bois d'ébène.

Le lendemain de son arrivée au Havre, le capitaine Pamphile reçut un demi-quintal de raisins secs et six douzaines de pots de confiture, qu'il ordonna à Double-Bouche de faire amarrer dans son office particulier ; puis il s'occupa des préparatifs d'appareillage qui ne furent pas longs, attendu que le digne marin naviguait presque toujours sur son lest, et, comme on l'a déjà vu, ne faisait ordinairement ses chargements qu'en pleine mer ; si bien qu'au bout de huit jours il doublait la pointe de Cherbourg, et qu'au bout de quinze, il croisait entre le 47e et le 48e degré latitude, juste en travers de la route que devait suivre le trois-mâts le Zéphir pour se rendre de Nantes à New-York. Il résulta de cette savante manœuvre qu'un beau matin que le capitaine Pamphile, moitié assoupi, moitié éveillé, rêvait paresseusement dans son hamac, il fut tiré tout à coup de ce demi-sommeil par le cri du matelot en vigie qui signalait une voile.

Le capitaine Pamphile descendit de son hamac, sauta sur une longue-vue, et, sans prendre le temps de passer sa culotte, monta sur le pont de son bâtiment. Cette apparition tant soit peu mythologique aurait pu paraître inconvenante, peut-être, à bord d'un navire plus régulier que ne l'était la Roxelane ; mais il faut avouer, à la honte de l'équipage, que pas un de ses membres ne fit la moindre attention à cette notable infraction

aux règles de la pudeur, tant ils étaient habitués aux bizarreries du capitaine ; quant à celui-ci, il traversa tranquillement le pont, grimpa sur le bastingage, enjamba quelques enfléchures des haubans, et, avec le même flegme que s'il eût été couvert d'un vêtement plus régulier, il se mit à examiner le navire en vue.

Au bout d'un instant, il n'avait plus de doute : c'était bien celui qu'il attendait ; aussi les ordres furent-ils immédiatement donnés pour placer les caronades sur leurs pivots et la pièce de huit sur son affût ; puis, voyant que ses recommandations allaient être exécutées avec la promptitude ordinaire, le capitaine Pamphile ordonna au timonier de tenir toujours la même route, et descendit dans sa cabine, afin de se présenter devant son confrère le capitaine Malvilain d'une manière plus décente.

Lorsque le capitaine remonta sur le pont, les deux bâtiments étaient à peu près à une lieue l'un de l'autre, et l'on pouvait reconnaître dans le nouvel arrivant l'honnête et grave démarche d'un navire marchand, qui, chargé, de toutes ses voiles et par une bonne brise, file décemment ses cinq ou six nœuds à l'heure ; il en résultait que même eût-il tenté de prendre chasse, le Zéphir eut été rejoint au bout de deux heures par la vive et coquette Roxelane ; mais il ne l'essaya même pas, confiant qu'il était dans la paix jurée par la Sainte-Alliance et dans l'extinction de la piraterie, dont il avait lu, huit jours encore avant son départ, la nécrologie dans le Constitutionnel. Il continua donc de s'avancer sur la foi des traités, et il n'était plus qu'à une demi-portée de canon du capitaine Pamphile, lorsque ces mots retentirent à bord de la Roxelane, et, portés par le vent, allèrent frapper les oreilles étonnées du capitaine du Zéphir :

– Ohé ! du trois-mâts ! mettez une embarcation à la mer, et envoyez-nous le capitaine.

Il y eut une pose d'un instant, puis ces mots, partis du bord du trois-mâts, parvinrent à leur tour jusqu'à la Roxelane :

– Nous sommes le bâtiment de commerce le Zéphir, capitaine Malvilain, chargé d'eau-de-vie, et faisant route de Nantes à New-York.

– Feu ! dit le capitaine Pamphile.

Un sillon de lumière accompagné d'un tourbillon de fumée, et suivi d'une détonation violente, partit aussitôt de l'avant de la Roxelane, et en même temps, on aperçut l'azur du ciel par un trou de la voile de misaine de l'innocent et inoffensif trois-mâts, qui, croyant que le bâtiment qui tirait sur lui avait mal entendu ou mal compris, répéta de nouveau et plus distinctement encore que la première fois :

– Nous sommes le bâtiment de commerce le Zéphir, capitaine Malvilain, chargé d'eau-de-vie, et faisant route de Nantes à New-York.

– Ohé ! du trois-mâts ! répondit la Roxelane, mettez une embarcation à la mer, et envoyez-nous le capitaine.

Puis, voyant que le trois-mâts hésitait encore à obéir, et que la pièce de huit était rechargée :

– Feu ! dit une seconde fois le capitaine.

Et l'on vit le boulet égratigner le sommet des vagues et aller se loger en plein bois, à dix-huit pouces au-dessus de l'eau.

– Au nom du ciel, qui êtes-vous et que demandez-vous donc ? cria une voix rendue encore plus lamentable par l'effet du porte-voix.

– Ohé ! du trois-mâts ! répondit l'impassible Roxelane, mettez une embarcation à la mer, et envoyez-nous le capitaine.

Cette fois, que le brick eût bien ou mal compris, qu'il fût réellement sourd, ou qu'il fît semblant de l'être, il n'y avait pas moyen de ne pas obéir : un troisième boulet au-dessous de la flottaison, et le Zéphir était coulé ; aussi le malheureux capitaine ne se donna-t-il point le temps de répondre, mais il fut visible à tout œil un peu exercé que son équipage se mettait en devoir de descendre la chaloupe à la mer.

Au bout d'un instant, six matelots se laissèrent glisser les uns après les autres par un cordage ; le capitaine les suivit, s'assit sur l'arrière, et la chaloupe, se détachant des flancs du trois-mâts, comme un enfant qui quitte sa mère, fit force de rames pour franchir la distance qui séparait le Zéphir de la Roxelane, et s'avança vers tribord ; mais un matelot monté sur la muraille fit signe aux rameurs de passer à bâbord, c'est-à-dire du côté d'honneur. Le capitaine Malvilain n'avait rien à dire, il était reçu avec les égards dus à son rang.

Au bout de l'échelle, le capitaine Pamphile attendait son confrère ; or, comme notre digne marin était un homme qui savait vivre, il commença par s'excuser auprès du capitaine Malvilain, sur la manière dont il l'avait prié de lui rendre visite ; puis il lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfants, et, une fois rassuré sur leur santé, il invita le commandant du Zéphir à entrer dans sa cabine, où il avait, disait-il, à traiter avec lui d'une affaire importante.

Les invitations du capitaine Pamphile étaient toujours faites d'une manière si irrésistible, qu'il n'y avait pas moyen de les refuser. Le capitaine Malvilain se rendit donc de bonne grâce aux désirs de son confrère, qui, après l'avoir fait passer le premier, malgré les difficultés de politesse qu'il opposa à cet honneur, referma la porte derrière lui, en ordonnant à Double-

Bouche de se distinguer, afin que le capitaine Malvilain emportât une idée honnête de la chère que l'on faisait à bord de la Roxelane.

Au bout d'une demi-heure, le capitaine Pamphile entrouvrit la porte, et remit à Georges, qui était de planton dans la salle à manger, une lettre adressée par le capitaine Malvilain à son lieutenant : cette lettre contenait l'ordre de faire passer à bord de la Roxelane douze des cinquante pipes d'eau-de-vie enregistrées à bord du Zéphir, sous la raison Ignace Nicolas Pelonge et compagnie. C'était juste deux mille bouteilles de plus que le capitaine Pamphile n'en avait strictement besoin ; mais, en homme de précaution, le digne marin avait pensé au déchet qu'une navigation de deux mois pouvait apporter à sa cargaison ; d'ailleurs, il pouvait tout prendre, et, en songeant à part lui à cette omnipotence dont son hôte usait si sobrement, le capitaine Malvilain rendit grâce à Notre-Dame de Guerrande de ce qu'il en était quitte à si bon marché.

Au bout de deux heures, le transport était achevé, et le capitaine Pamphile, fidèle à son système de civilité, avait eu la politesse de faire exécuter son emménagement pendant le dîner, de manière à ce que son collègue ne vît rien de ce qui se passait. On en était aux confitures et aux raisins secs, lorsque Double-Bouche, qui s'était surpassé dans l'exécution du repas, vint dire un mot à l'oreille du capitaine : celui-ci fit de la tête un signe de satisfaction et demanda le café. On le lui apporta aussitôt, accompagné de deux bouteilles d'eau-de-vie, que le capitaine reconnut, au premier petit verre, pour être la même qu'il avait dégustée chez le préfet d'Orléans ; cela lui donna une haute idée de la probité du citoyen Ignace Nicolas Pelonge, qui faisait ses envois si fidèles aux échantillons.

Le café pris et les douze pipes d'eau-de-vie arrimées, le capitaine Pamphile n'ayant plus aucun motif de retenir son collègue à bord de la Roxelane, le reconduisit avec la même

politesse qu'il l'avait reçu jusqu'à l'escalier de bâbord, où l'attendait sa chaloupe, et où il prit congé de lui, mais non sans le suivre des yeux jusqu'au Zéphir, avec tout l'intérêt d'une amitié naissante ; puis, lorsqu'il le vit remonter sur son pont et qu'à la manœuvre il reconnut qu'il allait se remettre en route, il emboucha de nouveau son porte-voix, mais, cette fois, pour lui souhaiter bon voyage.

Le Zéphir, comme s'il n'eût attendu que cette permission, étendit alors toutes ses voiles, et le navire, cédant à l'action du vent, s'éloigna aussitôt dans la direction de l'ouest, tandis que la Roxelane mettait le cap vers le midi. Le capitaine Pamphile n'en continua pas moins de faire des signaux d'amitié, auxquels répondit le commandant Malvilain, et il n'y eut que la nuit qui, en succédant au jour, interrompit cet échange de bonnes relations. Le lendemain, au lever du soleil, les deux navires étaient hors de la vue l'un de l'autre.

Deux mois après l'événement que nous venons de raconter le capitaine Pamphile mouillait à l'embouchure de la rivière Orange et remontait le fleuve, accompagné de vingt matelots bien armés, pour faire sa visite à Outavari.

Le capitaine Pamphile, qui était observateur, remarqua avec étonnement le changement qui s'était opéré dans le pays depuis qu'il l'avait quitté. Au lieu de ces belles plaines de riz et de maïs qui trempaient leurs racines jusque dans la rivière au lieu des troupeaux nombreux qui venaient, en bêlant et en mugissant, se désaltérer sur ses bords, il n'y avait plus que des terres en friche et une solitude profonde. Il crut un instant s'être trompé et avoir pris la rivière des Poissons pour la rivière Orange ; mais, ayant pris hauteur, il vit que son estime était juste : en effet, au bout de vingt heures de navigation, il arriva en vue de la capitale des Petits-Namaquois.

La capitale des Petits-Namaquois n'était peuplée que de femmes, d'enfants et de vieillards, lesquels étaient dans la plus profonde désolation, car voici ce qui était arrivé :

Aussitôt après le départ du capitaine Pamphile, Outavaro et Outavari alléchés, l'un par les deux mille cinq cents et l'autre par les quinze cents bouteilles d'eau-de-vie qu'ils devaient toucher en échange de leur fourniture d'ivoire, s'étaient mis chacun de son côté en chasse ; malheureusement, les éléphants se tenaient dans une grande forêt qui séparait les États des Petits-Namaquois de ceux des Cafres, espèce de terrain neutre qui n'appartenait ni aux uns ni aux autres, et sur lequel les deux chefs ne se furent pas plus tôt rencontrés, que, voyant qu'ils venaient pour la même cause et que la spéculation de l'un nuirait nécessairement à celle de l'autre, les levains de vieille haine, qui ne s'étaient jamais bien éteints entre le fils de l'orient et le fils de l'occident se rallumèrent. Chacun était parti pour une chasse ; tous, par conséquent, se trouvaient armés pour un combat, de sorte qu'au lieu de travailler de concert à réunir les quatre mille défenses, et de partager à l'amiable leur prix, ainsi que quelques vieillards à tête blanche le proposaient, ils en vinrent aux mains, et, dès le premier jour, quinze Cafres et dix-sept Petits-Namaquois restèrent sur le champ de bataille.

Dès lors, il y eut entre les hordes une guerre acharnée et inextinguible, dans laquelle Outavaro avait été tué et Outavari blessé ; mais les Cafres avaient nommé un nouveau chef, et Outavari s'était refait ; de sorte que, se trouvant sur le même pied qu'auparavant, la lutte avait recommencé de plus belle, chaque pays s'épuisant de guerriers pour renforcer son parti ; enfin un dernier effort avait été tenté par les deux peuples pour soutenir chacun son chef : tous les jeunes gens au-dessus de douze ans, et tous les hommes au-dessous de soixante, avaient rejoint leur armée respective, et les deux forces réunies des deux nations, devant sous peu de jours se trouver en face, une bataille générale allait décider du sort de la guerre.

Voilà pourquoi il n'y avait plus que des femmes, des enfants et des vieillards dans la capitale des Petits-Namaquois ; encore étaient-ils, comme nous l'avons dit, dans la désolation la plus profonde ; quant aux éléphants, ils se battaient joyeusement les flancs avec leur trompe, et profitaient de ce que personne ne s'occupait d'eux pour venir jusqu'aux portes des villages manger le riz et le maïs.

Le capitaine Pamphile vit à l'instant même le parti qu'il pouvait tirer de sa position ; il avait traité avec Outavaro et non avec son successeur ; il était donc délié avec celui-ci de tout engagement, et son allié naturel était Outavari. Il recommanda à sa troupe de faire une visite sévère des fusils et des pistolets, afin de s'assurer que le tout était en bon état ; puis, ayant ordonné à chaque homme de se munir de quatre douzaines de cartouches, il demanda un jeune Namaquois assez intelligent pour lui servir de guide et mesurer la marche de manière à ce qu'il arrivât au camp en pleine nuit.

Tout cela fut exécuté avec la plus grande intelligence, et, le surlendemain, sur les onze heures du soir, le capitaine Pamphile était introduit sous la tente d'Outavari, au moment où, ayant décidé de livrer le combat le lendemain, celui-ci tenait conseil avec les premiers et les plus sages de la nation.

Outavari reconnut le capitaine Pamphile avec cette certitude et cette rapidité de souvenirs qui distinguent les nations sauvages ; aussi, à peine l'eût-il aperçu, qu'il se leva, vint au-devant de lui, en mettant une main sur son cœur et l'autre sur sa bouche, pour lui exprimer que sa pensée et sa parole étaient d'accord dans ce qu'il allait dire ; or, ce qu'il allait dire et ce qu'il lui dit en mauvais hollandais était qu'ayant manqué à l'engagement pris avec le capitaine Pamphile, puisqu'il ne pouvait tenir le marché convenu, sa langue qui avait menti et son cœur qui avait trompé étaient à sa disposition, et qu'il n'avait qu'à couper l'une et arracher l'autre, pour les

donner à manger à ses chiens, comme on doit faire de la langue et du cœur d'un homme qui ne tient pas sa parole.

Le capitaine, qui parlait le hollandais comme Guillaume d'orange, répondit qu'il n'avait que faire du cœur et de la langue d'Outavari, que ses chiens étaient rassasiés, ayant trouvé la route semée de cadavres de Cafres, et qu'il venait offrir un marché bien autrement avantageux à l'un et à l'autre que celui que lui proposait avec tant de loyauté et de désintéressement son fidèle ami et allié Outavari : c'était de le seconder dans sa guerre contre les Cafres, à la condition que tous les prisonniers faits après la bataille lui appartiendraient en toute propriété, pour, par lui ou ses ayant cause, en faire ce que bon leur semblerait : le capitaine Pamphile, comme on le voit à son style, avait été clerc d'avoué avant que d'être corsaire.

La proposition était trop belle pour être refusée ; aussi fut-elle reçue avec acclamation, non seulement par Outavari, mais encore par le conseil tout entier ; le plus vieux et le plus sage des vieillards tira même sa chique de sa bouche et sa coupe de ses lèvres, pour offrir l'une et l'autre au chef blanc ; mais le chef blanc dit majestueusement que c'était à lui de régaler le conseil, et il ordonna à Georges d'aller chercher dans ses bagages deux aunes de carotte de Virginie et quatre bouteilles d'eau-de-vie d'Orléans, qui furent reçues et dégustées avec une profonde reconnaissance.

Cette collation achevée, et comme il était une heure du matin, Outavari envoya chacun se coucher à son poste, et resta seul avec le capitaine Pamphile, afin d'arrêter avec lui le plan de la bataille du lendemain.

Le capitaine Pamphile, convaincu que le premier devoir d'un général est de prendre une parfaite connaissance des localités sur lesquelles il doit opérer, et n'ayant aucun espoir de se procurer une carte du pays, invita Outavari à le conduire sur

le point le plus élevé des environs, la lune jetant une lumière assez vive pour que l'on pût distinguer les objets avec autant de lucidité que par un crépuscule d'occident. Justement, une petite colline s'élevait sur la lisière de la forêt, à laquelle était appuyée l'aile droite des Petits-Namaquois. Outavari fit signe au capitaine Pamphile de le suivre en silence, et, marchant le premier, il le conduisit par des chemins où tantôt ils étaient obligés de bondir comme des tigres, tantôt forcés de ramper comme des serpents. Heureusement que le capitaine Pamphile avait passé, dans le courant de sa vie, par bien d'autres difficultés, tant dans les marais que dans les forêts vierges de l'Amérique ; de sorte qu'il bondit et rampa si bien, qu'au bout d'une demi-heure de marche, il était arrivé avec son guide au sommet de la colline.

Là, si habitué que fût le capitaine Pamphile aux grands spectacles de la nature, il ne put s'empêcher de s'arrêter un instant et de contempler avec admiration celui qui se déroulait sous ses yeux. La forêt formait un immense demi-cercle dans lequel était enfermé le reste des deux peuples : c'était une masse noire qui projetait son ombre sur les deux camps, et dans laquelle l'œil eût cherché en vain à pénétrer, tandis qu'au delà de cette ombre, réunissant un bout du demi-cercle à l'autre, et formant la corde de l'arc, la rivière orange brillait comme un ruisseau d'argent liquide, en même temps qu'au fond le paysage se perdait dans cet horizon sans bornes visibles et au delà duquel s'étend le pays des Grands-Namaquois.

Toute cette immense étendue, qui conservait, même pendant la nuit, ses teintes chaudes et tranchées, était éclairée par cette lune brillante des tropiques, qui seule sait ce qui se passe au milieu des grandes solitudes du continent africain ; de temps en temps, le silence était troublé par les rugissements des hyènes et des chacals qui suivaient les deux armées, et au-dessus desquels s'élevait, comme le roulement du tonnerre, le rauquement lointain de quelque lion. Alors tout se taisait,

comme si l'univers eût reconnu la voix du maître, depuis le chant du bengali qui racontait ses amours, balancé dans le calice d'une fleur, jusqu'au sifflement du serpent qui, dressé sur sa queue, appelait sa femelle en élevant sa tête bleuâtre au-dessus de la bruyère ; puis le lion se taisait à son tour, et tous les bruits divers qui lui avaient cédé l'espace s'emparaient de nouveau de la solitude et de la nuit.

Le capitaine Pamphile resta un instant, comme nous l'avons dit, sous le poids de l'impression que devait produire un pareil spectacle ; mais, comme on le sait, le digne marin n'était pas homme à se laisser longtemps détourner par des influences bucoliques d'une affaire aussi sérieuse que celle qui l'avait amené là. Sa seconde pensée le reporta donc de plein saut au milieu de ses intérêts matériels ; alors il vit, de l'autre côté d'un petit ruisseau qui s'échappait de la forêt et allait se jeter dans l'orange, toute l'armée des Cafres campée et endormie, sous la garde de quelques hommes qu'à leur immobilité on eût pris pour des statues : comme les Petits-Namaquois, ils paraissaient être décidés à livrer la bataille le lendemain, et attendaient de pied ferme leurs ennemis.

D'un coup d'œil, le capitaine Pamphile eut mesuré leur position et calculé les chances d'une surprise ; et, comme son plan était suffisamment arrêté, il fit signe à son compagnon qu'il était temps de regagner le camp ; ce qu'ils firent avec les mêmes précautions qu'ils l'avaient quitté.

À peine de retour, le capitaine réveilla ses hommes, en prit douze avec lui, en laissa huit à Outavari, et, accompagné d'une centaine de Petits-Namaquois, auxquels leur chef ordonna de suivre le capitaine blanc, il s'enfonça dans la forêt, fit un grand détour circulaire, et vint s'embusquer, avec sa troupe, sur la lisière de la forêt qui longeait le camp des Cafres.

Arrivé là, il plaça quelques-uns de ses matelots de distance en distance, de manière à ce qu'entre deux marins il y eût dix ou douze Namaquois ; puis il fit coucher tout le monde et attendit l'événement.

L'événement ne se fit pas attendre : au point du jour, de grands cris annoncèrent au capitaine Pamphile et à sa troupe que les deux armées en venaient aux mains. Bientôt une fusillade activement nourrie se mêla à ces clameurs ; aux même instant, toute l'armée ennemie fit volte-face dans le plus grand désordre, et essaya de regagner la forêt. C'était ce qu'attendait le capitaine Pamphile, qui n'eut qu'à se montrer, lui et ses hommes, pour compléter la défaite.

Les malheureux Cafres, cernés en tête et en queue, enfermés, d'un côté, par la rivière, et, de l'autre, par la forêt, n'essayèrent même plus de fuir : ils tombèrent à genoux, croyant que leur dernière heure était arrivée, et, en effet, pas un seul n'en eût probablement réchappé, à la manière dont y allaient les Petits-Namaquois, si le capitaine Pamphile n'avait rappelé à Outavari que ce n'étaient point là leurs conventions. Le chef interposa son autorité, et, au lieu de frapper de la massue et du couteau, les vainqueurs se contentèrent de lier les mains et les pieds aux vaincus ; puis, cette opération terminée, on ramassa, non pas les morts, mais les vivants. On donna du jeu à la corde qui leur entravait les jambes, et on les fit, de gré ou de force, marcher vers la capitale des Petits-Namaquois. Quant à ceux qui s'étaient échappés, on ne s'en inquiéta pas davantage, leur nombre étant trop faible pour causer désormais la moindre inquiétude.

Comme cette grande et dernière victoire était due à l'intervention du capitaine Pamphile, il eut tous les honneurs du triomphe. Les femmes vinrent au-devant de lui avec des guirlandes. Les jeunes filles effeuillèrent des roses sous ses pas. Les vieillards lui décernèrent le titre de Lion blanc, et tous

ensemble lui donnèrent un grand repas ; puis, ces réjouissances terminées, le capitaine, après avoir remercié les Petits-Namaquois de leur hospitalité, déclara que le temps qu'il pouvait accorder aux plaisirs était écoulé, et qu'il fallait maintenant revenir aux affaires ; en conséquence, il pria Outavari de lui faire délivrer ses prisonniers. Celui-ci reconnut la justesse de cette prétention, et le conduisit dans le grand hangar où on les avait entassés, le jour même de leur arrivée, et où on les avait oubliés depuis ce moment : or, trois jours s'étaient écoulés ; les uns étaient morts de leurs blessures, les autres de faim, quelques-uns de chaud ; si bien qu'il était temps, comme on le voit, que le capitaine Pamphile pensât à sa marchandise, car elle commençait à s'avarier.

Le capitaine Pamphile parcourut les rangs des prisonniers, accompagné du docteur, touchant lui-même les malades, examinant les blessures, assistant au pansement, séparant les mauvais des bons, comme fera l'ange au jour du jugement dernier ; puis, cette visite faite, il passa au recensement : il restait deux cent trente nègres en excellent état.

Et ceux-là, on pouvait le dire, c'étaient des hommes éprouvés : ils avaient résisté au combat, à la marche et à la faim. On pouvait les vendre et les acheter de confiance, il n'y avait plus de déchet à craindre : aussi le capitaine fut si content de son marché, qu'il fit cadeau à Outavari d'une pipe d'eau-de-vie et de douze aunes de tabac en carotte. En échange de cette civilité, le chef des Petits-Namaquois lui prêta huit grandes barques pour conduire tous ses prisonniers ; et, montant lui-même avec sa famille et les plus grands de son royaume dans la chaloupe du capitaine, il voulut l'accompagner jusqu'à son bâtiment.

Le capitaine fut reçu par les matelots restés à bord avec une joie qui donna au chef des Petits-Namaquois une haute idée de l'amour qu'inspirait le digne marin à ses subordonnés ; puis, comme le capitaine était, avant tout, un homme d'ordre,

qu'aucune émotion ne pouvait distraire de ses devoirs, il laissa le docteur et Double-Bouche faire les honneurs de la Roxelane à ses hôtes, et descendit avec les charpentiers dans la cale.

C'est que là se présentait une grave difficulté qui ne demandait rien moins que l'intelligence du capitaine Pamphile pour être résolue. En partant du Havre, le capitaine avait compté sur un échange ; or, les objets échangés prenaient tout naturellement la place les uns des autres. Mais voilà que, par un concours de circonstances inattendues, non seulement le capitaine Pamphile emportait, mais encore rapportait. Il s'agissait donc de trouver le moyen de loger en plus, dans un navire déjà passablement chargé, deux cent trente nègres.

Heureusement que c'était des hommes ; si c'eût été des marchandises, la chose était physiquement impossible ; mais c'est une si admirable machine que la machine humaine, elle est douée d'articulations si flexibles, elle se tient si facilement sur les pieds ou sur la tête, sur le côté droit ou sur le côté gauche, sur le ventre ou sur le dos, qu'il faudrait être bien maladroit pour n'en pas tirer parti ; aussi le capitaine Pamphile eut bientôt trouvé moyen de tout concilier : il fit transporter ses onze pipes d'eau-de-vie dans la fosse aux lions et dans la soute aux voiles ; car il tenait à ne pas mêler ses marchandises, prétendant avec raison, ou que les nègres feraient tort à l'eau-de-vie, ou que l'eau-de-vie ferait tort aux nègres ; puis il mesura la longueur de la cale. Elle avait quatre-vingts pieds : c'était plus qu'il n'en fallait. Tout homme doit se trouver satisfait lorsqu'il occupe un pied de surface sur le globe, et, au compte du capitaine Pamphile, chacun aurait encore une ligne et demie de jeu. Comme on le voit, c'était du luxe, et le capitaine aurait pu embarquer dix hommes de plus.

Or, le maître charpentier, d'après les ordres du capitaine, procéda de la manière suivante.

Il établit à tribord et à bâbord une planche de dix pouces de hauteur, qui formait un angle avec la carène du bâtiment et qui devait servir à appuyer les pieds ; de cette manière et grâce à ce soutien, soixante-dix-sept nègres pouvaient fort bien tenir adossés de chaque côté du navire, d'autant plus que, pour les empêcher de rouler les uns sur les autres, en cas de gros temps, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, on plaça entre chacun un anneau de fer qui devait servir à les amarrer. Il est vrai que l'anneau prenait un peu de la place sur laquelle avait compté le capitaine Pamphile, et qu'au lieu d'avoir une ligne et demie de trop, chaque homme se trouvait avoir trois lignes de moins ; mais qu'est-ce que trois lignes pour un homme ! trois lignes ! il faudrait avoir l'esprit bien mal fait pour chicaner sur trois lignes, surtout lorsqu'il vous en reste cent quarante-deux.

Même opération avait été établie pour le fond : les nègres, ainsi disposés sur deux rangs, laissaient vide un espace de douze pieds. Le capitaine Pamphile fit, au milieu de cet espace, pratiquer une espèce de lit de camp de la même largeur que les adossoirs ; mais, comme il ne devait y avoir que soixante-seize nègres pour le remplir, chaque homme gagnait une demi-ligne trois douzièmes : aussi le maître charpentier appela-t-il très judicieusement le banc du milieu le banc des pachas.

Comme ce banc avait six pieds de longueur, il laissait de chaque côté un intervalle de trois pieds pour le service et la promenade. C'était, comme on le voit, plus qu'il n'en fallait ; d'ailleurs, le capitaine ne dissimulait pas qu'en passant deux fois sous les tropiques, le bois d'ébène ne pouvait pas manquer de jouer un peu, ce qui, malheureusement, ferait de la place pour les plus difficiles ; mais toute spéculation a ses chances, et un négociant qui est doué de quelque prévoyance doit toujours compter sur le déchet.

Ces mesures une fois prises, leur exécution regardait le maître charpentier ; aussi, le capitaine Pamphile ayant accompli

son devoir en philanthrope, remonta-t-il sur le pont pour voir comment on y faisait les honneurs à ses hôtes.

Il trouva Outavari, sa famille et les grands de son royaume à même d'un magnifique festin présidé par le docteur. Le capitaine prit sa place au haut bout de la table, certain qu'il était de pouvoir entièrement se reposer sur l'adresse de son fondé de pouvoirs ; en effet, à peine le repas était-il fini et avait-on reporté dans leur pirogue le chef des Petits-Namaquois, son auguste famille et les grands de son royaume, que le maître charpentier vint dire au capitaine Pamphile que tout était fini à fond de cale, et qu'il pouvait y descendre pour visiter l'arrimage ; ce que fit aussitôt le digne capitaine.

On ne l'avait pas trompé : tout était merveilleusement en ordre, et chaque nègre, fixé à la membrure de manière à croire qu'il faisait partie du bâtiment, semblait une momie qui n'attendait plus que l'heure d'être mise dans son coffre ; on avait même sur ceux du fond gagné quelques pouces, de manière qu'on pouvait circuler autour de l'espèce de gril gigantesque sur lequel ils étaient étendus, si bien que le capitaine Pamphile eut un instant l'idée d'ajouter à sa collection le chef des Petits-Namaquois, son auguste famille et les grands de son royaume. Heureusement pour Outavari qu'à peine avait-il été reporté dans la pirogue royale, que ses sujets, qui n'avaient pas dans le Lion blanc la même confiance que leur roi, avaient profité de la liberté qui leur était laissée pour ramer de toutes leurs forces ; de sorte que, lorsque le capitaine Pamphile remonta sur le pont avec la mauvaise pensée qui lui était venue dans la cale, la pirogue disparaissait à un angle de la rivière orange.

À cette vue, le capitaine Pamphile poussa un soupir : c'était quinze à vingt mille francs qu'il perdait là par sa faute.

Chapitre XVIII

Comment le capitaine Pamphile, s'étant défait avantageusement de sa cargaison de bois d'ébène à la Martinique, et de son alcool aux grandes Antilles, retrouva son ancien ami le Serpent-Noir cacique des Mosquitos, et acheta son caciquat pour une demi-pipe d'eau-de-vie.

Après deux mois et demi d'une heureuse traversée pendant laquelle, grâce aux soins paternels que le capitaine prit de son chargement, il ne perdit que trente-deux nègres, la Roxelane entra dans le port de la Martinique.

C'était un excellent moment pour se défaire de sa cargaison ; grâce aux mesures philanthropiques prises d'un commun accord par les gouvernements civilisés, la traite, exposée aujourd'hui à des dangers ridicules, laisse manquer les colonies.

La marchandise du capitaine Pamphile était donc en grande hausse lorsqu'il aborda à Saint-Pierre-Martinique : aussi n'y en eut-il que pour les plus riches. Il faut avouer aussi que tout ce qu'apportait le capitaine était de véritables échantillons de choix. Tous ces hommes pris sur un champ de bataille étaient les plus braves et les plus robustes de leur nation ; puis ils n'avaient pas la face stupide et l'apathie animale des nègres du Congo ; leurs relations avec le Cap les avait presque civilisés ; ce n'étaient que des demi sauvages.

Aussi le capitaine les vendit-il mille piastres l'un dans l'autre, ce qui lui fit un total de neuf cent quatre-vingt-dix mille francs ; or, en sa qualité de capitaine, comme il avait moitié part, il encaissa à lui seul, tous frais prélevés, quatre cent vingt-deux mille francs ; ce qui, comme on le voit, était un assez joli denier.

Puis une circonstance inattendue donna encore moyen au capitaine Pamphile de tirer avantageusement parti d'une autre portion de son chargement. Au lieu de cinquante pipes d'eau-de-vie qu'elle attendait de la maison Ignace Nicolas Pelonge, d'Orléans, la maison Jackson et compagnie, de New-York, n'en ayant reçu que trente-huit, elle avait été, malgré sa fidélité ordinaire à remplir ses engagements, forcée de manquer de parole à quelques-unes de ses pratiques. Or, le capitaine Pamphile apprit, à Saint-Pierre, que les grandes Antilles manquaient entièrement d'alcool, et, comme il lui restait, si l'on se souvient, onze pipes trois quarts de cette liqueur dont il n'avait pas trouvé l'emploi, il résolut de faire voile pour la Jamaïque.

On n'avait pas trompé le capitaine Pamphile ; les Jamaïquois tiraient effroyablement la langue à l'endroit de l'eau-de-vie, dont ils manquaient depuis trois mois ; aussi le digne capitaine fut-il reçu comme une véritable providence. Or, comme on ne marchande pas avec la providence, le capitaine vendit ses pipes sur le pied de vingt francs la bouteille ; ce qui ajouta à son premier dividende de quatre cent vingt-deux mille francs une nouvelle part de cinquante mille livres, laquelle additionnée au-dessous de la première, donna un total de quatre cent soixante et douze mille francs ; aussi le capitaine Pamphile, qui, jusque-là, n'avait jamais désiré que *l'aurea mediocritas* d'Horace, résolut-il de mettre immédiatement à la voile pour Marseille, où, en réunissant tous les fonds qu'il avait épars sur les différentes parties du globe, il pouvait réaliser une

petite fortune de soixante et quinze à quatre-vingt mille livres de rente.

L'homme propose et Dieu dispose. À peine le capitaine Pamphile était-il sorti de la baie de Kinston, qu'un coup de vent le poussa vers la côte des Mosquitos, située au fond du golfe du Mexique, entre la baie de Honduras et la rivière Saint-Jean.

Or, comme la Roxelane avait subi quelques avaries et qu'elle avait besoin d'un mât de perroquet et d'un boute-hors de clinfoc, le capitaine résolut de descendre à terre, quoique les naturels du pays fussent accourus en foule sur le rivage, et que quelques-uns, armés de fusils, parussent disposés à faire résistance : aussi, ayant fait appareiller la chaloupe, et ordonné qu'on y transportât à tout hasard une petite caronade de douze qui avait son pivot sur l'avant, il y descendit avec vingt hommes, et, sans s'inquiéter des démonstrations hostiles des indigènes, il rama vigoureusement vers la côte, résolu à se procurer un mât de perroquet et un boute-hors de clinfoc, à quelque prix que ce fût.

Le capitaine avait calculé juste en comptant sur cette démonstration franche et précise de sa volonté ; car, à mesure qu'il avançait vers le rivage, les naturels, qui pouvaient parfaitement distinguer à l'œil nu les dispositions guerrières du capitaine, reculaient dans l'intérieur des terres, au fond desquelles on apercevait quelques chétives cabanes, dont la plus haute était surmontée d'un drapeau trop éloigné pour qu'on pût en reconnaître les armes. Il en résulta qu'au moment où le capitaine aborda, les deux troupes, toujours séparées par le même espace, se trouvaient à mille pas, à peu près, l'une de l'autre, distance à laquelle il était difficile de se parler autrement que par signes ; c'est ce que fit, au reste, immédiatement le capitaine Pamphile, qui, à peine débarqué, planta en terre un bâton au bout duquel flottait une serviette blanche ; ce qui, dans

tous les pays du monde, veut dire qu'on se présente avec des dispositions amies.

Ce signal fut sans doute compris des Mosquitos ; car, à peine l'eurent-ils aperçu, que celui qui paraissait leur chef, et qui, en cette qualité, était revêtu d'un vieil habit d'uniforme, qu'il portait sans chemise et sans pantalon, probablement à cause de la chaleur, déposa à terre son fusil, son tomahawk et son poignard, et, élevant les deux mains en l'air pour indiquer qu'il était sans armes, s'avança vers le rivage. Cette démonstration apparut à l'instant même au capitaine dans toute sa clarté ; car, ne voulant pas rester en arrière, il déposa de son côté son fusil, son sabre et ses pistolets sur le rivage, éleva les mains en l'air à son tour, et s'avança vers le sauvage avec la même confiance que celui-ci montrait.

Arrivé à cinquante pas du chef des mosquitos le capitaine Pamphile s'arrêta pour le regarder avec une plus grande attention ; il lui semblait que cette figure ne lui était pas inconnue, et que ce n'était pas la première fois qu'il avait l'honneur de la contempler. De son côté, le sauvage semblait faire des réflexions à peu près pareilles, et le capitaine paraissait éveiller aussi dans sa mémoire quelques souvenirs confus et incertains ; enfin, comme ils ne pouvaient se regarder éternellement, ils se remirent en route ; puis, arrivés à dix pas l'un de l'autre, ils s'arrêtèrent de nouveau en poussant chacun une exclamation de surprise.

– Heng ! dit gravement le Mosquitos.

– Sacredié ! s'écria en riant le capitaine.

– Le Serpent-Noir est un grand chef ! continua le Huron.

– Pamphile est un grand capitaine ! reprit le marin.

– Que vient chercher le capitaine Pamphile sur les terres du Serpent-Noir ?

– Deux misérables baguettes de saule, l'une pour faire un mât de perroquet et l'autre pour faire un boute-hors de clinfoc.

– Et que donnera en échange le capitaine Pamphile au Serpent-Noir ?

– Une bouteille d'eau-de-feu.

– Le capitaine Pamphile est le bien venu, dit le Huron après un moment de silence en tendant la main en signe d'adhésion.

Le capitaine prit la main du chef et la lui serra de manière à la lui broyer en signe que c'était un marché fait. Le Serpent-Noir supporta la torture en véritable Indien, le calme dans les yeux et le sourire sur les lèvres ; ce que voyant les marins d'un côté et les Mosquitos de l'autre, ils poussèrent trois grandes exclamations en signe de joie.

– Et quand le capitaine Pamphile donnera-t-il l'eau-de-feu ? demanda le Huron en dégageant ses doigts.

– À l'instant même, répondit le marin.

– Pamphile est un grand capitaine, dit le Huron en s'inclinant.

– Le Serpent-Noir est un grand chef, répondit le marin en lui rendant son salut.

Puis tous deux, se tournant le dos avec la même gravité, retournèrent d'un pas égal chacun vers sa troupe, afin de lui rendre compte de ce qui s'était passé.

Une heure après, le Serpent-Noir tenait la bouteille d'eau-de-feu. Le même soir, le capitaine Pamphile avait avisé deux palmiers qui faisaient justement son affaire.

Cependant, comme le maître charpentier demandait huit jours pour mettre son mâtereau et son boute-hors en état, le capitaine, jugeant que la bonne intelligence pouvait être interrompue pendant cet intervalle entre son équipage et les indigènes, fit tirer sur le rivage une ligne que ne pouvaient sous aucun prétexte dépasser les matelots. Le Serpent-Noir, de son côté, fixa aussi certaines limites que ses gens reçurent l'ordre de ne point franchir, puis, au milieu de l'espace qui séparait les deux camps, on dressa une tente qui devait servir de salon de conférence aux deux chefs, lorsque leurs affaires respectives exigeraient qu'ils s'abouchassent.

Le lendemain, le Serpent-Noir s'achemina vers la tente, le calumet à la main. Le capitaine Pamphile, voyant les dispositions pacifiques du chef des Mosquitos, s'avança de son côté, le brûle-gueule à la bouche.

Le Serpent-Noir avait avalé sa bouteille d'eau-de-feu, et il en désirait une autre. Le capitaine Pamphile, sans être autrement curieux, n'était point fâché d'apprendre comment il retrouvait à l'isthme de Panama, et chef des Mosquitos, un homme qu'il avait quitté sur le fleuve Saint-Laurent, et chef des Hurons.

Or, comme tous deux étaient disposés à faire quelques concessions pour obtenir ce qu'ils désiraient, ils s'abordèrent ainsi que deux amis enchantés de se revoir ; puis, comme preuve de fraternité complète, le Serpent-Noir prit le brûle-gueule du capitaine Pamphile, le capitaine Pamphile le calumet du Serpent-Noir, et tous deux se poussèrent gravement des bouffées de fumée au visage ; puis, après un instant de silence :

– Le tabac de mon frère le visage pâle est bien fort, dit le Serpent-Noir.

– Ce qui veut dire que mon frère la peau rouge désire se rafraîchir la bouche avec de l'eau-de-feu, répondit le capitaine Pamphile.

– L'eau-de-feu est le lait des Hurons, reprit le chef avec une dignité méprisante qui prouvait qu'il sentait, de ce côté-là, toute sa supériorité sur les Européens.

– Que mon frère boive donc, dit le capitaine Pamphile en tirant une gourde de sa poche, et, quand le biberon sera vide, on le remplira.

Le Serpent-Noir prit la gourde, la porta à sa bouche, et, de la première gorgée, en but à peu près le tiers.

Le capitaine la prit ensuite, la secoua pour en calculer à peu près le déficit, et, la portant à ses lèvres, il lui donna une accolade qui ne le cédait en rien à celle de son convive. Celui-ci voulut la reprendre à son tour.

– Un instant, dit le capitaine en plaçant entre ses jambes la gourde vide aux deux tiers ; causons un peu de ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes vus.

– Que désire savoir mon frère ? demanda le chef.

– Ton frère désire savoir, reprit le capitaine Pamphile, si tu es venu ici par mer ou par terre.

– Par mer, répondit laconiquement le Huron.

– Et qui t'y a conduit ?

– Le chef des habits rouges.

– Que le Serpent-Noir délie sa langue et raconte son histoire à son frère le visage pâle, reprit le capitaine Pamphile en présentant de nouveau la gourde au Huron, qui la vida d'un trait.

– Mon frère écoute-t-il ? demanda le chef, dont les yeux commençaient à s'animer.

– Il écoute, répondit le capitaine employant pour la réponse le même laconisme qui avait dicté la demande.

– Quand mon frère m'eut quitté au milieu de la tempête, dit le chef, le Serpent-Noir continua de remonter le fleuve aux grandes eaux, non plus dans sa barque, qui était brisée, mais en suivant à pied les rives. Il marcha ainsi cinq jours encore, et il se trouva sur les bords du lac Ontario ; puis, le traversant à York, il eut bientôt gagné le lac Huron, où était son wigwam ; mais, en son absence, de grands événements étaient arrivés.

« Les Anglais, à force de repousser devant eux les peaux rouges, étaient parvenus peu à peu jusqu'aux bords du lac Supérieur : le Serpent-Noir trouva son village habité par des visages pâles et sa place prise par des étrangers au foyer de ses ancêtres.

« Alors il se retira dans les montagnes où l'Otalawa prend sa source, et appela ses jeunes guerriers : ils déterrèrent le tomahawk et accoururent autour de lui, aussi nombreux que l'étaient les élans et les daims avant que les visages pâles eussent paru aux sources de la Delawarre et du Susquehennah. Alors les visages pâles eurent peur, et ils envoyèrent au nom du gouverneur une ambassade au Serpent-Noir. On lui offrait six fusils, deux barils de poudre et cinquante bouteilles d'eau-de-feu, s'il voulait vendre le toit de ses pères et le champ de ses

aïeux ; et en échange de ce toit et de ces champs, on lui donnait la terre des Mosquitos, qui venait d'être cédée par la république de Guatimala aux visages pâles. Le Serpent-Noir résista longtemps, quelque tentantes que fussent ces offres ; mais il eut le malheur de goûter à l'eau-de-feu, et dès lors tout fut perdu : il consentit au traité et l'échange fut fait. Le Serpent-Noir jeta une pierre derrière son dos, en disant :

« – Que le Manitou me jette loin de lui comme je fais de cette pierre, si jamais je remets le pied dans les forêts, dans les prairies ou sur les montagnes qui s'étendent du lac Érié à la mer d'Hudson, et du lac Ontario au lac Supérieur.

« Aussitôt on le conduisit à Philadelphie, on le fit monter sur un vaisseau et on le transporta à Mosquitos ; alors le Serpent-Noir et les jeunes guerriers qui l'avaient accompagné bâtirent les huttes que mon frère peut voir d'ici. Lorsqu'elles furent achevées, le chef des visages pâles planta sur la plus grande le drapeau de l'Angleterre, et remonta sur son vaisseau, en laissant au Serpent-Noir un papier écrit dans une langue inconnue. »

À ces mots, le Serpent-Noir tira en soupirant un parchemin de sa poitrine et le déroula devant les yeux du capitaine Pamphile : c'était l'acte de cession qui lui était fait de tous les terrains situés entre la baie de Honduras et le lac de Nicaragua, sous la protection de l'Angleterre, et avec le titre de cacique des Mosquitos.

Le gouvernement britannique se réservait la faculté de faire bâtir un ou plusieurs forts, en tels endroits qu'il lui plairait de choisir, sur les terres du caciquat.

L'Angleterre est la nation de prévoyance par excellence : présumant qu'un jour ou l'autre on percerait l'isthme de Panama, soit à Chiapa, soit à Carthago, elle avait rêvé d'avance

entre l'océan Atlantique et l'océan Boréal un Gibraltar américain.

En lisant cet acte, il vint au capitaine Pamphile une singulière idée ; il avait spéculé sur tout, thé, indigo, café, morue, singes, ours, eau-de-vie et Cafres ; il lui restait à acheter un royaume.

Seulement, celui-là lui coûta plus cher qu'il ne s'y était attendu d'abord, non pas à cause de la mer poissonneuse qui en baignait les côtes, non point à cause des hauts cocotiers qui en ombrageaient le rivage, non point encore à cause des vastes forêts qui couvraient la chaîne de montagnes qui coupe l'isthme en deux et sépare les Guatimalais des Mosquitos : non, tout cela était assez indifférent au Serpent-Noir ; mais, en revanche, il tenait énormément au cachet rouge qui décorait le bas de son parchemin. Malheureusement, il n'y avait pas d'acte sans cachet, car ce cachet était celui de la chancellerie de Londres.

Le cachet coûta au capitaine cent cinquante bouteilles d'eau-de-feu ; mais il eut le parchemin par-dessus le marché.

Chapitre XIX

Comment le cacique des Mosquitos donna une constitution à son peuple, pour se faciliter un emprunt de douze millions.

Quatre mois environ après les événements que nous venons de raconter, un joli brick, portant un pavillon tiercé en fasce de sinople, d'argent et d'azur, abaissé au-dessous du pavillon royal d'Angleterre, qui se déployait fièrement au-dessus de lui en signe de suzeraineté, saluait de vingt coups de canon la forteresse de Portsmouth, qui lui rendait sa politesse par un nombre de coups égal !

C'était le Soliman, navire fin voilier, détaché de la nombreuse marine militaire du cacique des Mosquitos, et qui amenait à Londres et à Édimbourg les consuls de Son Altesse, lesquels venaient, munis de l'acte de cession fait par le gouvernement anglais à leur maître, se faire reconnaître de Sa Majesté Guillaume IV.

La curiosité avait été grande dès qu'on avait signalé dans la rade de Portsmouth un pavillon inconnu ; mais cette curiosité augmenta encore lorsque l'on sut quels importants personnages il annonçait. Chacun se précipita aussitôt sur le port pour voir descendre les deux illustres envoyés du nouveau souverain que la Grande-Bretagne venait de ranger au nombre de ses vassaux. Il semblait aux Anglais, si avides de choses nouvelles, que les deux consuls devaient avoir quelque chose d'étrange, et qui sentit l'état sauvage dont allait les tirer le bienfaisant patronage de l'Angleterre. Mais, sur ce point, les prévisions des curieux

furent complètement trompées : la chaloupe mit à terre deux hommes, dont l'un, déjà âgé de cinquante à cinquante-cinq ans, court, replet et haut en couleur, était le consul d'Angleterre ; l'autre, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, grand et sec, était le consul d'Édimbourg ; tous deux étaient revêtus d'un uniforme de fantaisie qui tenait le milieu entre le costume militaire et l'habit civil. Au reste, leur teint bruni par le soleil, leur accent méridional fortement accentué, indiquaient du premier coup, à l'œil et à l'oreille, des enfants de l'équateur.

Les nouveaux débarqués s'informèrent de la demeure du commandant de place, auquel ils firent leur visite, qui dura une heure, à peu près ; puis ils retournèrent à bord du Soliman, toujours accompagnés de la même affluence. Le même soir, le bâtiment remit à la voile, et, huit jours après, on apprit par le Times, le Standard et le Sund leur heureuse arrivée à Londres, où ils avaient produit, disaient ces journaux, une grande sensation. Cela ne surprit point le gouverneur de Portsmouth, qui avait été étonné, disait-il à qui voulait l'entendre, de l'instruction variée des deux envoyés du cacique des Mosquitos, qui tous deux parlaient un français fort passable, et dont l'un, le consul d'Angleterre, possédait d'excellentes idées commerciales et même une légère teinte de médecine, tandis que l'autre, le consul d'Édimbourg, brillait surtout par un esprit très vif et une connaissance approfondie de la science culinaire des différents peuples du monde, que, tout jeune qu'il était, ses parents lui avaient fait parcourir, dans la prévision, sans doute, des hautes charges auxquelles la Providence l'avait appelé.

Les deux consuls mosquitos avaient eu le même succès auprès des autorités de Londres qu'auprès du gouverneur de Portsmouth. Les ministres auxquels ils s'étaient présentés avaient remarqué en eux, il est vrai, une ignorance complète des usages du monde ; mais cette absence de fashion, qu'on ne pouvait consciencieusement pas exiger d'hommes nés sous le 10e degré de latitude, était bien rachetée par les connaissances diverses qu'ils possédaient, et qui sont quelques fois

parfaitement étrangères aux agents des nations les plus civilisées.

Par exemple, le lord chancelier étant revenu, un soir, très enroué d'une séance de la chambre basse, où il avait été obligé de discuter contre O'Connell un nouveau projet d'impôts sur l'Irlande, le consul de Londres, qui se trouvait là par hasard à son retour, demanda à milady un jaune d'œuf, un citron, un petit verre de rhum et quelques clous de girofle, prépara de ses propres mains une boisson agréable au goût et fort en usage, dit-il, à Comayagua pour ces sortes d'indispositions, boisson qu'ayant avalé de confiance le lord chancelier, il se trouva radicalement guéri le lendemain. Cette aventure fit, du reste, tant de bruit dans le monde diplomatique, que, depuis ce temps, on n'appelle plus le consul de Londres que le docteur.

Une autre chose, non moins extraordinaire, arriva à M. le consul d'Édimbourg, sir Édouard Twomouth. Un jour que l'on causait chez le ministre de l'instruction publique des différents mets des différentes nations, sir Édouard Twomouth déploya une si vaste connaissance de la matière, depuis la carrick à l'indienne, fort en usage à Calcutta, jusqu'au pâté de bosse de bison, si généralement apprécié à Philadelphie, qu'il en fit venir l'eau à la bouche à toute l'honorable assemblée ; ce que voyant le consul, il offrit avec une obligeance sans égale à M. le ministre de l'instruction publique de diriger un de ces prochains dîners dans lequel on ne servirait aux convives que des plats parfaitement inconnus en Europe. Le ministre de l'instruction publique, confus de tant de bonté, refusa longtemps d'accepter une pareille offre ; mais sir Édouard Twomouth insista de telle façon et avec une si grande franchise, que Son Excellence finit par céder et invita tous ses collègues à cette solennité culinaire. En effet, au jour dit, le consul d'Édimbourg, qui avait donné la surveille à ses ordres pour les achats, arriva dès le matin, et, sans morgue, sans fierté, descendant à la cuisine, il se mit en chemise, au milieu des cuisiniers et des marmitons, qu'il dirigea comme s'il n'avait pas fait autre chose de toute sa vie. Puis, une

demi-heure avant le dîner, il détacha la serviette qu'il avait nouée autour de ses reins, reprit son habit de consul, et, avec la simplicité du mérite réel, il entra au salon avec la même tranquillité que s'il descendait de son équipage.

C'est ce dîner, lequel fit révolution dans le cabinet anglais, qui fut comparé au festin de Balthasar par le Constitutionnel, dans un article foudroyant intitulé Perfide Albion.

Aussi, sir Édouard Twomouth souleva-t-il les plus vifs regrets dans le club gastronomique de Piccadilly, lorsque, impérieusement appelé par son devoir, il fut forcé de quitter Londres pour Édimbourg. Le docteur resta donc seul à Londres. Au bout de quelque temps, il notifia au corps diplomatique l'arrivée prochaine de son auguste maître, Son Altesse don Gusman y Pamphilos, ce qui produisit une grande sensation dans le monde aristocratique.

En effet, un matin, on signala un bâtiment étranger qui remontait la Tamise, portant à sa corne le pavillon mosquitos, et, à son mât d'artimon, l'étendard de la Grande-Bretagne ; c'était le brick le Mosquitos, du même port et de la même force que le Soliman, mais tout éclatant de dorures, et, le même jour, il mouilla dans les Docks. Il amenait à Londres Son Altesse le cacique en personne.

Si l'affluence avait été déjà considérable au débarquement des consuls, on comprend ce qu'elle dut être au débarquement du maître. Londres tout entier était dans ses rues, et ce fut à grand-peine si le corps diplomatique parvint à se faire place, tant la foule était pressée, pour venir recevoir le nouveau souverain.

C'était un homme de quarante-cinq à quarante-huit ans, chez lequel on reconnut à l'instant même le véritable type mexicain, avec ses yeux vifs, son teint hâlé, ses favoris noirs, son

nez aquilin et ses dents de chacal. Il était vêtu d'un habit de général mosquitos, et portait pour tout ornement la plaque de son ordre ; il parlait passablement l'anglais, mais avec un accent provençal très prononcé. Cela tenait à ce que le français était la première langue qu'il eût apprise, et qu'il l'avait apprise d'un maître marseillais ; au reste, il répondit aux compliments avec aisance, parla à chaque ministre et à chaque chargé d'affaires dans sa langue : Son Altesse le cacique étant polyglotte au premier degré.

Le lendemain, Son Altesse fut reçue par Sa Majesté Guillaume IV.

Huit jours après, les murs de Londres se tapissèrent de lithographies représentant les différents uniformes de l'armée de terre et de mer du cacique des Mosquitos ; puis de paysages représentant la baie de Carthago et le cap Garcias à Dios, à l'endroit où la rivière d'or se jette à la mer.

Enfin parut une vue exacte de la place publique de la ville capitale, avec le palais du cacique au fond, le théâtre sur un côté et la bourse sur l'autre.

Tous les soldats étaient gras et bien portants, et l'on expliquait ce phénomène par une note placée au bas des gravures et qui indiquait la paye que recevait chaque militaire ; c'était trois francs par jour pour les simples soldats, cinq francs pour les caporaux, huit francs pour les sergents, quinze francs pour les sous-officiers, vingt-cinq francs pour les lieutenants et cinquante francs pour les capitaines. Quant à la cavalerie, elle touchait double paye, parce qu'elle était obligée de nourrir ses chevaux ; cette magnificence, qu'on eût traitée de prodigalité à Londres et à Paris, était toute simple à Mosquitos, l'or roulant dans les fleuves et germant littéralement sous terre ; de sorte qu'on n'avait qu'à se baisser et à le prendre.

Quant aux paysages, c'étaient bien les plus riches points de vue qui se pussent voir : l'ancienne Sicile qui nourrissait Rome et l'Italie du superflu de ses douze millions d'habitants n'était qu'un désert auprès des plaines de Panamakas, de Caribania et de Tinto ; c'étaient des champs de maïs, de riz, de cannes à sucre et de café, au milieu desquels les chemins étaient à peine tracés pour la circulation des exploitants ; toutes ces terres rapportaient naturellement, et sans que l'homme s'en occupât le moins du monde. Cependant les naturels les labouraient, parce qu'il arrivait souvent qu'avec le soc de leur charrue, ils découvraient des lingots d'or de deux ou trois livres, et des diamants de trente à trente-cinq carats.

Enfin, autant qu'on pouvait en juger par les trois magnifiques palais qui s'élevaient sur la place principale des Mosquitos, la ville était bâtie dans un style mélangé, qui participait à la fois de l'antique simplicité grecque, de la capricieuse ornementation du moyen âge et de la noble impuissance moderne ; ainsi le palais du cacique était fait sur le modèle du Parthénon, le théâtre avait une façade dans le goût de celle du dôme de Milan, et la bourse ressemblant à l'église Notre-Dame de Lorette. Quant à la population, elle était vêtue d'habits magnifiques, tout resplendissants d'or et de pierreries. Des négresses suivaient les femmes avec des parasols de plumes de toucan et de colibri ; les laquais faisaient l'aumône avec des pièces d'or, et il y avait dans un coin du tableau un pauvre qui nourrissait son chien avec des saucisses.

Quinze jours après l'arrivée du cacique à Londres, il n'était bruit, depuis Dublin jusqu'à Édimbourg, que de l'Eldorado mosquitos ; le peuple s'arrêtait devant ces magnifiques prospectus en telle affluence, que la baguette du constable devint insuffisante pour dissiper les attroupements : ce que voyant le cacique, il alla trouver le lord maire, en le priant de défendre l'exposition d'aucune gravure ou gouache représentant quoi que ce soit de son royaume. Le lord maire, qui, jusqu'à présent, ne l'avait pas fait dans la seule crainte de désobliger

Son Altesse don Gusman y Pamphilos, ordonna, le jour même, la saisie des objets désignés chez tous les marchands de gravures ; mais, s'ils étaient loin de la vue, ils n'étaient pas hors de la mémoire, et, le lendemain de cette exécution sans exemple dans un pays aussi libre que l'est la Grande-Bretagne, plus de cinquante personnes se présentèrent chez le consul, déclarant qu'elles étaient prêtes à émigrer, si les renseignements qu'elles venaient chercher étaient en harmonie avec ce qu'elles attendaient.

Le consul leur répondit qu'il y avait aussi loin de l'idée qu'elles avaient pu prendre de cette bienheureuse terre, à ce qu'elle était en effet, qu'il y a loin de la nuit au jour et de la tempête au beau temps ; que la lithographie était, comme chacun sait, un moyen très impuissant de traduire la nature, puisqu'elle n'avait qu'un ton gris et terne pour rendre non seulement toutes les couleurs, mais encore les milliers de nuances qui font le charme et l'harmonie de la création ; que, par exemple, les oiseaux qui voltigeaient dans les paysages et qui avaient sur ceux de l'Europe l'avantage inappréciable de se nourrir d'insectes malfaisants, et de ne pas sentir le grain, semblaient tous sous les crayons du lithographe des moineaux francs ou des alouettes, tandis qu'ils brillaient en réalité de couleurs si fraîches et si vives, qu'ils semblaient des rubis animés et des topazes vivantes ; que, d'ailleurs, s'ils voulaient se donner la peine de passer dans son cabinet, il leur montrerait ces mêmes oiseaux, qu'ils reconnaîtraient, non pas à leur plumage, mais à la forme de leur bec et à la longueur de leur queue, et qu'en les comparant à l'ignoble ressemblance que le peintre avait cru atteindre, ils pourraient juger de tout le reste sur un seul échantillon.

Les braves gens entrèrent dans le cabinet, et, comme le docteur, grand amateur d'histoire naturelle, avait, dans ses différentes courses, réuni une collection précieuse de toutes les

fleurs volantes qu'on appelle des colibris, des oiseaux-mouches et des bengalis, ils en sortirent parfaitement convaincus.

Le lendemain, un bottier se présenta chez le consul et demanda si, à Mosquitos, les industries étaient libres. Le consul répondit que le gouvernement y était si paternel, que l'on n'y payait même pas de patente ; ce qui établissait une concurrence qui tournait à la fois au profit des industriels et des consommateurs, attendu que tous les peuples environnants venaient s'approvisionner dans la capitale du caciquat, où ils trouvaient chaque chose tellement au-dessous du cours de leur paye, que rien que par cette différence ils étaient défrayés et au delà des dépenses de leur voyage ; que les seuls privilèges qui dussent exister, car ils n'existaient pas encore, et c'était ce qu'il avait vu en Angleterre qui en avait donné l'idée au cacique, était la fourniture spéciale de sa personne sérénissime et de sa maison. Le bottier demanda aussitôt s'il y avait à Mosquitos un bottier de la couronne. Le consul répondit que beaucoup de demandes avaient été faites, mais qu'aucune n'avait encore été distinguée ; que d'ailleurs, le cacique comptait soumissionner les charges, ce qui épargnerait toujours un grand embarras, attendu que cette mesure déjouait toutes les brigues et tuait la vénalité, ce vice fondamental des gouvernements européens. Le bottier demanda à quel taux était cotée la charge de bottier de la couronne. Le docteur consulta ses registres et répondit que la charge de bottier de la couronne était cotée à deux cent cinquante livres sterling. Le bottier bondit de joie : c'était pour rien ! puis, tirant de sa poche cinq billets de banque qu'il présenta au consul, il le pria dès ce moment de le considérer comme seul et unique soumissionnaire, ce qui était d'autant plus juste qu'il y avait rempli la condition demandée, c'est-à-dire le paiement comptant et intégral de la soumission. Le consul trouva la demande si éminemment raisonnable, qu'il n'y répondit qu'en remplissant un brevet qu'il remit séance tenante au pétitionnaire, signé de sa main et revêtu du sceau de Son

Altesse. Le bottier sortit du consulat sûr de sa fortune et enchanté d'avoir fait pour l'assurer un si mince sacrifice.

Dès lors il y eut queue au bureau du consulat ; au bottier succéda un tailleur, au tailleur un pharmacien ; au bout de huit jours, chaque branche de l'industrie, du commerce ou de l'art eut son représentant breveté. Puis ensuite vinrent les achats de grades et de titres ; le cacique fit des colonels et créa des barons, vendit des titres de noblesse personnelle et de la noblesse héréditaire. Un monsieur, qui avait déjà l'Éperon d'or et l'ordre d'Hohenlohe, lui fit même des propositions pour acheter l'Étoile de l'équateur, qu'il avait fondée pour récompenser le mérite civil et le courage militaire ; mais le cacique répondit que, sur ce point seulement, il s'écarterait de l'exemple donné par les gouvernements européens, et qu'il faudrait gagner sa croix pour l'obtenir. Malgré ce refus, qui lui fit, au reste, le plus grand honneur dans l'esprit des radicaux anglais, le cacique encaissa dans son mois une recette de soixante mille livres sterling.

Vers ce temps, et après un dîner à la cour, le cacique se hasarda à parler d'un emprunt de quatre millions. Le banquier de la couronne, qui était un juif prêtant de l'argent à tous les souverains, sourit de pitié à cette demande et répondit au cacique qu'il ne trouverait pas à emprunter moins de douze millions, toute affaire commerciale au-dessous de ce chiffre étant abandonnée aux carotteurs et aux courtiers marrons. Le cacique répondit que ce n'était pas cela qui empêcherait la chose de se faire, et que, quant à lui, il prendrait aussi bien douze millions que quatre. Le banquier lui dit alors de passer dans son bureau, et qu'il y trouverait son commis qui était chargé des emprunts au-dessous de cinquante millions ; qu'il aurait reçu des ordres, et qu'il pourrait traiter avec ce jeune homme ; que, quant à lui, il ne s'occupait que des spéculations qui dépassaient un milliard.

Le lendemain, le cacique passa au bureau du banquier ; tout avait été préparé comme celui-ci l'avait dit. L'emprunt se faisait à six pour cent ; M. Samuel émettait d'abord tous les fonds ; puis il se chargeait ensuite de trouver des soumissionnaires. Cependant c'était à une condition sine qua non. Le cacique frémit et demanda quelle était cette condition. Le commis répondit que cette condition était de donner une constitution à son peuple.

Le cacique resta étourdi de la demande, non pas qu'il rechignât le moins du monde sur la constitution ; il connaissait la valeur de ces sortes d'écrits et en aurait donné douze pour mille écus, à plus forte raison une pour douze millions ; mais il ne savait pas que M. Samuel entreprît la liberté des peuples en partie double : il lui avait même entendu professer dans son patois, moitié allemand, moitié français, une profession de foi politique qui était si peu en harmonie avec la demande qu'il lui faisait faire à cette heure, qu'il ne put s'empêcher d'en manifester son étonnement au troisième commis.

Celui-ci répondit au cacique que Son Altesse ne s'était point trompée à l'endroit des opinions de son patron ; mais que, dans les gouvernements absolus, c'était le prince qui répondait des dettes de l'État, tandis que, dans les gouvernements constitutionnels, c'était l'État qui répondait des dettes du prince, et que, quelque fonds que fit M. Samuel sur la parole des rois, il avait encore plus de confiance dans les engagements des peuples.

Le cacique, qui était un homme de jugement, fut forcé d'avouer que ce que lui disait ce troisième commis ne manquait pas de raison, et que M. Samuel, qu'il avait pris pour un turcaret, était, au contraire, un homme fort sensé : il promit, en conséquence, de rapporter le lendemain une constitution aussi libérale que celles qui avaient cours en Europe, et dont le principal article serait conçu en ces termes :

De la dette publique

« Les dettes qui, jusqu'au jour de la prochaine convocation du parlement, ont été contractées par Son Altesse le cacique, sont déclarées dettes de l'État, et garanties par tous les revenus et toutes les propriétés de l'État.

Une loi sera présentée à la prochaine cession du parlement, pour déterminer la portion des revenus publics qui sera affectée au service des intérêts et au rachat successif du capital de la dette actuelle. »

C'était la rédaction même de M. Samuel.

Le cacique n'y changea point une virgule, et, le lendemain, il rapporta la constitution entière, telle qu'on peut la voir aux pièces justificatives : elle était signée de sa main et scellée de son sceau. Le troisième commis la jugea convenable et la porta à M. Samuel. M. Samuel mit au bas : Bon à tirer, déchira un feuillet de son agenda, écrivit au-dessous : « Bon pour douze millions payables fin courant », et signa Samuel.

Huit jours après, la constitution de la nation mosquitos avait paru dans tous les journaux anglais, et était reproduite par tous les journaux européens ; ce fut à cette occasion que le Constitutionnel fit cet article remarquable qui est encore dans tous les souvenirs, intitulé Noble Angleterre.

On comprend qu'une pareille largesse de la part d'un prince à qui on ne la demandait pas, redoubla la confiance qu'on avait en lui et tripla le nombre des émigrants. Le nombre s'éleva à seize mille six cent trente-neuf, et le consul signait le seize mille six cent trente-neuvième passeport, lorsque, remettant le susdit papier au seize mille six cent trente-neuvième émigrant, le consul lui demanda quel argent lui et ses compagnons

emportaient. L'émigrant répondit qu'ils emportaient des billets de banque et des guinées. À ceci le consul répondit qu'il croyait devoir prévenir l'émigrant que les bank-notes perdaient à la banque mosquitos six pour cent, et l'or deux schellings par guinée, et cette perte était une chose qui se devait comprendre, à cause de l'éloignement des deux pays et de la rareté des relations, tout le commerce se faisant en général à Cuba, Haïti, la Jamaïque, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud.

L'émigrant, qui était un homme de sens, comprit parfaitement cette raison ; mais, désolé du déficit que devait produire dans sa petite fortune le change qu'il serait obligé de subir une fois arrivé au lieu de sa destination, il demanda à Son Excellence le consul si, par faveur spéciale, il ne pourrait pas lui donner de l'argent ou de l'or mosquitos en échange de ses guinées et de ses bank-note. Le consul répondit qu'il gardait son or et son argent, parce qu'étant purs de tout alliage, ils gagnaient sur l'argent et sur l'or anglais, mais qu'il pouvait lui donner, moyennant une simple commission d'un demi pour cent, des billets de la banque du cacique, qui, une fois arrivé à Mosquitos, lui seraient échangés sans retenue contre de l'or et de l'argent du pays. L'émigrant demanda à embrasser les pieds du consul ; mais celui-ci lui répondait avec une dignité vraiment républicaine que tous les hommes étaient égaux, et lui donna sa main à baiser.

Dès ce jour, le change commença. Il dura une semaine. Au bout d'une semaine, le change avait produit quatre-vingt mille livres sterling, sans compter l'escompte.

Vers le même temps, sir Édouard Twomouth, consul à Édimbourg, prévint son collègue de Londres qu'il avait encaissé, par des moyens à peu près analogues à ceux qui avaient été mis en usage dans la capitale des trois royaumes, une somme de cinquante mille livres sterling. Le docteur trouva d'abord que

c'était bien peu ; mais il réfléchit que l'Écosse était un pays pauvre qui ne pouvait pas rendre comme l'Angleterre.

De son côté, Son Altesse le cacique don Gusman y Pamphilos, toucha, fin courant, les douze millions du banquier Samuel.

Conclusion

Les émigrants partirent sur huit bâtiments frétés à frais communs, et, après trois mois de navigation, arrivèrent en vue de la côte que vous savez, et jetèrent l'ancre dans la baie de Carthago.

Ils y trouvèrent, pour toute ville, les cabanes que nous avons décrites, et, pour toute population, les gens du Serpent-Noir, qui les conduisirent à leur chef, lequel leur demanda s'ils lui apportaient de l'eau-de-feu.

Une partie de ces malheureux, n'ayant plus aucune ressource en Angleterre, prirent le parti de rester à Mosquitos ; les autres résolurent de revenir en Angleterre. En route, la moitié de cette moitié mourut de faim et de misère.

Le quart qui revint à Londres n'eut pas plus tôt mis pied à terre, qu'il courut au palais du cacique et à l'hôtel du consul. Le cacique et le consul avaient disparu depuis huit jours, et l'on ignorait complètement ce qu'ils étaient devenus.

Quant à nous, nous croyons que le cacique est incognito à Paris, et nous avons des raisons de penser qu'il n'est pas étranger à une grande partie des entreprises industrielles qui s'y font depuis quelque temps.

Si nous en apprenons quelque nouvelle plus positive, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs.

Au moment où nous mettons sous presse, nous lisons dans la Gazette médicale :

« Jusqu'à présent, on n'avait constaté le fait de combustion instantanée que sur les hommes ; un cas pareil vient, pour la première fois, d'être signalé par le docteur Thierry sur un animal appartenant à l'espèce simiane. Depuis cinq ou six ans, cet individu, par suite de la perte douloureuse qu'il avait faite de l'un de ses amis, avait pris l'habitude de se livrer à une intempérance journalière à l'endroit du vin et des liqueurs fortes ; le jour même de l'accident, il avait bu trois petits verres de rhum et s'était retiré, selon son habitude, dans un coin de l'appartement, lorsque, tout à coup, on entendit de son côté un pétillement pareil à celui que produisent les étincelles qui s'échappent d'un foyer. La ménagère, qui faisait sa chambre, se retourna vivement du côté d'où venait le bruit, et vit l'animal enveloppé d'une flamme bleuâtre pareille à celle de l'esprit-de-vin, sans que cependant il fît le moindre mouvement pour échapper à l'incendie. La stupéfaction dans laquelle la plongea ce spectacle lui ôta la force d'aller à son secours, et ce ne fut que lorsque le feu fut éteint qu'elle osa s'approcher de l'endroit où il avait apparu ; mais alors il était trop tard, l'animal était complètement mort.

« Le singe sur lequel s'est accompli cet étrange phénomène appartenait à notre célèbre peintre, M. Tony Johannot. »

Pièces justificatives

Constitution de la nation des Mosquitos dans l'Amérique centrale :

Don Gusman y Pamphilos, par la grâce de Dieu, cacique des Mosquitos, etc.

Le peuple héroïque de cette contrée, ayant dans tous les temps conservé son indépendance par son courage et ses sacrifices, en jouissait paisiblement à l'époque où toutes les autres parties de l'Amérique gémissaient encore sous le joug du gouvernement espagnol. À la grande et mémorable époque de l'émancipation du nouvel hémisphère, les peuples de cette vaste région n'avaient été soumis par aucun peuple européen ; l'Espagne n'avait exercé sur eux aucune autorité réelle, et avait été forcée de se borner à de chimériques prétentions contre lesquelles la bravoure et la constance des indigènes n'avaient cessé de protester. La nation des Mosquitos avait conservé intacte cette liberté primitive qu'elle tenait de son Créateur.

Dans la vue de consolider son existence, pour défendre sa liberté, le premier de tous les biens d'un peuple, et pour guider ses progrès vers le bonheur de l'état social, cette contrée a bien voulu nous choisir pour la gouverner déjà, dans cette immortelle lutte de la liberté américaine, nous avions montré aux peuples de ce continent que nous n'étions pas indigne de contribuer à l'affranchissement de cette noble moitié de l'espèce humaine.

Pénétré des devoirs que la Providence nous imposait en nous appelant, par le choix d'un peuple libre, au gouvernement

de cette belle contrée, nous avions cru devoir différer, jusqu'à ce jour, la création des institutions qui doivent hâter son bonheur ; nous jugions nécessaire de bien connaître auparavant les besoins de la nation à laquelle ces institutions devaient s'appliquer.

Cette époque est enfin venue. Nous sommes heureux de pouvoir nous acquitter de ce devoir, dans un temps où la victoire vient de consacrer à jamais les destinées de ce continent, et de terminer, après quinze années, une lutte où nous avons, parmi les premiers, arboré l'étendard de l'indépendance et scellé de notre sang les droits imprescriptibles des peuples américains. À ces causes, nous avons décrété et ordonné, décrétons et ordonnons ce qui suit :

Au nom de Dieu tout-puissant et miséricordieux :

Article premier :

Toutes les portions de ce pays, quelles que soient actuellement leurs dénominations, ne composeront à l'avenir qu'un seul État qui restera à jamais indivisible, sous la dénomination de l'État de Poyais.

Les titres divers sous lesquels nous avons jusqu'à ce jour exercé notre autorité seront, à l'avenir, confondus et réunis dans celui de cacique de Poyais.

Art. 2 :

Tous les habitants actuels de ce pays, et tous ceux qui, à l'avenir, recevront des lettres de naturalisation, ne feront qu'une seule nation, sous le nom de Poyaisiens, sans distinction d'origine, de naissance et de couleur.

Art. 3 :

Tous les Poyaisiens sont égaux en devoirs et en droits.

Art. 4 :

L'État de Poyais se divisera en douze provinces, savoir :

L'île de Boatan,
L'île de Guanaja,
Province de Caribania,
Province de Romanie,
Province de Tinto,
Province de Carthago,
Province de Neustrie,
Province de Panamakar,
Province de Towkas,
Province de Cacheras,
Province de Wolwas,
Province de Ramas.

Chaque province se divise en districts, chaque district en paroisses ; les limites de chaque province sont réglées par la loi.

Dans chaque province, il y a un intendant nommé par le cacique.

L'intendant s'occupera de l'administration particulière de la province ; il sera assisté par un conseil de notables, choisi et organisé par une loi.

Dans chaque district, il y a un sous-intendant, et dans chaque paroisse un maire.

La nomination des sous-intendants et des maires, et leurs attributions, seront réglées par une loi.

Du cacique :

Le cacique est le commandant en chef de toutes les forces de terre et de mer.

Il est chargé de les lever, armer, organiser, suivant ce qui sera disposé par la loi.

Il nomme à tous les emplois civils et militaires que la constitution n'a pas réservés à la nomination du peuple.

Il est administrateur général de tous les revenus de l'État, en se conformant aux lois, sur la nature, l'assiette, le recouvrement et la comptabilité.

Il est chargé spécialement du maintien de l'ordre intérieur, fait les traités de paix, déclare la guerre. Toutefois, les traités sont soumis à l'approbation du sénat.

Il envoie et reçoit les ambassadeurs et toute sorte d'agents diplomatiques.

Il a seul le droit de proposer les lois au parlement et de les approuver ou de les rejeter, après la sanction du parlement.

Les lois ne sont exécutoires qu'après sa sanction et sa promulgation.

Il peut faire des règlements pour l'exécution des lois.

Sont déclarés domaines du cacique toutes les terres qui n'appartiennent pas à des particuliers.

Leur revenu et le produit de leur vente sont affectés à l'entretien de Son Altesse le cacique, de sa famille et de sa maison civile et militaire.

Le cacique pourra, en conséquence, disposer desdits domaines, à tel titre qu'il avisera.

À son avènement, le cacique prête serment à la constitution, entre les mains du parlement.

Le cacique a le droit de grâce.
La personne du cacique est inviolable ; ses ministres sont seuls responsables.

En cas de mauvaise santé, ou dans le cas d'absence, pour quelque raison grave, le cacique pourra choisir un ou plusieurs commissaires qui gouverneront en son nom.

Notre fils aîné, issu de notre mariage avec dona Josepha-Antonia-Andrea de Xérès de Aristequicta y Lobera, né à Carracas, dans la république de Colombie, est déclaré héritier présomptif de la dignité de cacique des Mosquitos.

Dans une des prochaines cessions du parlement, il sera pourvu par une loi au cas de la minorité du cacique.

Du parlement :

Le parlement exerce le pouvoir législatif, concurremment avec le cacique.

Aucun emprunt ne pourra être fait à l'avenir, aucun impôt direct ni indirect ne peut être levé, sans avoir été décrété par le parlement.

À l'ouverture de chaque session, les membres des deux chambres du parlement prêtent serment de fidélité au cacique et à la constitution.

Le parlement détermine la valeur, le poids, le type et le titre des monnaies ; fixe les poids et les mesures.

Chaque chambre du parlement fait un règlement pour l'ordre de ses travaux, et a la police de ses séances.

Chacune des deux chambres du parlement peut supplier le cacique de présenter un projet de loi sur tel ou tel objet déterminé.

Le parlement se compose de deux chambres : le sénat et la chambre des représentants.

Du sénat :

Le sénat se compose de cinquante sénateurs.

Quatre ans après la promulgation de la présente constitution, ce nombre pourra être augmenté par une loi.

Les cinquante sénateurs qui vont composer le sénat seront nommés par le cacique, pour la première fois seulement.

Les sénateurs sont nommés à vie.

À l'avenir, lorsqu'il viendra à vaquer quelque place dans le sein du sénat, le sénat nommera à la place vacante, parmi les trois candidats qui lui seront présentés par le cacique.

Pour être sénateur, il faudra être âgé de trente et un ans au moins, avoir résidé au moins trois ans dans le pays, et posséder une propriété foncière de trois mille acres d'étendue.

Le sénat est présidé par le chancelier.

L'évêque ou les évêques de Poyais seront de droit membres du sénat.

Les séances du sénat sont publiques.

Chambre des représentants :

La chambre des représentants se composera de soixante députés cinq par province, jusqu'à ce qu'une loi ultérieure en ait augmenté le nombre.

Pour être représentant du peuple de Poyais, il faut avoir vingt-cinq ans, et posséder une propriété foncière de mille acres d'étendue.

La chambre des représentants vérifie les pouvoirs de ses membres.

Chaque province nommera cinq députés, pour former la première session de la chambre.

Dans la prochaine session du parlement, il sera pourvu par une loi à la répartition dudit nombre de soixante députés, entre les diverses provinces, suivant la force de leur population.

De plus, dans la même prochaine session, le parlement pourra attribuer le droit d'avoir une représentation spéciale à celles des villes de notre État qu'il croira, à raison de leur importance, devoir élever à la dignité de cité.

Pour l'élection des députés des districts, tous les habitants, nés ou naturalisés citoyens de cet État, qui payeront une contribution directe quelconque, et qui, étant âgés de vingt et un ans, ne seront ni domestiques, ni esclaves, ni interdits, ni faillis, ni repris de justice, se réuniront au chef-lieu du district, au jour qui sera indiqué par nos lettres patentes, et nommeront

les députés parmi les personnes ayant les qualités nécessaires à cet effet.

Les députés sont nommés pour quatre ans, et la chambre se renouvelle en entier.

Le cacique nomme le président de la chambre des députés, sur une liste de trois candidats, qui lui est présentée par cette chambre.

Les assemblées électorales sont présidées par un de leurs membres, choisi dans leur sein par le cacique.

Les lois sur les douanes et les autres impôts directs ou indirects ne peuvent être proposées que dans le sein de la chambre des représentants, et ce n'est qu'à son approbation qu'elles peuvent être portées au sénat.

Le cacique détermine, par une ordonnance, l'ouverture et la clôture de la session du parlement, qui doit être convoqué au moins une fois par an.

Le cacique peut dissoudre la chambre des représentants, à la charge par lui d'en convoquer une nouvelle dans les trois mois.

La chambre des représentants a le droit d'accuser les ministres devant le sénat, pour cause de concussion ou de trahison, malversation, mauvaise conduite ou usurpation de pouvoirs.

Les séances de la chambre des représentants sont publiques.

De la religion :

La religion catholique, apostolique et romaine est la religion de l'État.

Ses ministres sont dotés, et le territoire où ils doivent exercer leur ministère est déterminé par la loi.

Toutes les religions sont protégées par l'État.

La différence de croyance ne peut servir de motif ni de prétexte d'admission ou d'exclusion d'aucune charge ou emploi public.

Les personnes professant une religion autre que la religion catholique, qui voudront élever un temple à leur usage, seront tenues d'en faire la déclaration à l'autorité civile, en assignant en même temps un fonds pour entretenir le ministre qui devra être attaché au service de ce temple.

De la dette publique :

Les dettes qui, jusqu'au jour de la prochaine convocation du parlement, ont été contractées par Son Altesse le cacique, sont déclarées dettes de l'État et garanties par tous les revenus et toutes les propriétés de l'État.

Une loi sera présentée à la prochaine session du parlement, pour déterminer la portion des revenus publics qui sera affectée au service des intérêts et au rachat successif du capital de la dette actuelle.

Pouvoir judiciaire :

Les juges sont nommés par le cacique, sur la présentation de trois candidats par sénat.

Il y aura six juges de l'État, lesquels parcourront successivement les provinces, pour y tenir des assises où s'administrera la justice civile et criminelle.

Une loi ultérieure organisera l'application du jury en matière criminelle.

Il sera établi, dans chaque district, un juge de paix chargé de concilier les procès, et, à défaut de conciliation, de mettre les procès en mesure d'être jugés par le juge de l'État, dans la tenue des assises.

Les appels de jugements rendus par les assises de chaque province seront jugés par le sénat.

Les recours en cassation contre les arrêts de la cour suprême seront portés devant le parlement.

Aucun habitant ne peut être arrêté qu'en vertu d'un ordre d'un juge, portant implicitement la mention du motif, lequel ne pourra être qu'une accusation d'un crime ou délit qualifié par la loi.

Aucun geôlier ne pourra, sous peine d'être poursuivi pour détention arbitraire, recevoir ou détenir un prisonnier sans mandat d'arrestation, dans la forme ci-dessus.

Il sera procédé, le plus prochainement possible, à la rédaction d'un code de lois civiles et d'un code de lois criminelles, uniformes pour le pays.

La présente constitution sera soumise à l'acceptation du parlement, qui est convoqué à cet effet le 1er septembre prochain.

Fait à Londres, le 20 mars de l'an de grâce 1837, et de notre règne le premier.

Signé : Don Gusman y Pamphilos.

Lettre de M. Alphonse Karr :

« Mon cher Alexandre,

Permettez-moi de vous adresser une réclamation.

Il y a en France trente-deux millions d'habitants ; si chacun occupe l'attention publique pendant un temps égal, c'est-à-dire si la gloire leur est équitablement partagée, ils auront chacun une minute et un tiers de minute en toute leur vie, que je suppose de quatre-vingts ans, à être l'objet de cette précieuse attention.

C'est ce qui fait que l'on s'accroche de son mieux à tout ce qui fait du bruit et que l'on veut être quelque chose dans ce qui paraît, que bien des gens portent un peu envie au criminel que l'on guillotine, et n'ont de consolation qu'en disant : *Je l'ai beaucoup connu* ou *J'ai passé dans la rue le lendemain de l'assassinat*.

Je ne connais rien de plus amusant que ces livres si pleins d'humour et de malicieuse naïveté que vous publiez quelquefois quand vous ne faites pas de beaux drames ou de spirituelles comédies.

En voilà un qui va absorber l'attention universelle pendant quinze jours, ici où on fait une révolution en trois jours ; c'est donc, au compte que je faisais tout à l'heure, à peu près treize mille personnes dont on ne parlera jamais.

J'ai le droit d'être dans votre livre, et j'en use : Jacques II m'a appartenu avant d'être à Tony Johannot. Notre bon et spirituel Tony pourrait vous dire comment un jour, il me montra un singe et comment ce singe me sauta au cou, me prit par la tête et m'embrassa sur les deux joues de la façon la plus attendrissante.

Jacques II avait vécu un an avec moi quand je le perdis ; je craignais à chaque instant de le rencontrer sur les boulevards, habillé en troubadour d'opéra-comique, devenu savant et se livrant au métier ignominieux de bateleur. Je fus bien heureux de le retrouver chez Tony, qui a beaucoup trop d'esprit pour en vouloir donner aux bêtes.

Donc, mon cher Alexandre, je vous prie et au besoin vous somme, comme disent les journaux, d'insérer la présente réclamation dans vos pièces justificatives.

Tout à vous.

Alphonse Karr. »

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

——
Avril 2004
——

– Source :
http://www.dumaspere.com

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.